

HAJJI BABA,

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR LE TRADUCTEUR DES ROMANS

DE SIR

WALTER SCOTT.

ORNÉ DE QUATRE JOLIES GRAVURES.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,

HAUT-COEUR ET GAYET JEUNE, LIBRAIRES,

RUE DAUPHINE, N° 20.

—

1824.

HAJJI BABA.

TOME DEUXIÈME.

OUVRAGE EN SOUSCRIPTION,

Chez les mêmes Libraires, rue Dauphine,

N° 20.

Œuvres complètes de Marivaux, de l'Académie française; nouvelle édition, avec une notice historique sur la vie et le caractère du talent de l'auteur, des jugemens littéraires sur chacun de ses ouvrages, et des notes sur un grand nombre de passages, par M. *Duviquet.*

Le premier volume sera orné d'un très-beau portrait de Marivaux, et d'un *fac simile* de son écriture.

L'édition se composera de douze volumes in-8°, qui paraîtront par livraison, de deux mois en deux mois; chaque livraison contiendra deux volumes, la première sera mise en vente à la fin de septembre. Le prix de chaque volume, sur papier superfin des Vosges, sera de 7 fr., et satiné 7 fr. 50 c.

Papier grand raisin des Vosges, portrait avant la lettre, 14 fr., et satiné, 15 fr.

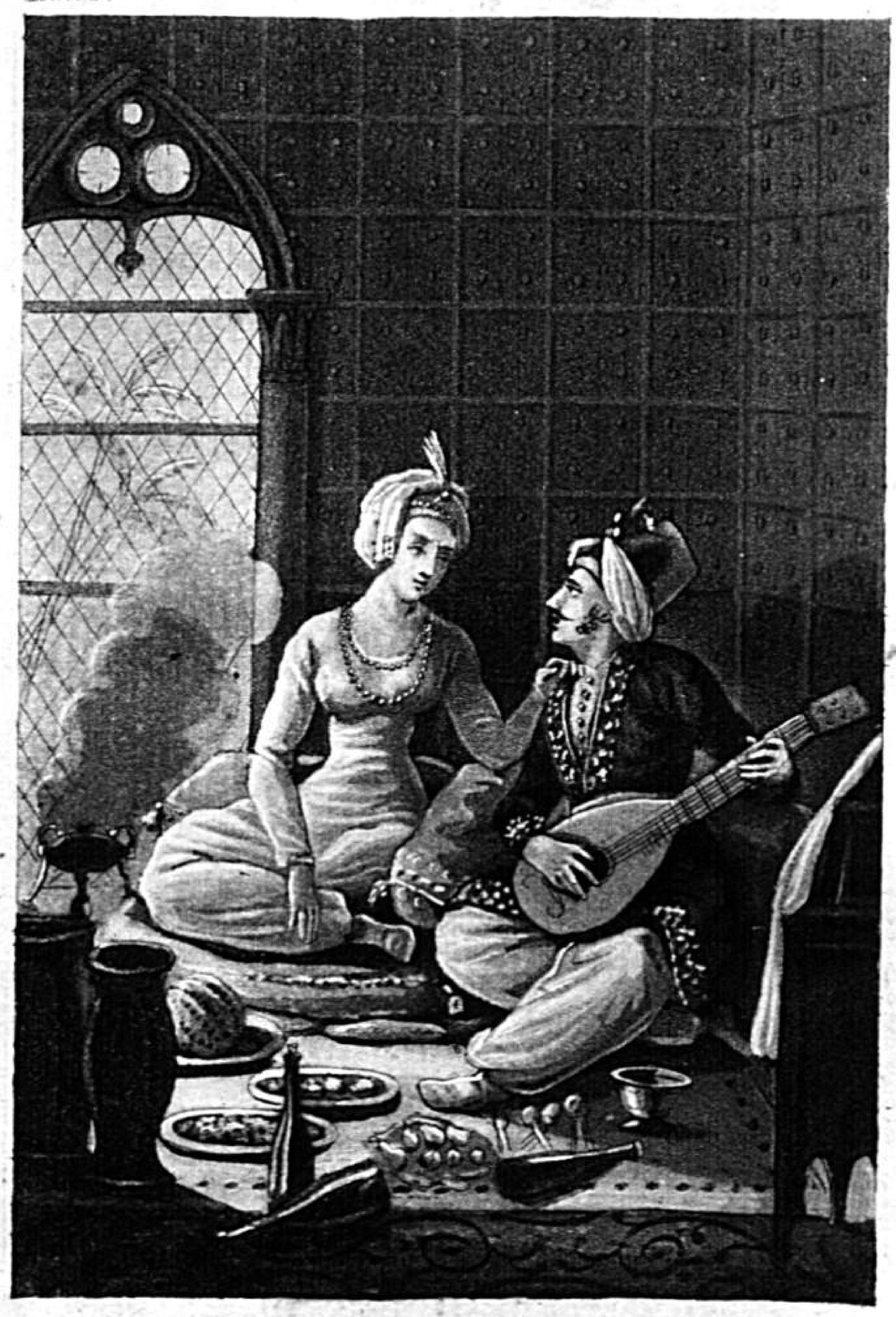
Papier grand-raisin vélin, superfin, satiné, portrait avant la lettre sur papier de Chine (il en sera tiré seulement 50 exemplaires), 22 fr. 50 cent.

Après la mise en vente de la seconde livraison, le prix de chaque volume sera de 8 fr., et satiné, 9 fr.

La liste des souscripteurs sera imprimée à la fin du dernier volume.

On souscrit sans rien payer d'avance.

DE L'IMPRIMERIE DE DAVID,
RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, N° 1.



Les amans se voyent encore et sont heureux.

HAJJI BABA,

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR LE TRADUCTEUR DES ROMANS

DE SIR

WALTER SCOTT.

ORNÉ DE QUATRE JOLIES GRAVURES.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,
HAUT-COEUR ET GAYET JEUNE, LIBRAIRES,
RUE DAUPHINE, N° 20.

1824.

HAJJI BABA.

CHAPITRE PREMIER.

Hajjî Baba demande au docteur un salaire. — Succès de sa demande.

Jusques-là, j'avais vécu avec le docteur plutôt comme ami que comme son domestique; car il me permettait de m'asseoir en sa présence, de manger avec lui, et même de fumer à sa pipe; tandis que cependant je faisais société avec les domestiques, je mangeais, buvais et fumais avec eux aussi. Mais je trouvai que ce genre de vie ne s'accordait nullement avec mes projets et mes espérances. Le seul argent que j'eusse encore reçu du médecin était la pièce d'or dont

j'ai parlé, et je ne l'avais duc qu'à mon adresse ; et du train qu'allaient les choses, il paraissait que ce serait la dernière. Je résolus d'en venir à une explication avec lui, et je saisis l'occasion de l'extase dans laquelle le jetait l'avantage qu'il venait d'obtenir sur le docteur européen, pour l'entretenir du sujet de mes plaintes.

Il arrivait de la porte du palais, après avoir vu le shah qui, disait-il, en avait agi avec lui d'un manière très-gracieuse, car il ne l'avait laissé que deux heures debout, pieds nus, à côté d'une fontaine de pierre, au lieu de l'y laisser six heures, comme il le faisait ordinairement. « Le bon roi ! s'écria-t-il ; qu'il est affable, qu'il a d'égards ! Il est impossible de dire quelles bontés il a pour moi. Il a insulté le docteur européen, par pur égard pour ma science, au point de dire qu'il n'était pas digne de tenir mes babouches. Ensuite, il a ordonné à son coureur favori, de m'apporter, en présent,

deux perdrix attrapées par les faucons royaux. »

Je répondis : « Oui, le roi a raison. Qui pourrait vous égaler dans toute la Perse ? Que sont donc les Européens, pour parler de médecine ? Heureux shah, de posséder un tel trésor ! Si les Européens ont besoin de science et d'adresse, qu'ils regardent Mirza-Ahmak. »

Sur ce, Ahmak, avec un sourire de complaisance, ôta sa pipe de sa bouche et me la donna : il releva ses moustaches et passa la main sur sa barbe.

—» *Inshallah!* plût à Dieu, continuai-je, que je partagasse aussi la gloire de votre réputation ! mais je suis comme un chien, je ne suis rien, je ne suis pas seulement comme le morceau d'argile qui s'était parfumé à la compagnie de la rose. »

—» Comment, dit le docteur ! pourquoi donc cet abattement ? »

—» Je vous en laisse juge, et vais vous conter une histoire : « Il était une fois

un chien dont l'air et les manières ressemblaient tant à l'air et aux manières d'un loup, que les loups consentirent à l'admettre dans leur société. Il mangeait, buvait et tuait tous les moutons avec eux; enfin, il était tout ce qu'un loup doit être; et cependant il vivait avec les chiens ses semblables comme un chien, et était admis à toutes leurs parties. Mais peu à peu, les chiens s'apercevant qu'il faisait société avec les loups, se méfièrent de lui; et il arriva aussi que les loups reconnurent qu'il n'était en effet qu'un chien, et refusèrent de l'admettre davantage parmi eux. Si bien que, de tous côtés, le pauvre loup se trouva négligé et misérable; et ne pouvant plus long-temps supporter son état incertain, il se détermina à faire un effort décidé pour devenir chien ou loup.»

— Je suis ce chien, m'écriai-je: vous me permettez de m'asseoir et de fumer avec vous, vous qui m'êtes tant supérieur; vous vous entretenez avec moi et

vous me consultez, et je suis même admis à la société de vos amis; mais quel profit en tiré-je? je suis toujours un domestique, sans jouir d'aucun des avantages de la domesticité : je ne gagne rien. Je vous prie donc de m'assigner la place que vous desirez que j'occupe à votre service, et de me fixer un salaire.»

— » Un salaire vraiment, s'écria le docteur! jamais je ne donne de salaires. Mes domestiques tirent ce qu'il peuvent de mes malades, et vous pouvez faire de même; ils mangent les restes de mon dîner, et reçoivent un habit à la fête du *No Ruz*. Que voulez-vous de plus?»

Dans ce moment, entra le coureur du roi, portant un plat d'argent, sur lequel étaient placées les deux perdrix dont sa majesté avait fait présent au docteur, et qu'il lui remit entre les mains, en grande cérémonie. Le docteur se levant de dessus son siége, éleva le plat jusqu'à son front et s'écria : «Puissent les bontés du roi ne jamais diminuer! Puissent ses

richesses s'accroître, et puisse-t-il vivre à jamais ! »

Ahmak fut obligé de faire un présent au porteur. Il envoya d'abord cinq piastres, que le valet du shah lui renvoya avec indignation. Alors il envoya un *tomaun*, qui lui fut aussi rapporté, jusqu'à ce qu'enfin, dans son désespoir, il envoya cinq tomauns qu'on trouva alors acceptables. Cette circonstance désagréable dissipa tout le plaisir qu'un tel présent devait causer, et le hakîm dans sa rage, se permit d'user d'expressions qui, si elles eussent été reportées au roi, lui eussent attiré de terribles embarras. « Un présent, en vérité ! dit-il ; je voudrais que de pareils présens fussent dans l'autre monde ! C'est comme cela que nous payons les gages des valets du roi ; un tas de coquins qui rapinent sans honte ni conscience ! Et le pis de tout, c'est que nous sommes obligés de payer grassement, sans quoi, s'il arrivait que je reçusse la bastonnade sur la plante

des pieds (ce qui m'arrivera sans doute), ceux qui seraient chargés de l'opération ne me montreraient aucune pitié. Gardons-nous d'oublier ce que dit Saadi, qu'il ne faut pas plus compter sur l'amitié d'un roi, que sur la voix d'un enfant, parce que l'une change au plus léger soupçon, l'autre dans le cours d'une nuit. »

En faisant cette réflexion, le docteur conçut de vives alarmes sur ce qu'il avait dit au commencement de son discours, et la terreur du *felek* parut le réconcilier tout-à-fait avec la perte de ses cinq tomauns.

Je conçus que ce n'était pas le moment propice de revenir sur le sujet de mes espérances, et je remis à en parler à quelque prochaine occasion. Mais j'en avais entendu assez pour me décider à quitter le Lockman du siècle, sitôt que je le pourrais, et à me contenter, pour le présent, de n'être ni chien ni loup.

CHAPITRE II.

Hajjî Baba commence à être mécontent de sa situation; il s'ennuie et devient amoureux.

MÉCONTENT de mon sort et incertain sur mon avenir, mes jours se passaient dans un désœuvrement total; et comme je ne me sentais aucune inclination à suivre la profession de médecin, quoique bien d'autres avant moi, l'aient exercée sans avoir plus de connaissances, je me souciais peu de suivre les travaux de Mirza-Ahmak. Je l'aurais probablement quitté de suite, sans une circonstance qui, prenant sa source dans l'état même d'inutilité au milieu duquel je vivais, me retint dans sa maison. Les sentimens qui s'élevèrent tout-à-coup

en moi, étouffèrent à un tel point toute autre considération, que je devins leur esclave; et les émotions qui en furent la suite, acquirent une telle force, que je crois réellement que Meijnoun, dans sa plus grande frénésie, n'a jamais été plus fou que moi. Après cela, il est inutile de dire que je devins amoureux.

Le printemps venait de finir et les premières chaleurs de l'été, qui commençaient maintenant à se faire sentir, avaient forcé la plupart des habitans de la ville à étendre leurs lits et à se coucher sur les terrasses au-dessus de leurs maisons. Comme je n'aimais pas à passer mes nuits avec les autres domestiques, les étendeurs de tapis et le cuisinier, qui se tenaient ordinairement ensemble dans une chambre en bas, je fis mon lit dans un coin de la terrasse, qui donnait sur la cour intérieure de la maison du docteur, dans laquelle étaient situés les appartemens des femmes. Cette cour était un carré planté de peupliers, sur lequel

donnaient les fenêtres des différentes chambres, et dont le centre était garni de rosiers et de jasmins. Une plate-forme carrée, en bois, s'élevait au milieu, et on y étendait des matelas sur lesquels les femmes se reposaient dans les grandes chaleurs. J'avais vu plusieurs femmes assises dans différentes parties de la cour, mais la tournure d'aucune ne m'avait jamais particulièrement frappé ; et il est vrai que, quand même l'une d'elle aurait fixé mes regards ; peut-être n'aurais-je jamais pensé à chercher à les voir ; car aussitôt qu'elles m'aperçurent, elles se répandirent en injures contre moi, en m'appelant par tous les noms abominables qu'elles purent imaginer.

Cependant un soir, aussitôt après le soleil couché, comme je préparais mon lit, il m'arriva de regarder par une brèche que le temps avait faite au mur ; et j'aperçus, sur une espèce de terrasse assez près de moi, une femme occupée à étendre et à réunir des feuilles de tabac.

Son voile bleu était jeté négligemment sur sa tête; et lorsqu'elle s'arrêta, les deux longues tresses qui s'échappaient de son front, tombèrent d'une manière si séduisante, qu'elles ombrageaient presque toute sa figure, tout en en laissant encore voir assez pour exciter en moi le vif desir de voir le reste. Tout ce que j'apercevais d'elle annonçait la beauté. Elle avait de petites mains teintes de *khenna* ; ses pieds étaient aussi petits; et tout son air et sa personne annonçaient la gentillesse et la grâce. Je la regardai jusqu'à ce qu'il me fût impossible de contenir ma passion ; je fis un léger bruit, qui lui fit lever la tête aussitôt, et avant qu'elle eut pû se recouvrir de son voile, j'avais eu le temps de voir les traits les plus enchanteurs que l'imagination puisse concevoir, et de recevoir un regard d'un œil si séduisant que je sentis aussitôt s'embrâser mon cœur. Elle se couvrit avec un mouvement de déplaisir apparent; mais cependant, je

pus m'apercevoir qu'elle avait arrangé son voile avec tant d'art, qu'il restait encore assez de jour à un certain œil noir et brillant, pour me regarder et jouir de mon agitation. Comme je continuais de la considérer, elle dit enfin : « Pourquoi me regardez-vous ? c'est un crime. »

— « Pour l'amour du sacré Hossein, m'écriai-je, ne vous détournez pas de moi ; ce n'est pas un crime d'aimer : vos yeux ont fait du rôti de mon cœur : par la mère qui vous a portée, laissez-moi voir encore votre visage. »

Elle me répondit d'un ton plus bas : « Que me demandez-vous ? Vous savez que c'est un crime pour une femme de laisser voir sa figure ; et vous n'êtes ni mon père, ni mon frère, ni mon époux ; je ne sais pas même qui vous êtes. N'avez-vous pas honte de parler ainsi à une fille ? »

En ce moment, elle laissa tomber son voile comme par hasard, et j'eus le temps de voir une seconde fois un visage

qui était encore plus beau que je ne me l'étais imaginé. Ses yeux étaient grands, d'un noir remarquable, et ombragés par de longues paupières qui, à l'aide du collyre dont elles étaient teintes, formaient une espèce d'embuscade d'où ils dirigeaient leurs traits. Ses sourcils étaient bien arqués, et la nature les avait réunis juste au-dessus du nez par une ligne si forte, que l'art était inutile pour les faire joindre ensemble. Elle avait le nez aquilin, la bouche petite et pleine d'une douce expression; le milieu de son menton était marqué par une fossette qu'elle indiquait soigneusement avec un point bleu. Rien ne pouvait égaler la beauté de ses cheveux; ils étaient aussi noirs que le jais, et tombaient en longues tresses jusqu'au bas de sa taille. Enfin, sa beauté me plongea dans l'extase; sa vue m'expliqua plusieurs expressions que j'avais lues dans des poètes, telles que celles de *formes de de Cypres*, de *tendres faons* et de *per-*

roquets mangeurs de sucre. Il me semblait que je pourrais la regarder toujours sans m'en lasser, et je sentais un grand désir d'escalader le mur et de la toucher. Ma passion s'accroissait, et j'étais sur le point d'approcher d'elle, quand j'entendis une voix perçante répéter plusieurs fois le nom de *Zeënab* avec impatience. Alors, ma belle quitta la terrasse à la hâte, et je restai cloué à la place où je l'avais vue pour la première fois. Je continuai d'y rester pendant long-temps, dans l'espoir qu'elle reviendrait : mais ce fut inutilement. Je prêtais l'oreille au moindre bruit, mais on n'entendait rien en bas que la voix colère qui semblait tour à tour s'en prendre à toutes et à chacune; voix qui ne pouvait appartenir à d'autre qu'à la femme du docteur; et on assurait qu'elle n'était pas l'une des plus douces de son sexe, et qu'elle tenait son bon homme de mari dans une grande dépendance.

Le jour était clos entièrement, et j'al-

lais me mettre au lit dans le désespoir, quand la voix se fit encore entendre en s'écriant: « Zeênab, où allez-vous? Pourquoi n'allez-vous pas vous coucher? »

J'entendis indistinctement la réponse de ma maîtresse; mais je devinai bientôt ce qu'elle avait dit, en la voyant reparaître sur la terrasse. Mon cœur battit avec violence, et j'allais sauter par-dessus le mur qui nous séparait, quand je fus arrêté en la voyant prendre un panier, dans laquelle elle avait recueilli son tabac, et se retirer à la hâte; mais en disparaissant, elle me dit à voix basse: « Soyez ici demain soir. » Ces mots retentirent dans tout mon corps; et je ne cessai de les répéter et d'y réfléchir, jusqu'à ce qu'épuisé je tombai dans un assoupissement furieux, et ne m'éveillai le lendemain matin que lorsque les rayons du soleil vinrent frapper mon visage.

CHAPITRE III.

Hajji Baba a une entrevue avec la belle Zeënab, qui lui raconte comment elle passe son temps dans le harem du docteur.

« Ainsi, me dis-je, après m'être bien frotté les yeux, maintenant je suis amoureux. Eh bien, nous verrons ce qui en arrivera. Nous saurons demain qui elle est et ce qu'elle est, s'il plaît à Dieu ; et si elle appartient en rien au docteur, que sa maison s'abîme, si je ne lui apprends pas à mieux veiller sur son bien ! Quant au mariage, cela n'entre pas dans le compte. Qui voudrait me donner une femme, moi qui n'ai pas même de quoi m'acheter un pantalon, moins encore,

par conséquent, de quoi défrayer les dépenses d'une noce? *Inshallah*, plaise à Dieu! que cela arrive un de ces jours, quand j'aurai amassé quelqu'argent! mais maintenant je veux jouer avec l'amour et que le docteur paye.

Dans ces dispositions, je me levai et m'habillai; mais ce fut avec plus de soin que de coutume. Je peignai les boucles de mes cheveux, beaucoup plus long-temps; j'étudiai le nœud de ma ceinture, et mis mon bonnet sur le côté. Après avoir roulé mon lit et l'avoir porté dans la salle des domestiques, je sortis de la maison, dans l'intention d'aller au bain et de me rendre la peau douce, avant mon rendez-vous du soir. J'y restai une grande partie de la matinée à chanter, et passai le reste du temps, jusqu'à l'heure de notre entrevue, à me promener dans la ville, sans aucun but particulier.

Enfin, le jour déclina, mon impatience était au comble, et je n'attendais que la fin du *Shâm* ou repas du soir,

pour feindre un mal de tête, et m'aller coucher. Mon malheur voulut que le docteur fut retenu plus long-temps que de coutume dans sa visite au shah ; et comme les domestiques dînaient après lui, et mangeaient ses restes, il était tard avant que je fusse libre. Lorsque ce moment arriva, j'étais dans la fièvre de l'attente : les derniers rayons du jour répandaient à l'occident une légère teinte rougeâtre ; et la lune se levait, quand je parus sur la terrasse avec mon lit sous mon bras. Je le jettai à terre, et le dépliai à la hâte ; et puis, le cœur palpitant, je courus à la brèche. Je regardai par-dessus le mur avec beaucoup de précaution ; mais à mon grand désappointement, je ne vis rien que le tabac étendu en monceau avec des paniers épars çà et là, comme si on avait laissé l'ouvrage sans l'achever. Je regardai partout, mais je ne vis pas Zeênab. Je toussai une fois ou deux ; point de réponse. Le seul bruit qui frappa mon oreille,

fut celui de la voix de la femme du docteur, qui gourmandait quelqu'un dans sa maison. Quoique ses cris perçans pénétrassent même les murailles ; cependant je ne pouvais deviner la cause de son humeur, lorsque tout-à-coup elle cria avec plus de force et en plein air.

— « Vous me parlez d'ouvrage, fille du diable! Qui vous a dit d'aller au bain? Il me paraît que je dois être votre esclave, et que vous devez prendre vos aises. Pourquoi votre ouvrage n'est-il pas fait? Vous ne mangerez, ne boirez, ni ne dormirez que cela ne soit fini ; mettez-vous-y donc de suite; et si vous sortez avant *wallhah! billah!* par le prophète, je vous battrai jusqu'à ce que vos ongles entombent. Sur ce, j'entendis le bruit d'un soufflet ; et aussitôt j'aperçus ma belle qui s'avançait avec une répugnance apparente vers l'endroit qu'un moment anparavant, j'avais désespéré de voir béni par sa présence. » Oh! l'é-

tonnante chose que l'amour! disais-je en moi-même : combien il aiguise l'esprit, et qu'il est fertile en expédiens! » Je vis d'un seul coup-d'œil avec quelle adresse mon amante avait tout préparé pour notre entrevue, et afin que nous pussions la prolonger sans craindre d'être interrompus. Elle me vit, mais feignit de ne pas m'apercevoir, que l'orage n'eût cessé. Mais quand tout fut rentré dans le silence, elle avança de mon côté, et, comme le lecteur peut bien le supposer je fus près d'elle en un instant. Vous qui qui connaissez l'amour, vous pourrez peut-être concevoir notre extase, car il serait impossible de l'exprimer. Pour me servir de l'idée d'un de nos poètes : « Les eaux de notre existence, quoique sortant de source différente, se rencontrèrent et se mêlèrent en un torrent impétueux qui se pressait, insouciant de la destruction qu'il pouvait causer dans sa course furibonde. »

J'appris de ma belle amie qu'elle était la fille d'un cheik cûrdish, qui avait été fait prisonnier avec toute sa famille, ses brebis et ses troupeaux de bœufs, lorsqu'elle n'était encore qu'enfant; et que des circonstances qu'elle se promettait de me raconter plus tard, l'avaient fait tomber entre les mains du docteur, dont elle était maintenant l'esclave.

Après les premiers transports de l'amour que nous éprouvions déjà l'un pour l'autre, elle s'abandonna au sentiment de la colère que lui inspirait le traitement qu'elle venait d'éprouver. — « Ah! s'écria-t-elle, avez-vous entendu, comment cette femme m'a appelée? Femme sans foi, sans religion! C'est comme cela qu'elle me traite toujours; elle m'injurie constamment; je suis devenue moins qu'un chien. Tout le monde me raille; personne ne m'approche; mon foie s'est fondu en eau, et mon âme s'est desséchée. Pourquoi m'appellerait-on l'enfant du diable? Je suis une

Cûrd ; je suis une *Yezeedi* (1). Il est vrai que nous craignons le diable; et qui ne le craint pas? Mais je ne suis point un de ses enfans. Oh ! si je pouvais la rencontrer dans nos montagnes; elle verrait alors ce qu'une fille *cûrdish* peut faire. »

Je tâchai de la consoler de mon mieux, et lui persuadai d'étouffer son ressentiment jusqu'à ce qu'elle pût trouver une bonne occasion de se venger. Elle désespérait de la trouver jamais, parce que toutes ses actions étaient épiées avec tant de soin, qu'elle pouvait à peine aller d'une chambre à l'autre, sans que sa maîtresse le sût. Le fait était, d'après son récit, que le docteur qui était un homme de basse extraction, avait, par les ordres du roi, épousé une des esclaves de sa majesté, qui avait été expulsée du harem pour cause d'inconduite. Elle n'avait apporté au docteur

(1) Les Yezeedis sont une tribu des Cûrds qui, dit-on, adorent le diable.

d'autre dot qu'un caractère détestable, et un orgueil qui lui rappelait toujours sa première influence à la cour. Par-conséquent, dit Zeênab, elle considère son mari comme aussi peu de chose que la poussière de ses sandales, et elle le tient dans l'état de sujétion le plus pitoyable. Il n'ose pas s'asseoir devant elle, à moins qu'elle ne le lui permette, ce qu'elle fait rarement; et elle est avec cela si jalouse, qu'il n'est pas une esclave dans son harem qui n'excite ses soupçons. D'un autre côté, le docteur qui est très-ambitieux, fier de sa renommée, est aussi sujet aux fragilités de la nature humaine, et très-sensible aux charmes de ses belles esclaves; je suis moi-même l'objet particulier de ses attentions, et conséquemment celui de la jalousie de sa femme, qui ne laisse passer ni une parole, ni un regard, ni le moindre signe, sans y faire attention. L'intrigue et l'espionnage sont entretenus dans le harem; et quand la maîtresse va au bain

ou à la mosquée, on prend autant de précautions pour la distribution des esclaves, par rapport au temps, à la place et à l'emploi de chacune, qu'on en prendrait pour l'arrangement d'une noce. »

Je ne connaissais l'intérieur d'un *anderûn*, que parce que je me rappelais d'en avoir vu étant enfant, dans ma propre famille. Je fus très-surpris, et ma curiosité s'accrut en proportion que la belle Zeênab continuait le récit de l'histoire de sa vie dans la maison du docteur. « Nous sommes cinq dans le harem, sans compter notre maîtresse : Shereen, l'esclave géorgienne ; Nûr-Jehan, l'esclave éthiopienne ; Fatmeh, la cuisinière ; et la vieille Leilah, la surveillante. Ma place est celle de servante de la *khanum*, c'est ainsi qu'on appelle ma maîtresse. je prépare sa pipe, je lui apporte son café, je la sers aux repas, vais avec elle au bain, l'habille et la déshabille ; je fais ses vêtemens, j'étends, tamise et pile son tabac, et me tiens

debout devant elle. Shireen, l'esclave géorgienne est la *sandukdar*, ou femme de charge; elle est chargée du soin du linge de bain de mon maître et de ma maîtresse, et de tout le linge de la maison; elle surveille les dépenses, amasse le bled pour toute la famille, et toutes les autres provisions; elle a soin de toute la porcelaine, de l'argenterie et autres objets; enfin elle a le soin de tout ce qui est précieux ou qui a quelqu'importance ici. Nûr-Jehan, l'esclave noire, fait l'office de *ferash*, ceux qui étendent les tapis: elle fait tous les ouvrages malpropres, étend les tapis, balaye les chambres, arrose la cour, aide la cuisinière, répond à tout le monde. Quant à la vieille Leilah, c'est une espèce de garde pour les jeunes esclaves; elle est occupée au service extérieur, traite toutes les petites affaires que la khanûm peut avoir avec les autres harems: on dit aussi qu'elle est l'espion des actions du docteur. Toutes,

tant que nous sommes, nos jours se passent en disputes, tandis qu'il y en a toujours deux parmi nous qui sont liées d'une amitié intime, et s'unissent contre les autres. Dans ce moment, je suis en guerre ouverte avec la géorgienne qui, s'étant appercue, il y a quelque temps, que son bonheur dans la vie l'avait abandonnée, est parvenue à se procurer un talisman d'un derviche. Elle ne l'eut pas plutôt, que le lendemain même la khanûm lui fit présent d'une nouvelle tunique; ce qui me rendit si jalouse, que je me suis aussi entendue avec le derviche, pour qu'il me donnât un talisman qui me procure un bon mari. Le même soir, je vous ai vu sur la terrasse. Concevez mon bonheur! Mais cela établit une rivalité entre moi et Shireen, qui a dégénéré en haine, et nous sommes maintenant ennemies mortelles : peut-être reviendrons-nous aussi subitement amies. Je suis dans la plus grande intimité avec Nûr-Jehan; et d'après mes

conseils, elle rapporte à la khanûm toutes les histoires défavorables à ma rivale. Il y a quelques jours, une des dames du shah avait envoyé des confitures rares, avec des *baklava* (gâteaux sucrés) faits dans le sérail du roi, en présent à notre maîtresse; les rats les rongèrent en grande partie; nous fîmes courir le bruit que l'esclave géorgienne les avait mangés; et elle reçut des coups sous les pieds: ce fut Nûr-Jehan qui les lui administra. J'ai cassé la coupe favorite dans laquelle buvait ma maîtresse: Shireen en a porté la peine, et a été obligée de la remplacer. Je sais qu'elle trame contre moi; car elle est toujours renfermée avec Leilah, qui est à présent confidente de notre maîtresse. J'évite de rien manger ou boire qui me vienne de ses mains, crainte du poison; et elle me fait le même honneur. Ce n'est pas que notre haine en soit venue au poison; mais ces précautions sont d'un constant usage dans les harems. Nous en sommes déjà

venus une fois aux coups; elle m'avait mis dans une grande colère, en crachant et en disant : *lahnet be sheitan*, maudit soit le diable! ce qui, comme vous le savez, est une grosse injure pour les *Yezeedi*; alors, je tombai sur elle, en l'appelant par tous les noms insultans que j'avais appris en persan; et m'étant attachée à ses cheveux, je lui en arrachai des tresses entières. Leilah nous sépara et eut sa part des sottises; nous continuâmes de nous quereller, jusqu'à ce que nos gosiers fussent entièrement desséchés d'épuisement et de rage. Depuis ce combat, notre violence a beaucoup diminué; mais son inimitié est toujours la même, car elle continue de montrer son animosité par tous les moyens qu'elle peut imaginer. »

Zeênab continua de m'entretenir de cette manière jusqu'aux premiers rayons de l'aurore; et lorsque nous entendîmes les cris du *muezzin* appeler à la prière du matin, du haut de la mosquée, nous

crûmes prudent de nous retirer, mais non sans nous être promis de nous revoir aussi souvent que la prudence le permettrait. Nous convînmes que toutes les fois que, par son adresse, elle aurait ménagé une occasion de nous trouver ensemble, elle suspendrait son voile à à une branche d'arbre dans la cour, de manière à ce qu'on le vît de la terrasse; et que, dans le cas contraire, je devrais en conclure que toute entrevue était impossible.

CHAPITRE IV.

Les amans se voient encore et sont heureux. —Hajjî Baba chante.

Le lendemain soir, je montai sur la terrasse dans l'espoir d'apercevoir le signal de l'entrevue; mais ce fut en vain; je ne vis pas de voile; et je m'assis dans le

déscspoir. Le tabac et tout l'appareil pour le nétoyer, avaient disparu; tout était dans le silence au-dessous de moi. La voix incessamment criarde de la femme du docteur, que je commençais maintenant à regarder comme le son le plus agréable de la nature, ne se faisait pas même entendre; et le bruit de pantoufle qui frappait mon oreille par hasard, et que j'attribuais à la traînante vieille Leilah, était le seul son qui indiquât que la maison fût habitée. J'avais épié successivement les sonnettes éloignées des musiciens du roi, le bruit des tambours et des trompettes annonçant le coucher du soleil. J'avais prêté l'oreille aux différentes voix des muezzins, annonçant la prière du soir; aussi bien que le petit tambour de la police, ordonnant au peuple de fermer les boutiques et de se retirer. On entendait, par intervalle, le cri des sentinelles, sur les tours du palais du roi; la nuit s'était complètement fermée sur moi;

et cependant le même silence régnait toujours dans le harem du docteur.

Quelle peut être la raison d'un pareil silence, me disais-je à moi-même? si elles avaient été au bain, elles n'y seraient pas restées si tard; d'ailleurs, les bains ne sont ouverts aux femmes que le matin seulement. Il faut qu'il y ait quelqu'un de malade, ou bien un mariage, une naissance, ou peut être un enterrement. Le docteur a peut-être reçu la bastonnade; enfin, je me tuais en conjectures, quand tout-à-coup il se fit un grand bruit à la porte; et lorsqu'elle s'ouvrit, j'entendis le bruit des sandales, mêlé au son de plusieurs voix de femmes, parmi lesquelles dominait le ton querelleur et si bien connu de la khanûm. Plusieurs lanternes qui passèrent et repassèrent, me firent distinguer des femmes, parmi lesquelles, lorsqu'elles rejetèrent leurs voiles, je reconnus ma Zeênab. Je résolus d'attendre, dans l'espoir d'une entrevue: en effet, elle ne tarda pas à

paraître ; elle se glissa près de moi avec la plus grande précaution, pour me dire que les circonstances empêcheraient notre rendez-vous, parce qu'on ne manquerait pas de remarquer son absence ; mais qu'avant peu, elle tâcherait de nous ménager une entrevue. Elle m'informa, en peu de mots, que sa maîtresse avait été demandée près de sa sœur, l'une des femmes du sérail du shah, qui, s'étant trouvée tout-à-coup mal à son aise, était morte presqu'aussitôt empoisonnée, à ce qu'on croyait, par une de ses rivales, et que la khanûm avait emmené toutes ses femmes avec elle, pour augmenter le bruit des lamentations qui ont toujours lieu en ces occasions. Elles étaient au sérail depuis le matin, déchirant l'air de toutes les exclamations usitées, tant qu'elles en étaient enrouées. La khanûm avait déjà déchiré ses vêtemens, étiquette à laquelle elle s'était conformée avec la plus grande précaution ; considérant qu'elle portait une tunique qu'elle aimait

beaucoup, elle n'avait souffert qu'on en fendît qu'une ou deux coutures. L'enterrement devait avoir lieu le lendemain; et il était nécessaire que les femmes fussent à leur poste de bonne heure dans la matinée, pour continuer leurs lamentations, service pour lequel Zeênab espérait recevoir un mouchoir noir et manger des confitures. Ma belle me quitta donc, en promettant qu'elle ferait son possible pour me voir le lendemain soir, et en me disant de ne pas oublier le signal.

Le lendemain matin, en me levant, je fus très-surpris de voir déjà ce fortuné signal, et d'apercevoir Zeênab qui me faisait signe de venir à elle. Je n'hésitai pas à descendre la terrasse par le même escalier par lequel elle y montait ordinairement; et tout-à-coup je me trouvai au milieu du harem. Un frisson involontaire me saisit, en réfléchissant que j'étais dans un lieu où aucun homme ne peut entrer impunément; mais encouragé

par les sourires et l'abandon des manières de mon enchanteresse, je continuai de la suivre.

« Venez, Hajjî, me disait-elle; bannissez toute crainte, il n'y a personne ici que Zeênab; et si notre bonheur nous sert, nous pourrons être à nous toute la journée. »

— « Par quel miracle êtes-vous donc parvenue à cela, m'écriai-je? où est la khanûm? où sont les femmes? et si elles ne sont pas ici, comment échapperai-je au docteur? »

—« Ne craignez rien, répéta-t-elle encore; j'ai fermé toutes les portes aux verroux; et s'il venait quelqu'un, vous auriez le temps de fuir avant que j'ouvrisse; mais il n'y a pas de danger, toutes les femmes sont allées à l'enterrement. Quant à Mirza-Ahmak, ma maîtresse a pris soin d'en disposer de telle sorte, maintenant que je suis seule, qu'il n'osera pas approcher d'un parasange de sa maison. Il faut que vous sachiez tout,

dit elle ; car je vois que vous êtes tout étonné, que nos destinées se lèvent, et que le jour où nous nous vîmes pour la première fois, fut un jour de bonheur ; tout joue dans nos mains. Ma rivale, la géorgienne, a mis en tête à la khanûm que Leilah, qui est pleureuse de profession, dans les enterremens, ayant appris cet art dans toutes ses parties depuis son enfance, était un personnage absolument nécessaire en cette occasion, et qu'elle devrait l'emmener de préférence à moi, qui suis cûrde, et connais peu les coutumes persanes ; et tout cela pour me priver de mon mouchoir noir et de mes autres profits : en conséquence, on m'a laissée à la maison, et toute la famille est partie il y a une heure pour celle de la défunte. J'ai feint une grande colère, et me suis opposée avec force à ce que Leilah prît ma place ; mais dieu merci, nous sommes ensemble, profitons de notre temps. »

En disant ces mots, elle entra dans la

cuisine pour me préparer à déjeûner, me laissant explorer ce qui est caché à tout célibataire, l'intérieur d'un harem.

J'entrai d'abord dans l'appartement de la khanûm. Il ouvrait sur le jardin par une large fenêtre vitrée, en glace peinte. Le siége ordinaire de la maîtresse était placé dans un coin, indiqué par un tapis de feutre très-épais, plié double, et par un large coussin de duvet, couvert d'une étoffe d'or, avec deux glands aux extrémités, et voilé par une couverture d'une mousseline claire. Près de ce siége, étaient un miroir joliment peint, une boîte contenant toutes sortes de curiosités, le *surmé* (collyre) pour les yeux, avec tous les instrumens nécessaires pour l'appliquer, du rouge chinois, une paire de brasselets contenant des talismans, un *toû zoulfeh*, ornement qui se fiche dans les cheveux et qui doit tomber sur le front, un couteau, des ciseaux et autres objets; une guitarre et un tambourin étaient auprès; son lit

était roulé dans un autre coin, et enfermé dans une grande enveloppe de toile bleue et blanche ; plusieurs peintures sans cadres, étaient suspendues à la muraille; et la planche ou tablette qui occupait le haut de la chambre, était couverte de différentes sortes de verres, de bassins, etc. On voyait dans un coin plusieurs bouteilles de vin de Shiraz, dont l'une surtout, qui était débouchée, annonçait que la bonne dame en avait usé le matin même, probablement pour fortifier son courage durant la triste cérémonie à laquelle elle allait assister.

« Le prophète n'est pas extrêmement craint dans cette maison, me dis-je à moi-même. Une autre fois je saurai apprécier cet air contrit et dévot. Notre docteur, qui se qualifie de rigide musulman, se dédommage, à ce que je vois, de l'eau et des sorbets qu'il boit dehors, par le bon vin qu'il boit chez lui. »

Lorsque ma curiosité fut satisfaite, et

que j'eus inspecté les autres chambres qui appartenaient aux esclaves, Zeênab avait préparé le déjeûner, qu'elle plaça devant nous, dans la chambre de la khanûm. Nous nous assîmes bien près l'un de l'autre, et nous reposâmes sur le même coussin dont j'ai déjà parlé. Rien de plus délicieux que le repas qu'elle avait préparé. Elle nous servit un plat de riz blanc comme la neige, un plat de rôti coupé par morceaux et enveloppé dans une grande tranche de pain, un beau melon d'Ispahan coupé en longues tranches, des poires et des abricots, une omelette de la veille réchauffée, du fromage, des oignons et des poireaux, une jatte de lait caillé et deux sortes de sorbets ; ajoutez à cela des confitures délicieuses et une jatte remplie de miel nouveau.

« Au nom de votre mère, m'écriai-je, en relevant ma moustache à la vue des bonnes choses qu'elle étalait devant moi,

comment êtes vous parvenue à réunir tout cela en aussi peu de temps? Voilà un déjeûner digne du shah. »

— « Ne vous inquiétez pas de cela, dit-elle; mangez! Ma maîtresse avait ordonné qu'on préparât son déjeûner dès hier soir; mais elle a changé d'idée ce matin, et s'est décidée à aller déjeûner chez la défunte; elle m'a laissée, comme vous voyez, peu de choses à faire. Allons, mangeons et soyons gais. »

En conséquence, nous fîmes honneur au déjeûner, et ne laissâmes pas grand chose à ceux qui pourraient venir après nous. Après nous être lavé les mains, nous plaçâmes le vin devant nous; et ayant enfreint la loi de Mahomet en buvant à la coupe, nous nous félicitâmes d'être les deux plus heureux mortels du monde.

Telle était mon ivresse, que, prenant la guitarre qui était près de moi, et chassant toute crainte sur le présent et tout souci pour l'avenir, je l'accordai à

ma voix, et chantai l'ode suivante d'Hafiz, que j'avais apprise dans ma jeunesse, quand j'avais coutume de charmer mes auditeurs dans le bain.

Ah ! quel bonheur peut être comparable
A celui qu'au milieu des bosquets du printemps,
On goûte à chuchoter la langue des amans ?
Pourquoi donc, ô nymphe adorable !
Tant retarder l'instant de ma félicité ?
Hâte toi, fais briller à mon œil enchanté
La coupe d'un jus délectable.

Comme un trésor, recompte encor chaque heure
Que daignent t'accorder la joie et la gaîté.
Hélas! bien fou celui qui de la volupté,
Un seul instant s'éloigne, et pleure,
Parce qu'il cherche à lire en un sombre avenir,
S'il n'aura pas vidé la coupe du plaisir
Avant qu'il ne s'éteigne et meure !

Non, ce n'est point un fil imperceptible
Qui de la vie humaine enchaîne le destin.
D'un être malheureux partager le chagrin,
Ne le lui rend pas moins sensible :
Et n'est-ce pas assez que de souffrir pour soi ?
Quand un sort rigoureux nous impose sa loi,
Notre lot est assez pénible.

Attraits du vin, charmes de la tendresse !
Nous devons à vous seuls la douceur de nos jours.

Quand le cœur librement s'abandonne aux amours,
Ou que nous cédons à l'ivresse ;
De suivre un doux penchant devra-t-on nous blâmer ?
Et lorsque sans effort on se laisse entraîner,
Pourquoi le regretter sans cesse ?

Lorsqu'innocent au fond de la pensée,
Je me livre au péché, presque sans le savoir ;
Si j'oublie un instant un trop cruel devoir,
Dois-je en avoir l'âme oppressée ?
Et faut-il donc enfin que je m'estime heureux,
De pouvoir obtenir le pardon dédaigneux
De l'intolérance offensée ?

Nouveau printemps fait sourire l'ermite,
Comme l'ami des vers rit au vin pétillant ;
Et jusqu'à ce qu'un monde où l'on vive content,
Plus qu'en celui qu'Hafiz habite,
Lui soit enfin ouvert par le maître de tout ;
Boire, rire, chanter, vivre selon son goût,
D'Hafiz sera tout le mérite.

Zeenab était dans l'extase, elle n'avait jamais rien entendu d'aussi délicieux dans sa vie. Oubliant que nous n'étions tous deux que des malheureux, elle une esclave, moi le plus pauvre des êtres, nous agîmes et nous sentîmes comme si tout ce qui nous environnait nous eût

appartenu, et que le vin et notre amour eussent dû toujours durer.

Après avoir chanté plusieurs chansons et vidé plusieurs coupes de vin, ma verve et ma bouteille se trouvèrent épuisées.

Il était pourtant encore de bonne heure, et nous avions beaucoup de temps devant nous. « Zeênab, dis-je, vous m'avez promis, depuis long-temps, de me raconter l'histoire de votre vie, voici une bonne occasion; il n'est pas probable que nous soyons interrompus de long-temps; et comme nos rendez-vous nocturnes sont très-incertains, une heure ne pourrait être mieux remplie que par le récit de vos aventures. Elle accueillit ma proposition avec gaîté, et commença comme il suit.

CHAPITRE V.

Histoire de Zeênab, esclave cûrde.

« Je suis la fille d'un cheik bien connu dans le Cûrdistan, nommé Okous-Aga. Je ne sais pas précisément ce qu'était ma mère. J'ai entendu dire que j'étais le produit d'une des assemblées secrètes de Kersund (1); mais comme des actions aussi mystérieuses sont tenues extrêmement secrètes parmi les Cûrds, je n'ai

(1) Il n'y a aucun doute que ceci n'ait rapport à certaines coutumes mystérieuses et obscènes, que pratiquent, dit-on, les Yezeedi, au village de Kersund, dans le Cûrdistan, et qui sont particuliers à la tribu de Nûsiri, communément appelée *chiragh kûsh*, ou éteigneurs de lampes. Les antiquaires prétendent y voir la copie du culte abominable de Vénus, tel que le rapporte Hérodote, LIVRE I, SECT. CXCIX.

jamais osé questionner personne à ce sujet, et n'ai pu par conséquent m'assurer si les rapports qu'on m'a faits sur ma naissance, étaient vrais ou faux. Ce qu'il y a de très-certain, c'est que je n'ai jamais regardé aucune femme comme ma mère. J'ai été élevée au hasard parmi nos femmes; et mon premier ami fut un poulain qui vivait avec nous en vrai commensal. Il était né sous la même tente qu'occupaient les femmes de mon père; et la jument qui lui avait donné le jour, animal du plus pur sang arabe, était traitée plutôt comme un membre de la famille, que comme un quadrupède. En effet, elle recevait plus d'attention qu'aucune des femmes, occupait l'endroit le plus chaud de la tente, était magnifiquement vêtue; dans nos voyages, elle était aussi le premier objet de nos soins. Lorsque la jument mourut, tout le camp se répandit en lamentations. Le poulain vécut pour devenir le cheval de bataille de mon père; et il est aujour-

d'hui l'honneur du Cûrdistan. Mais plût au ciel que nous eussions eu moins d'affection pour ces animaux ! je serais peut-être encore libre; car, hélas ! les nombreuses vicissitudes que nous avons éprouvées, ont pris naissance dans la possession d'une jument dont vous entendrez parler davantage dans la suite de cette histoire.

« Il faut que vous sachiez, que quoique les Cûrds ne se reconnaissent comme assujétis à aucun pouvoir, cependant nos ancêtres (et mon père en usaient de même jusqu'à une certaine époque), faisaient paître leurs troupeaux et établissaient leurs tentes dans cette partie des montagnes du Cûrdistan, qui appartiennent à la Turquie et qui sont situées dans le gouvernement du pacha de Bagdad. Toutes les fois que ce chef avait quelque guerre à soutenir, il faisait un appel à notre tribu, pour qu'elle lui fournit des cavaliers qui, célèbres dans toute l'Asie, étaient toujours les premiers dans

la bataille. Mon père, par son courage, sa force et son habileté à manœuvrer un cheval, était un des favoris du pacha; et, dans ces sortes d'occasions, il était toujours requis. Il avait la tournure la plus majestueuse à cheval; et lorsque sa figure était ombragée par la flamme noire de son bonnet qu'il jetait sur ses sourcils, son air inspirait la terreur. Il avait tué plusieurs hommes, et jouissait en conséquence de l'honneur de porter une touffe de cheveux à sa lance. Mais c'était surtout, revêtu de son armure, qu'il était fait pour exciter l'admiration. Je n'oublierai jamais son aspect imposant, lorsque je le vis une fois, son cheval se cabrant sous lui au milieu d'un millier de cavaliers tous revêtus de cuirasses brillantes, avec ces plumes de paon, flottantes sur leurs casques, et leurs lances étincelantes, comme ils se préparaient à se joindre au pacha. Une partie de nos malheurs datent du résultat de cette expédition. Les Wéchabites s'étaient

avancés sur le territoire de Bagdad et menaçaient même la ville, quand le pacha jugea qu'il était temps d'appeler les Cûrds à son secours. Il se mit en campagne avec un corps de troupes considérable, et marcha aussitôt à l'ennemi. Il arriva que, dans une nuit d'attaque, mon père rencontra et tua en combattant le fils du cheik arabe lui-même, qui commandait les Wéchabites. L'ayant dépouillé de ses armes, il emmena avec lui la jument que son ennemi montait. Il connaissait trop bien le prix d'une telle conquête, pour ne pas en prendre aussitôt le plus grand soin ; et afin que cette bonne fortune ne parvint pas à la connaissance du chieftain des Turcs, qui aurait tout fait pour la lui prendre, il envoya l'animal à son camp, avec ordre de le cacher soigneusement et de le loger dans la tente occupée par ses femmes. Ses précautions furent inutiles, parce que l'action qu'il avait faite et les circonstances qui l'avaient accompagnée, furent

bientôt connues de tout le monde ; mais, comme le pacha avait une grande estime pour lui et qu'il avait des raisons de supposer que le cheval de l'arabe était plus qu'ordinaire, il ne fit aucune question à cet égard. Cependant, peu de temps après que la guerre fut finie, les Wéchabites ayant été repoussés dans le désert, et les Cûrds s'étant retirés dans leurs montagnes, nous fûmes surpris, un matin, par la visite d'un des premiers officiers du pacha, le *mirakhor* ou écuyer, qui vint escorté de dix hommes bien montés et bien armés. Chacun fut aussitôt sur pied pour le recevoir avec honneur. Leurs chevaux furent conduits aux prochains pâturages et attachés au milieu d'une herbe abondante : les cavaliers furent introduits dans la tente des hommes avec beaucoup de cérémonie, et on leur apporta du café et des pipes ; un grand chaudron de riz fut aussitôt mis au feu, pour faire un *pilau ;* on tua deux agneaux dont les femmes prépa-

rèrent un mêts savoureux ; elles firent cuire des pains à cette occasion. Enfin, nous fîmes tout ce qui dépendait de nous pour mettre en pratique les lois hospitalières qui lient les tribus errantes.

« Aussitôt que mon père apprît l'arrivée de ceux qui venaient le visiter, lorsqu'on ne les avait encore aperçus que de loin, il prévit aussitôt quel pouvait être l'objet de leur visite ; et il ordonna à son fils aîné de monter la jument sans tarder un instant, et de la conduire dans une vallée voisine, jusqu'à ce qu'il entendît parler de lui. Nos tentes étaient établies sur une ligne, au bord d'un torrent, sur une montagne. Il était facile de s'esquiver, sans être apperçu, dans le lit profond à travers lequel il passait ; et les hautes montagnes environnantes, et les détours qui nous étaient si bien connus, nous procuraient un abri sûr, en cas qu'on nous inquiétât.

» Je me rappelle cet événement, comme s'il s'était passé hier ; car les

femmes pouvaient voir, sans qu'on les vit, dans l'endroit où les hommes étaient assemblés, et la curiosité nous porta à écouter ce qu'ils disaient. Le mirakhor et les deux Turcs étaient assis; les autres se tenaient à l'entrée de la tente, appuyés sur leurs armes. Mon père se plaça à quelque distance, sur le tapis, tenant ses mains devant lui, et ses pieds repliés sous ses cuisses; il avait l'air très-humble; mais de temps en temps, il regardait furtivement autour de lui.

— « Vous êtes les bien-venus, et vous avez apporté le bonheur avec vous, s'écria mon père. »

— « Cela se rencontre heureusement, répondit le mirakhor; voilà long-temps que nous nous ne sommes vus. » Et lorsqu'ils eurent répété ces complimens et autres semblables, ils retombèrent encore dans le silence, se remirent à fumer à défaut de sujet de conversation, jusqu'à ce que la chambre en fût tout obscurcie.

— « Notre pacha vous envoye la santé et la paix, dit le mirakhor ; il vous aime, et dit que vous êtes un de ses meilleurs et de ses plus anciens amis. *Mashallah !* Louange à Dieu ! vous êtes un brave homme ; tous les Cûrds sont bons ; leurs amis sont nos amis, et leurs ennemis sont nos ennemis. »

« Un vieux Turc qui se tenait le premier devant les autres, applaudit à ce discours par un espèce de grognement étouffé. Alors mon père répondit en haussant les épaules, et pressant ses mains sur ses genoux : « Je suis l'esclave du pacha ; je suis votre esclave ; vous me faites beaucoup d'honneur. *Il hem dillah*! grâce au ciel, nous mangeons notre pain en paix à l'abri des Persans, et nous pouvons sans crainte mettre notre bonnet de côté. Que Dieu lui donne l'abondance ! »

« Après un moment de silence, le mirakhor reprit : « Voici le but de notre visite, Okous-Aga. Les Wéchabites (maudites

soient leurs barbes !) ont envoyé une députation à notre chef, pour lui demander la jument sur laquelle était monté le fils de leur cheik, quand il a été tué. Quoiqu'ils disent que son sang est retombé sur nos têtes, et qu'il n'y a que la vie du pacha ou celle de son fils qui puissent le racheter, ils consentent à oublier maintenant cette haine pour recouvrer la jument. Ils disent que sa race est la plus parfaite de l'Arabie ; que de génération en génération on peut suivre son origine, jusqu'à la jument que montait le prophète dans sa fuite à Médine ; et si nous la leur rendons, ils offrent de jeter de l'argent sur la table, jusqu'à ce que le pacha leur dise d'arrêter. Maintenant, tout le monde sait que vous êtes le brave qui avez vaincu et tué le fils du cheik, et que sa dépouille vous a rendu maître de la jument. Mon maître, après s'être consulté avec les nobles et les principaux de Bagdad, a décidé de prendre la proposition des Wéchabites en considé-

ration ; et puisque cette affaire est devenue une affaire d'état, il m'a envoyé pour vous prier de remettre la jument entre mes mains. Voilà quel était mon message, je l'ai rempli. »

— « *Wallah ! billah !* Par le sel du pacha que j'ai mangé, par votre âme, par la mère qui vous a porté, par les étoiles et par le ciel, je jure que tout ce que le Wéchabite a dit est faux. Où est la jument qu'ils prétendent avoir perdue? et où est la misérable rosse que j'ai acquise? J'ai pris une jument ; oui, c'est vrai, mais si maigre, si misérable, que je l'ai vendue à un Arabe le lendemain de la bataille. Vous pouvez emporter la selle et la bride, si vous voulez ; mais quant à la bête, je ne l'ai plus. »

— « Allah, allah! s'écria le mirakhor, c'est une affaire d'une grande importance. Okous-Aga, vous êtes un homme droit, et moi aussi ; ne vous moquez pas de nous à notre barbe, et ne nous renvoyez pas sans bonnets sur nos têtes.

Si nous ne ramenons pas la jument, nos faces sont noires à toute éternité, et les portes de l'amitié se fermeront entre nous et le pacha. Par mon âme, dites-moi où est la jument? »

— « Ainsi, répondit mon père, que vous dirai-je? et que ferai-je? La jument n'est pas ici. Les Wéchabites sont des menteurs, et je dis la vérité. »

« Alors il s'approcha du mirakhor, et lui parla long-temps à demi-voix, mais avec feu, et cherchant à le persuader. Il paraît qu'il y réussit, car à la fin de la conversation, ils semblaient être d'accord.

« Le mirakhor dit, en haussant la voix: « Eh bien! si tel est l'état des choses, et que vous n'ayez pas l'animal, *allah kerim*! Dieu est miséricordieux! et il n'y a pas moyen de lutter contre le sort. Nous allons retourner à Bagdad. »

« Alors mon père se leva, et vint dans la tente des femmes, laissant ses hôtes fumer leurs pipes et boire du café, avant le repas qu'on leur préparait. Il ordonna

à sa femme, qui était dépositaire de son argent, de lui apporter un sac d'or, qui était soigneusement enveloppé dans du vieux linge; et il le déposa dans un coffre placé dans un coin de la tente, avec les riches harnais, et la selle de parade du cheik. Il tira de sa bourse vingt *bajaglis* (ducats), qu'il noua dans le coin d'un mouchoir, qu'il cacha dans son sein; et après avoir donné ordre qu'on servît, il revint à ses hôtes. On parla peu jusqu'à la fin du repas; et le peu de mots qui furent prononcés avaient rapport aux chevaux, aux chiens et aux armes. Le mirakhor tira de sa ceinture un long pistolet, monté en argent, qui fut montré à toute la compagnie comme un véritable pistolet anglais. Un autre fit voir son cimeterre qu'on assura être une véritable lame noire de Khorassan, de la première eau; et mon père exhiba un long sabre à deux tranchans, qu'il avait pris au fils du cheik arabe, mort sous ses coups.

»Le diner étant prêt, on plaça, devant

le mirakhor, la nappe de cuir ronde, sur laquelle on jeta plusieurs morceaux de pain fraîchement cuit; et on offrit de l'eau à la ronde pour se laver la main droite: on servit du *chorba* ou soupe, dans un grand plat de bois, placé au milieu sur la nappe. Alors mon père dit tout haut: « *Bismillah*! au nom de Dieu! » et toute la société, composée du mirakhor, de ses dix compagnons, de mon père et de trois des siens, s'étant assise autour du plat, l'épaule droite en avant, ils mangèrent la soupe avec des cuillers de bois. On servit ensuite un agneau rôti tout entier, qui fut bientôt mis en pièces; chacun en tira une portion aussi forte qu'il put. Le repas se termina par un énorme plat de riz, qui fut partagé entre tous par la main et les doigts de chacun. Ils se levèrent ensuite, se lavèrent les mains, et s'écrièrent avec plus ou moins de chaleur, selon qu'ils étaient plus ou moins contens: *Shukurallah*, je rends grâces à Dieu; et *allah berket versin*! puisse Dieu vous

rendre l'abondance! Les restes furent ensuite enlevés dans la nappe de cuir, et portés dans les tentes, où les bergers de mon père les eurent bientôt achevés.

» Le mirakhor désirant beaucoup aller se coucher dans un village au milieu de la plaine, exprima l'intention de partir; et ses compagnons allèrent préparer leurs chevaux, laissant lui et mon père seuls dans la tente. Moi, qui avais épié attentivement toute cette menée, je résolus d'entendre ce qui se passerait entre eux, et prêtai l'oreille à leur conversation.

» Mon père dit : « Vraiment, je ne puis donner que dix ducats : nous sommes pauvres ; où prendrais-je davantage? »

» A quoi le mirakhor répondit : « C'est impossible ; vous savez comme moi ce qui arrivera, si je ne reçois pas le double de cette somme. Quand le pacha verra que nous n'amenons pas la jument, il m'ordonnera de venir vous prendre et s'emparera de tout ce que vous possédez. J'ai même déjà ordre de le faire, en cas

que vous refusiez sa demande; mais je ne vous toucherai pas, si vous consentez à donner vingt pièces d'or. Ainsi, mon ami, décidez-vous. » Sur quoi mon père tira le mouchoir renfermé dans son sein, et compta vingt ducats dans la main du mirakhor, qui, s'étant assuré qu'ils étaient tous bons, défit la mousseline blanche qui entourait son turban, les cacha dans dans les plis, et roula de nouveau la mousseline autour de sa tête. « Maintenant, dit-il à mon père, nous avons mangé le sel ensemble ; nous sommes amis ; et si le pacha voulait rien entreprendre contre vous, je vous défendrais. Mais il faut que vous lui envoyez un présent, sans quoi il serait impossible de l'empêcher de vous tourmenter. »

— « *Bashem ustun*, soit : sur ma tête ! répondit mon père, je possède un fameux lévrier, célèbre dans tout le Cûrdistan, et qui attrappe une gazelle à la course. Jamais le père du shah de Perse n'a vu son pareil, même en songe. Cela suffira-t-il ? »

— » Bien pour un objet, mais ce n'est pas assez : considérez combien il importe que mon maître soit content de vous. »

— » Je vous ai dit quelle pensée m'avait frappé, répondit mon père; j'ai une fille plus belle que la lune, elle est ronde, a les hanches fortes, et paraît très-encline à la corpulence. Vous pouvez lui dire que, quoique les Yezeedi soient des infidèles à ses yeux, et qu'il n'en fasse pas plus de cas que de la poussière de ses pieds, il pourrait peut-être désirer d'avoir une beauté dont les houris, même du paradis de Mahomet, seraient jalouses, et que je suis prêt à la lui envoyer. »

» Le mirakhor battit des mains dans l'extase, en disant : « *Aferin! Aferin!* bien dit, cela est excellent! je ferai votre offre; et je ne doute pas qu'elle ne soit acceptée; par ce moyen, vous aurez une amie puissante dans le harem du pacha; une amie qui vous tirera de ce mauvais pas et vous protégera à l'avenir. » Sur cela ils furent d'accord. Moi qui paraissais

devoir être la victime, je quittai ma cachette pour réfléchir à mon sort futur. D'abord j'étais près de pleurer et de me lamenter ; maisaprès avoir un peu réfléchi, je m'écriai : « O mon âme ! dois-je donc être la femme du pacha ? porterai-je donc de belles tuniques ? serai-je donc portée dans une litière ? Oh ! le plaisir d'avoir une litière serait trop grand ! comme toutes les filles des montagnes vont m'envier ! »

»Quelques instans après, ayant regardé de nos tentes dans la campagne, je vis le mirakhor et sa troupe qui n'avait pas manqué d'enmener le lévrier, revêtu de sa plus belle housse. Ils se dirigeaient le long de la chaîne de montagnes qui bornaient notre camp ; et j'entendis mon père se féliciter de s'être aussi heureusement débarrassé de ses malencontreux visiteurs.

» Aussitôt qu'ils furent tout-à-fait hors de vue, il dépêcha un de ses jeunes bergers vers son fils dans les montagnes,

pour lui porter l'ordre de ramener la jument; et quand l'animal fut en sûreté dans la tente des femmes, il fit assembler tous les anciens de la tribu, qui se composaient de ses parens et de ceux de sa femme, qui tous étaient campés dans notre voisinage.

» Il leur expliqua la situation dans laquelle il se trouvait, en leur montrant que sa perte et la leur étaient inévitables, s'ils restaient plus long-temps sur le territoire du pacha, qui ne manquerait pas de saisir l'occasion de les accabler d'amendes et d'impôts, et de les réduire au besoin et à la misère. Ils étaient assemblés dans la tente des hommes au nombre de dix. La place d'honneur, un des coins, avait été donnée à l'oncle de mon père, le plus âgé de la tribu, vieillard dont la barbe aussi blanche que la neige, descendait jusqu'à sa ceinture.

« Vous savez, dit mon père, que nous sommes Yezeedi, et vous connaissez la haine que les Musulmans nous portent,

Le pacha a déjà feint de l'amitié pour moi en particulier, parce que j'ai combattu pour lui, parce que je suis un lion au combat, et que je bois le sang de ses ennemis; mais la soif de l'or est si grande chez lui, que rien ne peut la satisfaire; et il aimerait mieux voir moi, mon père, mon grand père, mon trisaïeul et toute ma race, griller dans les feux éternels, que de perdre cette occasion d'en avoir. Nous sommes trop peu nombreux pour lui résister, quoique par ce grand pouvoir que nous devons tous adorer, si je n'avais pas de femme et d'enfans à protéger, j'irais la lance en main, le sabre au côté, et monté sur ma jument, affronter sans crainte toute la bande de ces lâches mendians : j'aimerais à voir comme un *cherkaji* (1) me ferait face. Je

---

(1) Les *cherkaji*, dans les armées orientales, sont des éclaireurs qu'on lance du principal corps pour engager la bataille, et qui sont générale-

propose donc que, sans perdre un moment, nous abandonnions le territoire turc, et que nous émigrions en Perse, où nous ne manquerons pas de trouver accueil et protection.

— Okous-Aga, lui dit son oncle, (et tout le monde paraissait écouter avec un grand respect ce qu'il allait dire,) Okous-Aga, vous êtes le fils de mon frère; vous êtes mon enfant; vous êtes le chef de notre tribu, notre plus ferme appui et notre plus sûre protection. Si je vous conseillais d'abandonner la jument au pacha, vous me croiriez indigne d'être Cûrd et Yezeedi; et quand même on la lui rendrait maintenant, nous ne serions pas davantage épargnés; car telle est l'expérience que j'ai faite des gouverneurs turcs, qu'une fois qu'ils ont en main un prétexte pour vous opprimer, ils ne manquent jamais d'en profiter. En

---

ment regardés comme les cavaliers les plus expérimentés et les meilleurs soldats.

conséquence, je pense comme vous, nous ne pouvons rester ici. Vieux comme je le suis, et accoutumé dès ma plus tendre enfance à paître nos troupeaux sur ces montagnes, à voir le soleil se lever sur ces collines lointaines, et se coucher dans cette vaste plaine, quelqu'attaché que je sois à ces lieux où sont nés et ont vécu nos ancêtres, cependant il ne sera pas dit que j'aie été la cause de la ruine de notre tribu. Je suis donc d'avis qu'on parte à l'instant; il serait dangereux d'attendre. Dans deux jours, nous verrons les troupes du pacha qui prendront parmi nous des ôtages; et alors nous serons obligés de rester, et la ruine nous engloutira ici : partons, mes enfans; Dieu est grand et miséricordieux. Le temps peut venir que nous soyons rendus à nos anciennes montagnes, et vous pourrez peut-être un jour encore aller de vos pâturages d'été à vos quartiers d'hiver, et de vos quartiers d'hiver à vos pâturages, sans crainte et sans appréhension.

« Lorsqu'il eut cessé de parler, un vieux berger qui avait beaucoup d'expérience dans tout ce qui regarde le temps et les saisons, et qui connaissait parfaitement le pays situé entre nos montagnes et celles de la Perse, parla comme il suit : « Si nous partons, il faut que ce soit de suite, car un jour de retard pourrait mettre obstacle à notre fuite. Les neiges commencent déjà à se fondre ; et dans une semaine, les torrens seront tellement gonflés que nous ne pourrons les faire traverser à nos moutons. D'ailleurs, nous n'avons plus que trois semaines pour arriver au jour où le soleil entre dans le signe du bélier; temps auquel vous savez que nos brebis devront, Inshallah, s'il plaît à Dieu, mettre heureusement bas ; et pour cela, il faut qu'elles soient arrivées depuis long-temps, et qu'elles se soient reposées. Nous devons encore convenir dans quel pays nous nous fixerons, parce que les tribus persanes errantes, sont très-

jalouses de leurs droits sur les pâturages ; et si nous franchissions leurs limites sans en avoir l'autorisation légale du gouvernement, nos bergers et les leurs ne manqueraient pas d'en venir aux mains, et Dieu seul en connait les conséquences.

-- « Il dit vrai, s'écria mon père. » Puis se tournant vers le berger, il s'écria : « Bien dit ! Karabeg; bien fait ! vous êtes un digne serviteur, et vous nous avez donné de bons avis. Avant de penser à nous établir dans la Perse, il faut que l'un de nous aille à Kermanshah, demander au prince de nous assigner un bon pays. Une fois que nous serons hors de la portée du pacha, je me charge moi-même de cette mission, et de revenir à temps pour prévenir toutes disputes avec les autres tribus errantes.

« L'assemblée fut d'un avis unanime pour le départ immédiat. Mon père donna ses ordres pour qu'on fit rentrer les bestiaux, et qu'on préparât les bœufs

à recevoir leurs charges ; qu'on mit les bâts aux chameaux, et que tout fût prêt à partir à minuit, afin d'arriver à notre première halte, environ une heure après le lever du soleil. Mon père devait monter la jument qui était devenue un objet si important pour la tribu ; et sa première femme avec son enfant devaient voyager dans le *cajaveh*, ou panier : le chameau qui devait les porter, était orné de housses brodées en graines, et relevées de bordures rouges et d'une infinité de glands.

« Aussitôt que les femmes surent qu'il fallait partir, elles poussèrent des cris lamentables. Le mal leur paraissait plus grand qu'il ne l'était réellement ; car elles ne s'attendaient à rien moins qu'à voir approcher les troupes persanes pour se saisir de la tribu, et les emmener toutes en esclavage.

« Quant à moi, continua Zeênab, mon malheur venait d'une autre cause ; car depuis que j'avais entendu la con-

versation de mon père avec le mirakhor, mon esprit n'était plus occupé que de la perspective séduisante de devenir la femme du pacha. Mon rêve était fini ; et au lieu des riches vêtemens, des palais somptueux, des litières dorées, et de la pompe que je me flattais devoir m'environner, je ne voyais plus que mes anciennes peines, je me voyais chargeant les chameaux, faisant les paquets, battant le lait et faisant le beurre.

« Tout notre camp fut aussitôt en mouvement ; et, aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, les montagnes fourmillaient des troupeaux de bœufs et de moutons de notre tribu, que les bergers conduisaient vers leurs différens camps. Les tentes furent démontées, et on se prépara à les charger. Les femmes qui prenaient la plus grande part aux préparatifs du départ, étaient partout occupées à emballer les meubles et les ustensiles. Les tapis furent roulés ; les coffres des chameaux remplis ; et tous

les ustensiles pour faire le beurre rassemblés ; les bâts des chameaux, des mules et des bœufs furent apprêtés pour leurs différens usages. Le bétail étant arrivé, on fit agenouiller les chameaux en cercle, et on les couvrit de leurs bâts; on mit les bourrelets aux bœufs, et les mules furent attachées en files de cinq ou sept, ornées de leurs sonnettes et de leurs couvertures en feutre épais. A la fin du jour, les moutons et les chèvres étaient déjà en marche, surveillés par les chiens et accompagnés des bergers, dont un marchait en tête, tandis que les autres suivaient.

« A minuit, tout le camp était levé ; et au point du jour, on voyait notre colonne s'étendre à une grande distance, tournant autour des montagnes. Nous prîmes un chemin peu fréquenté, afin de ne rencontrer personne qui pût aller donner avis de notre mouvement au pacha ; et après plusieurs jours de marche, nous atteignîmes la frontière de

Perse, avec beaucoup moins de difficulté et de peines, que nous ne nous y étions attendus. Pendant le voyage, mon père, avec les principaux de la tribu, surveilla constamment nos derrières, déterminé, si quelqu'un des gens du pacha nous approchait dans l'intention d'entraver notre marche, à faire, sans hésiter, toute la résistance possible. Mais la fortune nous favorisa ; et nous ne vîmes que des bergers, appartenant aux tribus des Cûrds, qui occupaient la partie du pays que nous parcourions.

« Quand nous eûmes atteint un lieu sûr, mon père alla à Kermanshah, siége du gouvernement d'un prince puissant, l'un des fils du roi de Perse, pour réclamer sa protection, et solliciter la permission d'occuper un des pâturages du territoire persan. Nous attendîmes son retour dans une grande anxiété, car nous étions exposés à être attaqués à la fois, par les Turcs et par les Persans. Mais comme il est de la poli-

tique des deux pays de retenir sur leur territoire les tribus errantes, nous n'éprouvâmes aucune contrariété de la part du chef de la ville persane qui se trouva le plus près de nous.

« Enfin, mon père revint avec un officier du prince, qui nous indiqua une portion de terre à-peu-près à dix parasanges en deçà la frontière de Perse. Notre résidence d'hiver était située dans un creux abrité par des montagnes, à peu de distance d'une source abondante; et notre séjour d'été, à-peu-près à trois journées de là, était, dit-on, dans l'endroit le plus frais des montagnes voisines, abondant en herbe et en eau, et à l'abri de toute vexation de la part des Turcs.

« Mon père était bien connu à Kermanshah, et en apprenant son arrivée et quel en était le but, le prince en témoigna une grande joie. Il le traita avec beaucoup de distinction, et le renvoya avec un costume d'honneur. On ne sti-

pula pas les conditions auxquelles on le recevait, et on lui promit une protection illimitée. — « Si le pacha vous réclame, vous et votre tribu, lui dit le prince, comme appartenant à son gouvernement, et qu'il m'envoye prier de ne pas vous admettre dans le mien, je brûlerai son père et rirai à sa barbe. La face du monde de Dieu est ouverte à tout le monde; et si un homme est mal-traité dans un endroit, il en cherchera un autre où l'on en use mieux avec lui. » Enfin, nous nous établîmes et retournâmes à nos premières mœurs et à nos occupations.

« Ce que le prince avait prévu arriva. Peu de temps après notre arrivée, un officier du pacha vint à Kermanshah. Il était porteur d'une lettre par laquelle son maître demandait formellement que mon père et toute sa tribu fussent renvoyés sur son territoire. Il exposait toutes les circonstances de notre fuite. Dans cette lettre, mon père était traité de voleur, et accusé d'avoir soustrait une ju-

ment d'un prix énorme, que le pacha réclamait comme sa propriété. Il demandait que l'animal lui fût rendu à l'instant; et en cas de refus, il menaçait d'user de représailles sur le territoire persan. Mon père fut instruit de toutes ces circonstances et appelé aussitôt devant le prince.

» La consternation la plus grande se répandit parmi nous avec cette nouvelle. Il était évident que le pacha avait résolu de ne rien négliger pour se rendre maître de la jument et ruiner mon père; on ne pouvait pas non plus supposer qu'une pauvre et faible tribu comme la nôtre, put résister aux intrigues, aux présens et aux machinations d'un chef aussi puissant. D'ailleurs, la possession d'un tel trésor serait un crime aux yeux des Persans même; et ils ne manqueraient pas de s'efforcer de l'arracher de nos mains, sinon maintenant, du moins dans une occasion plus favorable. On saurait bientôt qu'un grand nombre de nous étaient Yezcedi, ce qui suffirait

pour exciter la haine et l'exécration de tous les vrais sectateurs d'Ali ; et il était très-probable, dans la supposition même où la jument serait mise hors de question, que mon père serait en proie à toutes sortes de persécutions, aussitôt qu'il se serait passé assez de temps pour que l'intrigue eût fait son effet.

» Mon père, avant de nous quitter pour se rendre auprès du prince, avait donné des ordres secrets pour que la jument fut mise en lieu sûr, au cas où il serait obligé de nier sa possession ; mais nous apprîmes, lorsqu'il revint, que cette précaution n'était pas nécessaire. Le prince l'avait reçu avec bienveillance, l'assurant qu'il avait résolu de ne point accéder aux demandes du pacha, dans aucun cas ; que mon père pouvait jouir en paix de sa jument, et compter sur sa protection aussi long-temps qu'il resterait sur son territoire. Voici à peu près ses paroles : « Tranquillisez-vous, Okous-Aga. Tant que

vous resterez sous notre ombre, vous pouvez poser votre tête sur votre oreiller en toute sûreté. Que veut dire le pacha, en vous réclamant vous et votre tribu, comme sujets de son gouvernement? Les portes du palais de mon père, le centre de l'univers et le roi des rois, sont ouvertes à tous; et aussitôt que l'étranger a touché le bord de son manteau, il est en sûreté. Vous avez cherché notre protection; et nous ne serions pas musulmans, si nous vous la refusions. Allez, retournez à vos tentes, soyez heureux, et laissez-nous faire avec le pacha. »

» Cette réception fut le motif de grandes réjouissances parmi nous. Mon père, pour célébrer ce succès, donna un repas aux chefs et aux anciens de la tribu. Notre situation y fut discutée avec réflexion; et nos projets pour l'avenir y furent examinés. Tous les assistans étaient ravis du succès qui avait accompagné notre fuite, à l'exception

d'un seul : et c'était le vieil oncle de mon père. Il avait beaucoup vu les Persans, ayant servi sous Nadir-Shah dans sa jeunesse; et rien ne pouvait l'engager à ajouter foi aux promesses et aux belles paroles du prince. « Vous ne connaissez pas les Persans, disait-il, en s'adressant à l'assemblée ; vous n'avez jamais eu affaire à eux, et c'est pourquoi vous vous laissez bercer tranquillement par leurs discours flatteurs et leurs manières aimables et séduisantes. Mais j'ai vécu long-temps avec eux, et j'ai appris à peser la valeur de ce qu'ils disent. Leurs armes ne sont pas semblables à celles qu'on vous oppose ordinairement dans un hardi combat, et dans une attaque ouverte. Au lieu du sabre et de la lance, ils employent la fourbe, la trahison, la feinte et le mensonge ; et lorsque vous y serez le moins préparé, vous vous trouverez pris comme dans un filet. La ruine et la désolation vous environnent, quand vous croyez être assis sur un lit de

roses. Le mensonge est leur plus grand vice, il est national chez eux. N'avez-vous pas remarqué qu'ils appuyent chaque parole d'un serment? A quoi servent les sermens chez des hommes habitués à dire la vérité? L'un vous jure par son âme et par sa propre tête, par votre enfant, par le prophète, par ses parens et ses ancêtres; un autre jure par le *kebleh*, par le roi et par sa barbe ; un troisième, par votre mort, par le sel qu'il mange, par la mort de l'imân Hossein. Tenez-vous compte d'aucun de ces sermens ? Non, ils sentent qu'ils mentent, et alors ils jurent pour vous persuader. Maintenant, dans notre position, peut-on supposer qu'on nous laissera paisibles possesseurs de cette jument, qui a appelé déjà tant de malheurs sur nos têtes ? Les Persans sont peut-être plus curieux, s'il est possible, de la possession d'un beau cheval, que ne le sont les Turcs ; et une jument arabe a plus de prix à leurs yeux que les diamans et les rubis. Si le shah entendait parler de celle que nous avons,

il l'enverrait chercher aussitôt; et que ferions-nous alors? Continuerions-nous de rester en armes contre tout le monde? Non, mes amis. Vous pouvez penser ce qu'il vous plaira; mais, quant à moi, je regarde notre situation comme très-précaire, et vous conseille, comme régle générale, de ne pas vous fier aux Persans, quels qu'ils soient, et quoi qu'ils vous disent. »

» L'événement justifia à la lettre ce que le vieillard avait prédit; c'est cet événement qui m'a placée dans la situation où vous me voyez.

» Un matin, environ une heure après le lever du jour, nous entendîmes une agitation extraordinaire parmi les chiens de notre camp; ils ne cessaient d'aboyer et de faire un bruit comme s'ils eussent été furieux. Comme nous étions accoutumés aux attaques des loups que nos chiens tenaient à l'écart, nous ne fîmes pas d'abord beaucoup d'attention à ce tumulte; mais enfin, mon père et ses fils se levèrent, et prenant leurs fusils, ils

allèrent s'assurer de ce qui se passait. Ils n'avaient pas fait vingt pas qu'ils virent un cavalier, puis un second, et bientôt après une infinité d'autres; enfin ils aperçurent que leur tente était cernée. Aussitôt mon père donna l'alarme, et tout le camp fut en mouvement; les cavaliers se précipitèrent sur mon père et essayèrent de le saisir; mais il brûla la cervelle au premier et blessa le second d'un coup de sabre. Le bruit de l'arme à feu et celui des combattans furent un signal d'attaque générale pour les ennemis; et, en peu de temps, notre camp fut envahi de toutes parts. Leur principal but était évidemment de s'emparer de la jument; car la tente des femmes fut attaquée la première, et ils s'emparèrent d'abord de l'objet de leurs recherches.

» Lorsque le jour parut, nous reconnûmes que nos agresseurs étaient des Persans, et nous vîmes bientôt aussi qu'ils agissaient au nom de l'autorité.

Mon père avait malheureusement tué leur chef; et c'en fut assez pour qu'on nous fit prisonniers. Concevez notre situation : c'était une scène de misère que je n'oublierai jamais. Mon père fut traité sous mes yeux de la manière la plus indigne ; nos biens furent pillés, et.... »

Zeênab allait me dire comment elle était devenue la propriété de Mirza-Ahmak, lorsque nous entendîmes un coup violent à la porte de la maison. Nous nous levâmes tous deux très-alarmés. Ma belle m'engagea à effectuer ma retraite par la terrasse, tandis qu'elle irait voir qui frappait. Elle reconnut, à la voix, le docteur qui lui ordonnait d'ouvrir ; et, se fiant à son génie inventif pour expliquer tout cet étalage de déjeûner et de bonne chère qu'il ne manquerait pas de voir, elle alla ouvrir la porte et le laissa entrer.

Je voyais tout ce qui se passait, de la terrasse. Le docteur parut enchanté de trouver Zeênab seule, et lui tint quel-

ques discours si pleins de tendresse qu'il n'y avait pas moyen de douter qu'elle ne possédât ses affections. En regardant à travers les vitres de l'appartement de sa femme, il vit les restes du déjeûner, et ne put douter que la chambre n'eût été occupée. Il faisait des questions à cet égard, lorsque je vis entrer la khanûm elle-même, suivie de ses femmes. Elle était arrivée si inopinément, qu'elle se trouva devant eux avant qu'ils eussent pu se séparer. Jamais je n'oublierai sa contenance et son air, à la vue du docteur.

— « *Selam-Aleikum* ! la paix soit avec vous, dit-elle avec un respect ironique ! je suis votre humble servante. J'espère que la santé de vos deux Excellences est bonne, et que vous avez passé votre temps agréablement. Je crains d'être arrivée trop tôt. » Mais le sang lui montait au visage ; elle abandonna bientôt la raillerie, et tomba, dents et ongles, sur les malheureux coupables.

— « Et déjeuner, encore.... et dans ma chambre! *Mashallah! Mashallah!* Il est clair maintenant que je suis devenue moins qu'un chien. Dans ma maison, sur mon propre tapis, sur mon oreiller, mes esclaves abandonnent leur cœur à la joie. *La Allah! il Allah!* Il n'y a qu'un Dieu! Je suis tout étonnement! je suis tombée du ciel sur la terre! »

Alors, s'adressant à son mari: « Quant à vous, Mirza-Ahmak, dit-elle, regardez-moi, et dites-moi, par mon âme, doit-on vous compter comme un homme parmi les hommes? Un docteur encore, le Lockmann de son temps, un sage, avec cette figure de singe, cette barbe de bouc, ce dos bossu, jouer l'amant, le berger! Maudite soit ta barbe! » Puis portant ses cinq doigts sur sa figure: « Pouf! dit-elle; je crache sur ta face Qui suis-je donc, que tu me préfères une esclave? Qu'ai-je fait, que tu me traites avec une telle indignité? lorsque tu n'avais rien au monde que tes ordon-

nances et ta médecine, je suis venue et j'ai fait un homme de toi. Tu portes un schall de cachemire; tu es devenu un homme d'importance. Dis donc, ô toi qui es moins qu'un homme, dis-moi ce que signifie tout cela ?»

Le docteur, pendant cette attaque, s'épuisait en sermens et en exclamations, pour prouver son innocence. Cependant, rien ne pouvait arrêter la volubilité de sa femme ni calmer sa rage. Sa colère était montée à un tel point, qu'un serment succédait à l'autre, et le blasphême au blasphême, dans le torrent d'une fureur insurmontable. Elle quittait son mari pour tomber sur Zeênab, et de Zeênab elle retournait à son mari, jusqu'à ce que l'écume lui vint à la bouche. Elle ne se contenta pas de mots seulement; mais saisissant la malheureuse fille par une des longues tresses qui tombaient de son front jusqu'à terre, elle la secoua au point que sa victime en rugit de douleur. Bientôt aidée de ses autres escla-

ves, elle la jeta dans le réservoir, où elles la battirent et la trempèrent jusqu'à ce que leurs forces fussent épuisées. Oh ! comme je brûlais de voler à son secours; mon corps était devenu un brasier ardent. J'aurais volontiers bu le sang de ces misérables. Mais, que pouvais-je faire ? Si j'étais entré dans le harem, la mort eût été mon partage ; car il est très-probable qu'on m'aurait empalé sur la place; et quel bien cela aurait-il fait à ma Zeênab ? elle aurait été traitée encore plus cruellement ; et la femme du docteur n'en aurait pas été moins jalouse. Quand l'orage fut calmé, je descendis tranquillement de ma cachette sur la terrasse, et j'allai me promener dans la campagne, pour rêver au parti que j'avais à prendre. Il était hors de doute qu'il me fallait quitter le docteur, et d'ailleurs c'était folie que d'espérer jouir encore de la société de Zeênab. Mon cœur saignait, quand je pensais au sort réservé à cette pauvre fille ; car j'avais entendu raconter des

choses horribles sur les iniquités commises dans les harems ; et il n'y avait pas de bornes auxquelles un démon comme la khanûm put s'arrêter envers une esclave qui était entièrement en son pouvoir.

CHAPITRE V.

Des préparatifs faits par le premier médecin pour recevoir le shah, et des dépenses excessives dont il se vit menacé.

Je m'étais presque décidé, dans ma promenade, à quitter la maison du docteur à l'instant même, et à sortir de Téhran, tant je voyais ma situation désespérée ; mais mon amour pour Zeênab triompha de cette résolution ; et dans l'es-

poir de la voir encore, je continuai de traîner misérablement une existence dépendante du mirza. Il ne soupçonnait pas que je fusse son rival, ni que j'étais la cause de la confusion qui venait d'avoir lieu dans son harem ; mais il savait que quelqu'un avait dû y trouver accès; et il prit de telles précautions pour l'avenir, que j'eus beaucoup de peine à savoir comment se portait mon amour, et quelles avaient été les suites de la colère de la khanûm. J'avais sans cesse les yeux fixés sur la porte de l'anderûn, dans l'espoir de voir Zeênab à la suite de sa maîtresse, lorsqu'elle sortait; mais ce soin était inutile, rien n'annonçait qu'elle y fût, et mon imagination me faisait craindre qu'on ne la tînt étroitement captive, ou qu'elle n'eût succombé victime de la violence de ses ennemis, dans le harem. Mon impatience avait cru au dernier degré, quand j'aperçus un jour Nûr-Jehan, l'esclave noire, qui sortait seule de la maison, et se dirigeait vers le bazar. Je

la suivis, et me fiant à l'amitié qu'elle avait eue autrefois pour la maîtresse de mon cœur, je hasardai de l'accoster.

« La paix soit avec vous, Nûr-Jehan, lui dis-je! où allez-vous donc ainsi seule?

— » Puisse votre bonté ne jamais être oubliée, Aga Hajjì, répondit-elle! je vais trouver le droguiste pour notre esclave *curdi* ».

— » Quoi! Zeênab? m'écriai-je dans la plus grande agitation; que lui est-il donc arrivé? est-elle malade? »

— » Ah! la pauvre créature, répondit la négresse! elle a été bien malade et bien triste aussi. Vos Persans sont une nation bien méchante; nous qui sommes noirs et esclaves, nous avons deux fois votre cœur. Vous pouvez parler de votre hospitalité et de vos égards pour les étrangers; mais fut-il jamais un animal, pour ne pas dire une créature humaine, traitée comme on l'a fait de cette pauvre étrangère? »

— » Que lui ont-ils donc fait? pour

l'amour de Dieu, dites-le moi, Nûr Jehan, m'écriai-je! par mon âme, dites-le moi! »

Adoucie par le ton de mes paroles et par l'intérêt que je prenais à ce qu'elle disait, elle m'apprit que, par suite de la jalousie de sa maîtresse, Zeênab avait été confinée dans une petite salle de derrière, d'où il lui était défendu de sortir; que les mauvais traitemens qu'elle avait essuyés lui avaient causé une fièvre violente, qui l'avait conduite au bord de la fosse; mais que sa jeunesse et sa force avaient enfin triomphé. Maintenant elle était tout à fait remise; et sa maîtresse, dont la rage commençait à se ralentir, avait permis l'usage du *khena* (1) et du *surmeh* (2), qu'elle allait chercher chez le droguiste. Mais elle etait sûre que cette

---

(1) Le *khena* est une teinture employée pour les mains, les pieds et les cheveux.

(2) Le *surmeh* est un collyre.

faveur ne lui aurait jamais été accordée, si le bruit n'avait pas couru que le shah avait intention de faire une visite à Mirza-Ahmak ; et comme il a le privilége d'entrer dans tous les harems quand il lui plaît, et d'en examiner toutes les femmes sans voile, sa maîtresse qui voulait étaler le plus de luxe possible en esclaves et en domestiques, avait relevé Zeênab de sa prison, afin qu'elle se trouvât près d'elle ; mais elle était encore restreinte aux murs de la chambre secrète.

Cette nouvelle me soulagea, et je me mis à chercher dans mon esprit comment je pourrais parvenir à une entrevue ; mais je prévoyais des obstacles si insurmontables, que, craignant d'attirer à l'infortunée de nouveaux malheurs, je me déterminai à rester tranquille quant à présent, et à suivre l'avis du poète, c'est-à-dire, à replier le tapis de mes désirs, et à ne pas rôder et rôder encore autour de mon inclination.

Cependant, le jour du départ du shah pour sa campagne approchait; et, selon la coutume, il passait le temps qui précédait ce départ à visiter les nobles de sa cour, et par conséquent à recueillir pour lui et sa suite une moisson de présens que sont obligés de faire toutes les personnes à qui il accorde un si grand honneur.

Ce que m'avait dit Nûr-Jehan était vrai. Le roi avait choisi Mirza-Ahmak parmi ceux à qui il voulait faire l'honneur d'une visite; car le docteur avait la réputation d'être riche; et depuis long-temps on l'avait désigné comme une proie digne d'une main royale. En conséquence, on lui signifia le jour où cette nouvelle preuve de la faveur toute particulière du prince lui serait accordée, en ajoutant que, comme marque plus éclatante encore de cette faveur, ce ne serait pas une visite ordinaire que recevrait le docteur, mais qu'il jouirait

de la satisfaction de traiter sa majesté ; enfin, que le roi prendrait son *shâm* ou dîné chez lui.

Le docteur, moitié enchanté de la grandeur de cette distinction, et moitié tremblant de la brêche qu'allaient éprouver ses finances, se mit à l'ouvrage pour faire tous les préparatifs nécessaires. La première chose à régler était la valeur et la nature du *pah-endaz* (1). Il savait qu'on en parlerait dans toute la ville ; et ce devait être l'étendard de la faveur dans laquelle il était auprès de son souverain. D'un côté, sa vanité était éveillée ; et de l'autre, son avarice s'alarmait. S'il déployait trop d'opulence, il se mettrait en butte à de nouvelles exactions ; et s'il ne faisait aucun étalage, ses rivaux en importance le traiteraient avec mépris. Il n'avait pas daigné me consulter depuis

(1) La cérémonie du *pah-endaz* consiste à étendre de riches étoffes sur le passage du roi.

long-temps, et j'étais devenu un simple parasite; mais se souvenant, dans cette occasion, du succès qui avait suivi ma négociation auprès du docteur européen, il me rappela dans son conseil.

« Hajjî, dit-il, que faut-il faire dans cette circonstance difficile? J'ai reçu l'avis que le roi s'attend, de ma part, à un *pah-endaz* considérable; et cet avis me vient du grand trésorier lui-même, dont la magnificence en ces sortes d'occasions fait l'objet de l'étonnement de toute la Perse. Il est impossible que je rivalise avec lui. Il insiste pour que j'étende du drap fin depuis l'entrée du roi dans la rue, jusqu'à l'endroit où il descendra de cheval; que là, il marche sur des étoffes d'or jusqu'à l'entrée du jardin; et que, depuis l'entrée du jardin, dans toute la longueur de la cour, jusqu'à sa place, la terre soit couverte de schalls de cachemire, tous en augmentant de valeur, jusqu'à celui placé sur le *musnud*, ou tapis d'apparat, qui de-

vrait être d'une valeur extraordinaire. Vous savez que je ne suis pas un homme à soutenir une semblable pompe. Je suis un *hakîm* des plus savans. Je ne fait point profession d'être riche. D'ailleurs, il est bien clair que le grand trésorier m'a dit cela, parce qu'il a des draps, du brocard et des schalls à vendre, et qu'il voudrait que je les lui retirasse de dessus les bras. Non, il est impossible que je prête l'oreille à ses conseils extravagans. Que faut-il donc que je fasse ? »

Je répondis : « Il est vrai que vous êtes un hakîm ; mais aussi vous êtes le médecin du roi ; vous occupez une place importante. D'ailleurs, à cause de votre femme, vous êtes obligé de faire quelque chose qui soit digne d'une telle alliance. Le roi sera mécontent, si vous ne le recevez pas de manière à lui témoigner que vous sentez toute la confiance qu'il met en vous. »

— « Oui, dit le mirza, tout cela peut être vrai, ami Hajjî. Cependant je ne

suis qu'un docteur; et on ne peut supposer que j'aie tous ces schalls, ces brocards et ces étoffes à ma disposition, lorsque j'en ai besoin. »

— « Mais comment voudriez-vous faire autrement? Vous ne joncherez pas la terre de jalap, et vous ne couvrirez pas le siége de sa majesté d'un emplâtre à vésicatoire? »

— « Non, dit-il, mais nous pouvons répandre des fleurs, et vous savez qu'elles ne sont pas chères; peut-être pourrions-nous encore sacrifier un bœuf, et casser un assez grand nombre de bouteilles pleines de sucreries sous les pieds de ses chevaux. Cela ne suffirait-il pas? »

— « Cela est impossible, m'écriai-je. Si vous agissez de la sorte, le shah et vos ennemis inventeront mille moyens de vous dépouiller aussi nu que ma main. Peut-être n'y a-t-il pas de nécessité de faire tout ce que le grand tresorier vous a conseillé; mais vous pouvez

tendre la rue en indienne, l'endroit où il mettra pied à terre en velours, la cour en brocard et la chambre en cachemire : cela ne sera pas très-dispendieux. »

— « Vous ne parlez pas mal, dit le docteur ; cela pourrait s'arranger ainsi. Nous avons de l'indienne dans la maison; on se proposait d'en faire des pantalons aux femmes, mais elle servira probablement. Un malade m'a donné l'autre jour uue pièce de velours d'Ispahan; je pourrais vendre mon dernier costume d'honneur pour du brocard; et deux ou trois des cachemires de mes femmes suffiront pour la chambre. Avec la bénédiction d'Ali, tout ira bien. »

— « Eh mais, le harem! m'écriai-je! le shah doit y aller. Vous savez qu'il porte bonheur d'être regardé par le roi; et vos femmes doivent paraître bien vêtues en cette occasion. »

— « Oh, quant à cela, dit le docteur, elles peuvent emprunter tout ce qu'elles voudront à leurs amies, des bijoux, des

pantalons, des tuniques, des schalls ; elles pourront se procurer tout ce dont elles auront besoin. »

« Non pas, dit la khanûm aussitôt que ces arrangemens lui furent connus. » Et elle protesta contre cette façon d'agir, elle traita son mari d'homme du peuple et de vilain. Elle dit qu'il ne méritait pas l'honneur d'avoir une femme comme elle, et insista pour qu'il se conduisît en cette occasion d'une manière digne de la haute distinction dont il allait être l'objet. Il était inutile de lutter contre elle ; et par conséquent, on fit des préparatifs beaucoup plus brillans que ceux que le docteur s'était proposés. Chaque individu de sa maison parut alors n'être mu que par un seul et même sentiment, celui de lui faire regorger tout cet argent que, depuis si long-temps, il arrachait aux autres d'une manière si impitoyable.

CHAPITRE VII.

Concernant la manière dont le shah fut reçu, les présens qu'on lui fit, et la conversation qui eut lieu.

Le matin du jour que ce grand événement devait avoir lieu, jour inscrit par les astrologues au nombre des jours heureux, le bruit des préparatifs retentit par toute la demeure de Mirza-Ahmak. Les piqueurs de tentes du roi avaient pris possession de la salle d'audience, dans laquelle il devait tenir sa cour; ils y étendirent de nouveaux tapis et préparèrent le *musnud* royal, qu'ils couvrirent d'un schall magnifique. Ils jetèrent de l'eau dans la cour, firent jouer les fontaines, étendirent un morceau de rideau sur la façade de l'édifice. Les jardiniers du roi vinrent aussi déco-

rer les lieux de toutes sortes de fleurs; ils répandirent des feuilles de roses sur la surface de l'étang qui se trouvait immédiatement en face de l'endroit où le roi devait être assis, de manière à former des devises curieuses; ils placèrent des haies d'orangers autour du bassin de marbre, et donnèrent à toute la scène une apparence de fraîcheur et de gaîté.

Alors les cuisiniers, troupe nombreuse et des plus despotiques, arrivèrent avec une si grande quantité de pots, de bassines et de cafetières, que le docteur, hors de patience, demanda au chef de cuisine ce que cela signifiait, et si l'on se proposait de nourrir toute la ville avec le roi. Pas absolument, répondit-il; mais peut-être vous souvient-il de ces paroles de Saadi :

« *Quand le roi demande une poire de l'arbre d'un paysan, un esclave soumis s'écrie : « Vite qu'on abatte l'arbre ; » et si, d'humeur friande, le souverain lui demande un œuf, qu'aussitôt toute la vo-*

laille de la basse-cour tourne devant le feu. »

Les cuisiniers prirent possession de la cuisine, qui n'avait pas un quart de l'espace nécessaire à leurs opérations; conséquemment il fallut élever des fourneaux temporaires dans la cour voisine. On y plaça les bassines dans lesquelles on fit bouillir le riz qu'il est d'usage de distribuer à tous ceux qui se trouvent présens en ces occasions. Outre les cuisiniers, un corps de confiseurs s'établit dans l'un des appartemens où l'on prépara les confitures, les sorbets, les glaces et les fruits; et ils demandèrent tant d'ingrédiens, que le docteur fut tout près d'expirer, quand on lui présenta la liste. Arriva ensuite la troupe des chanteurs et des musiciens du roi, et le *lûti bashi*, bouffon en chef, accompagné de vingt flûtes, ayant chacun un tambour.

L'heure fixée pour la visite était après la prière du soir, qui se fait au coucher du soleil. A l'heure convenue, lorsque

la chaleur du jour fut en partie appaisée, et que les habitans de Téhran furent près de jouir de la fraîcheur du soir, le shah quitta son palais et se dirigea vers la maison du docteur. Les rues avaient été balayées et arrosées ; et à mesure que le cortège royal approchait, on jetait des fleurs sur son passage. Mirza-Ahmak lui-même s'était rendu devant le roi, pour annoncer que tout était prêt, et marchait à côté de l'étrier de sa majesté, au milieu de la cavalcade.

La marche était ouverte par les héraults, qui, armés des bâtons distinctifs de leur grade, et portant leur coîffure de cérémonie, proclamaient l'arrivée du roi et écartaient le monde sur la route. Le haut des murailles était occupé par des femmes en voiles blancs ; et dans les maisons plus élégantes, on les voyait regarder à travers les trous pratiqués aux murs qui entouraient leurs terrasses. Un corps considérable de piqueurs de tentes et d'étendeurs de tapis, suivait

avec leurs longs bâtons à la main, éloignant la foule. Venait ensuite une foule d'officiers cavalcadours, portant de riches caparaçons brodés sur leurs épaules; puis des domestiques dans leurs plus beaux habits et tenant à la main des pipes d'or, le porteur du soulier du roi, le porteur de l'aiguière et du pot à eau du roi, celui qui portait le manteau, le contrôleur de la boîte à opium, et une infinité d'autres valets. Comme ce cortège n'était que particulier, sa majesté n'était précédée par aucun des chevaux qui forment ordinairement une partie si brillante de ces grandes cérémonies. A ces gens succédèrent une foule de coureurs à pied, marchant deux à deux et vêtus d'une manière grotesque: les uns avaient des monnaies d'or brodées sur des habits de velours noir, les autres étaient vêtus de brocard, d'autres en soie. Ils précédaient immédiatement le shah lui-même. Sa majesté était accompagnée du premier coureur à pied, hom-

me d'une importance considérable et distingué par le fouet à manche d'émail, fiché dans sa ceinture. Le roi montait un cheval très-doux, richement caparaçonné et qui allait l'amble ; son costume était simple et ne se laissait remarquer que par la beauté des schalls et autres étoffes qui le composaient. Après lui, et à une distance de cinquante pas, venaient trois des fils du roi, et puis le noble des nobles, le grand maître des cérémonies, le premier écuyer, le poète de la cour et plusieurs autres, tous suivis de leurs domestiques. Enfin, en réunissant tous ceux qui devaient partager le dîner de Mirza-Ahmak, il sera très-modeste de dire qu'ils n'étaient que cinq cents.

Le roi mit pied à terre à la porte, l'entrée étant trop étroite pour y passer à cheval. Il traversa l'allée du milieu de la cour pour aller s'asseoir à l'endroit qui lui était préparé dans le grand salon. Tout le monde, à l'exception des princes,

resta en dehors, et le docteur lui-même fit l'office de valet.

Lorsque sa majesté fut restée assise pendant quelque temps, le maître des cérémonies, accompagné de l'écuyer cavalcadour, marchant pieds nus, parurent près du réservoir. Ce dernier tenait à la hauteur de sa ceinture, une soucoupe d'argent dans laquelle étaient étalés cent tomauns récemment battus. Alors, le maître des cérémonies s'écria d'une voix élevée : « Le plus chétif de vos esclaves représente humblement au centre de l'univers, au roi des rois, l'ombre de Dieu sur la terre, que Mirza-Ahmak, le premier médecin du roi, ose approcher la poussière sacrée des pieds de votre majesté et lui apporter, comme offrande, cent tomauns d'or. »

Ce à quoi le roi répondit : « Soyez le bien venu, Mirza-Ahmak. Grâces à Dieu vous êtes un bon serviteur. Le roi a une condescendance particulière pour vous ;

votre face est blanchie; votre importance s'est accrue. Allez louer Dieu de ce que le roi est venu dans votre maison, et de ce qu'il a accepté votre présent. »

Sur quoi, le docteur s'agenouilla et baisa la terre.

Alors, sa majesté, se tournant vers son noble des nobles, s'écria : «Par la tête du shah, Mirza-Ahmak est un bon homme. Il n'existe pas un homme comme lui maintenant dans la Perse. Il est beaucoup plus sage que Lockmann, plus savant que Gallien. »

— » Oui, oui, répondit le noble des nobles; Lockman, vraiment! De qui lui ou Gallien étaient-ils donc les chiens? Cela vient aussi de l'heureuse étoile du roi des rois. La Perse n'a encore jamais vu un tel roi, ni un tel docteur pour un tel prince! Les hommes peuvent louer les docteurs de l'Europe et de l'Inde; mais où trouvera-t-on de la science, si ce n'est dans la Perse? Qui

osera réclamer la supériorité, tant que la Perse sera éclairée par la présence de son shah sans pareil? »

— » Cela est bien vrai, dit le roi. La Perse, depuis le commencement du monde jusqu'à présent, est un pays qui a toujours été fameux par le génie de ses habitans, la splendeur et la sagesse de ses monarques. Depuis Kaiumars, le premier roi du monde jusqu'à moi, qui suis le shah actuel, quelle suite de rois plus parfaits et plus glorieux! L'Inde aussi a eu ses souverains, l'Arabie ses califes, la Turquie ses *khon-khors* (littéralement, buveurs de sang), la Tartarie ses khans, et la Chine ses empereurs. Quant aux Européens qui sont venus dans mes domaines, grâces à Dieu, d'on ne sait où, pour acheter et pour vendre, et pour m'apporter des présens, les pauvres infidèles! ils n'ont que des extraits de rois, dont les noms même ne sont pas venus jusqu'à nous! »

— « *Belli! Belli!* oui, oui! dit le noble, je suis votre sacrifice. A l'exception des nations française et anglaise, qui, d'après tout ce qu'on en dit, sont quelque chose dans le monde, toutes les autres sont à peu de chose près moins que rien. Quant aux Moscovites, ils ne sont pas Européens, ils sont moins que les chiens des Européens. »

« — Ah! ah! ah! vous avez raison, répondit le roi, en riant. Ils ont eu leur *Khûrshid Colah*, leur tête de gloire (c'est ainsi que les Persans appellent Catherine II), comme ils la nomment, qui, pour une femme, fut un être vraiment étonnant; et nous savons tous que lorsque une femme se mêle de quelque chose, *pena be Khoda*, il est temps de mettre sa confiance en Dieu; mais, après elle, ils ont eu Paul qui n'était qu'un vrai fou. Pour vous donner un exemple de sa folie, il voulait faire marcher une armée sur l'Inde, comme si les *Kizzil*

Bashes (1) l'auraient jamais permis. Un russe porte un chapeau, un habit juste, et des culottes étroites; il se rase la barbe et se qualifie d'Européen. Vous pourriez tout aussi bien vous attacher des aîles d'oie aux épaules, et vous faire passer pour un ange. »

— « C'est étonnant, étonnant, s'écria le chef de la noblesse! le *shah in shah* parle comme un ange. Montrez-nous un roi d'Europe qui parle comme lui. »

— « Oui, oui, répétèrent en chœur tous les assistans. Puisse-t-il vivre mille ans, dit l'un d'eux! Puisse son ombre ne jamais diminuer, dit un autre! »

— « Mais c'est de leurs femmes que nous entendons dire les choses les plus extraordinaires. D'abord les Russes n'ont pas d'anderûn dans leurs maisons; les hommes et les femmes vivent ensemble.

---

(1) Kizzil-Baseh, ou *Tête Rouge*, est une espèce de sobriquet donné aux Persans depuis les temps anciens.

Les femmes ne portent pas de voile; elles montrent leur figure à quiconque veut la voir, comme les femmes de nos tribus errantes. Dites-moi, Mirza-Ahmak, vous qui êtes docteur et philosophe, par quel arrangement extraordinaire de la providence il se fait que nous autres Musulmans soyons les seuls hommes sur la terre qui puissions compter sur nos femmes, et les tenir en sujétion; vous, surtout, ajouta sa majesté en riant d'une manière ironique, Mirza, j'ai entendu dire que vous aviez le bonheur de posséder une femme soumise et attachée à ses devoirs. »

— « Possesseur de la bienveillance et de la protection du roi des rois, répondit le docteur, je suis heureux par tout ce qui peut rendre la vie heureuse. Moi, ma femme et ma famille, sommes vos humbles esclaves, et tout ce que nous avons vous appartient. Si votre esclave possède quelque mérite, il ne lui appartient nullement; il émane de l'asile du

monde; et jusqu'à mes défauts deviennent des vertus, lorsque le roi me commande. Mais quelle lampe peut luire en face du soleil? ou quel minaret peut-on trouver élevé, au pied de la montagne d'Alwend? Pour ce qui est de ce qu'il a plu à votre majesté de dire concernant les femmes, il paraît au plus chétif de vos esclaves qu'il doit y avoir une grande affinité entre les bêtes et les Européens, ce qui explique leur infériorité sur les Musulmans. Les bêtes mâles et femelles s'attroupent pêle-mêle ensemble, de même que les Européens. Les femelles ne se cachent point la tête, les Européennes non plus. Elles ne se lavent point et ne font pas leur prière cinq fois par jour; les Européens non plus. Elles vivent en intimité avec les cochons, les Européens aussi; car, au lieu d'exterminer les animaux impurs, comme nous le faisons, j'ai entendu dire que toutes les maisons en Europe avaient un appartement exprès pour les cochons. Et

puis, leurs femmes ! — Quel chien, en voyant sa femelle dans la rue, ne courra pas au devant, en cherchant à se rendre agréable ? Sans doute les Européens font de même. Le nom d'épouse, dans ces pays impurs, doit être un mot sans signification, puisque l'épouse de chaque homme est la propriété de tous. »

— « Bien dit, docteur, s'écria le roi. Il est clair alors qu'excepté nous tous les hommes ne sont que des bêtes. Notre saint prophète (paix et bénédiction sur lui!) nous en a dit autant. L'infidèle ne cessera jamais de rôtir, tandis que le vrai croyant sera éternellement assis près de ses houris, dans le septième ciel. Mais, on nous a dit, docteur, que votre paradis avait commencé sur la terre, et que vous aviez déjà acquis vos houris : comptez-nous donc cela. »

Mirza-Ahmak fit un profond salut et dit : « Tout ce que le monarque permet à son esclave de posséder, lui appartient. L'heure sera heureuse, et la tête de

Mirza-Ahmak touchera les cieux, quand les pas propices du roi des rois passeront le seuil de son indigne *anderûn.* »

— « Nous verrons de nos propres yeux, répondit le shah ; un regard du roi porte bonheur. Allez prévenir votre harem que le shah le visitera ; et s'il y a quelqu'une de vos femmes malade, si quelque jeune fille soupire pour son amant, ou si quelque femme désire être débarrassée de son mari, qu'elles viennent, qu'elles regardent le roi, et le bonheur les suivra. »

A ces mots, le poète, qui jusque-là avait gardé le silence et dont l'esprit paraissait absorbé dans la réflexion, s'écria : « Tout ce que le roi a ordonné n'est qu'une nouvelle preuve de sa bienfaisance et de sa condescendance » ; et il chanta en très-bons vers :

« Le firmament n'a qu'un soleil, et la terre d'Irâk n'a qu'un roi.

« La vie, la lumière, la joie et la prospérité les suivront partout où ils paraîtront.

« Le docteur peut vanter sa médecine; mais quelle médecine peut égaler un coup-d'œil du roi?

« Qu'est-ce que le spicanard, le *mumiai*, le pahzer (1), comparés aux œillades d'une paupière royale?

« O Mirza-Ahmak, le plus heureux des hommes et le plus heureux des docteurs!

» Tu possèdes maintenant en effet, dans ta maison, l'antidote contre tous les maux, le spécifique universel.

» Ferme ton Gallien, brûle ton Hippocrate et mets Avicenne dans un coin: le père d'eux tous est ici en personne.

» Qui voudra prendre de la casse, lorsqu'on peut avoir un coup d'œil? Qui voudrait souffrir d'un vésicatoire, quand un regard peut le soulager?

» O Mirza-Ahmak, le plus heureux de

---

(1) Le *mumiai* et le *pahzer* sont des antidotes auxquelles les Persans ont beaucoup de foi. Notre bézoard est évidemment une corruption de *pahzer*.

tous les hommes, et le plus heureux des docteurs ! »

Tous ceux qui étaient présens, avaient gardé le plus profond silence, pendant que le poète récitait ses vers. Le roi s'écria : *Aferîn*, c'est bien; vous êtes vraiment poète et digne de votre siècle. Qu'était Ferdousi à côté de vous ? Quant à Mahmoud, le Ghaznevi, *Hâk Bûd* (c'était de la crotte.) Allez le baiser sur la bouche, dit-il au noble des nobles, et emplissez-la lui ensuite de sucre candi. Tous les plaisirs doivent accompagner une bouche d'où sont sorties tant de bonnes choses.

Sur quoi, le noble des nobles qui était doué d'une barbe touffue, s'approcha du poète et lui infligea un baiser sur la bouche; mais celui-ci fut garanti par une assez grande quantité de poils; puis, prenant sur un plat qui lui fut présenté autant de morceaux de sucre candi qu'il en fallait pour gonfler les joues du poète, il les lui fourra dans la bouche avec ses

doigts, avec toutes les formalités convenables.

Quoiqu'évidemment affligé de sa félicité, le poète fit son possible pour paraître au comble de tout bonheur, et grimaça avec des contorsions si rares, que des larmes involontaires coulaient de ses yeux, aussi vîte que le sucre candi se distillait à travers ses lèvres, et tombaient sur son menton.

Alors, le roi congédia ses courtisans et ses serviteurs, et on se disposa à servir le dîner royal.

CHAPITRE VIII.

Description du dîner. — Il est suivi d'un événement qui détruit tout le bonheur d'Hajji.

Outre les domestiques, les seules personnes admises dans le salon où le shah

dînait, furent les trois princes ses fils, qui l'avaient accompagné. Ils se tenaient à l'extrémité, le dos appuyé contre la muraille, dans leurs habits de cérémonie, le sabre au côté. Mirza-Ahmak était resté à attendre en dehors. Le premier valet du shah étendit sur le tapis devant le roi, une nappe du plus beau cachemire, avec des franges d'or; et on lui présenta un vase et une aiguière pour se laver les mains. Le dîner fut ensuite servi sur des plateaux qui, par précaution contre le poison, avaient été scellés avec le cachet du premier intendant, avant de sortir de la cuisine, et qui furent découverts par lui en présence du shah. Tout le rafinement de la cuisine était déployé: le riz, sous diverses formes, fumait sur la table: d'abord, le chilau, aussi blanc que la neige, puis le pilau, avec un morceau d'agneau et une volaille cuite au four, le tout bouilli; un quatrième plat de riz coloré avec du safran et mêlé de pois secs; et enfin, le roi des mêts de

la Perse, le *narinj pilau*, fait de tranches d'écorces d'orange, d'épices, de toutes sortes d'amandes et de sucre: on voyait aussi à ce festin, le saumon et le hareng de la mer Caspienne, et la truite de la rivière Zengè, près Erivan. Venaient ensuite les ragoûts dans des bowls de porcelaine de la Chine, de diverse grandeur; c'était un hachis de volailles bouillies en charpie, garnies de riz, d'herbes douces et d'oignons; une étuvée faite avec de la moelle d'agneau et quelques morceaux de viande bouillie dans son jus; des petites gourdes farcies de viande et fricassées au beurre; une volaille à l'étouffée et cuite en lambeaux avec une sauce brune aux pruneaux; une grande omelette d'à peuprès deux pouces d'épaisseur; une coupe pleine de jus de viandes, mêlé avec des débris d'agneau; des amandes, des pruneaux et du tamarin que l'on versa sur le chilau; un plat d'œufs pochés, frits dans le beurre avec du sucre; un plat de *badenjâns*, fendus par

le milieu et bouillis dans de la graisse; une étuvée de venaison, et un grand nombre d'autres plats trop variés pour que je puisse vous les décrire tous. On servit un agneau tout chaud sortant de la broche, dont la queue et la moelle étaient retroussées sur le dos. On s'était procuré, pour cette occasion, des perdrix, et ce que l'on regarde comme la chose la plus friande et la plus rare en Perse, deux *capk dereh*, perdrix de vallée. Il y avait aussi des faisans de mazanderan, et les morceaux choisis de l'âne sauvage et de la gazelle. L'étalage et l'abondance de ces mets délicats surprit tout le monde; les plats étaient entassés en si grand nombre autour du roi, qu'il semblait faire partie de la masse. Je ne parle pas des innombrables petits accessoires, de conserves au sucre et au vinaigre, de fromage, de beurre, d'oignons, de céleri, de sel, poivre, etc., qui se trouvaient placés partout entre les plats: description qui deviendrait fastidieuse; mais les

sorbets méritaient l'attention par leur délicatesse. Ils étaient contenus dans des bowls immenses de la porcelaine de Chine la plus précieuse; et l'on se servait, pour les prendre, de cuillers de poirier, du travail le plus exquis. C'était de la limonade ordinaire, faite avec un talent supérieur, du *sekenjebîn*, du vinaigre, du sucre et de l'eau mêlés ensemble, de manière à ce que le doux et l'acide fussent aussi également balancés que les biens et les maux de la vie ; un autre se composait d'eau sucrée, parfumée d'essence de rose et de semences douces pour augmenter sa saveur ; le dernier était fait avec des grenades ; tous étaient rafraîchis par la glace qui nageait dans le vase.

Le roi se doublant le corps, et inclinant sa tête vers les plats; enterra sa main dans les pilaus et autres mets rangés sous ses yeux ; il mangea en silence, tandis que les princes et les domestiques se tenaient debout immobiles devant lui.

dans l'attitude du respect. Lorsqu'il eut fini, il se leva, et entra dans une chambre voisine où il se lava les mains, prit son café et fuma sa pipe d'eau.

Pendant le cours de son diner, il avait ordonné qu'un des pilaus dont il avait mangé, fût porté à Mirza-Ahmak son hôte, par un domestique qui se trouvait là. Comme cet acte est regardé comme une marque particulière d'honneur, le mirza fut obligé de faire un présent en argent au porteur. Une distinction semblable fut accordée au poëte pour son impromptu, et il fit aussi un présent convenable. Sa majesté envoya également un des plats dont il avait mangé librement, à la femme du docteur, qui récompensa libéralement le porteur. C'est ainsi qu'il parvint à récompenser deux personnes, celle qui reçut le présent et celle qui le porta.

Alors les princes s'assirent; et quand ils eurent assez mangé, ils se levèrent, et les plats furent servis dans une autre

chambre, où le noble des nobles, le poète de la cour, l'écuyer, et tous les officiers et les courtisans qui accompagnaient sa majesté, étaient assis; et le festin que le roi et ses fils avaient commencé, continua. Après eux, le dîner fut servi successivement aux différens domestiques, jusqu'à ce que les plats fussent nétoyés par les piqueurs de tentes et les marmitons.

Pendant ce temps, le shah fut introduit dans le harem par le docteur lui-même; et comme tous ceux qu'on aurait surpris à épier eussent été punis de mort, j'attendis dans la plus grande anxiété pour apprendre ce qui s'y était passé; mais quelles furent ma douleur et ma consternation, en apprenant, aussitôt que le roi fut rentré dans le grand salon, que le docteur lui avait fait présent de son esclave cûrd! A cette nouvelle, la crainte me fit pâlir; et quoique j'eusse bien des motifs de me réjouir de la voir quitter sa situation actuelle, cependant je prévoyais des suites qui pouvaient

même exposer sa vie, et cette pensée glaça tout mon sang. Nous avions été trop amoureux pour écouter les conseils de la prudence ; et l'avenir m'offrait un tableau, dont le fond était obscurci par les images les plus horribles que l'imagination puisse se créer.

« Je tâcherai de savoir au juste ce qui s'est passé, me disais-je ; peut-être dans la confusion pourrai-je apercevoir Zeênab elle-même. Je ne perdis donc pas de temps à courir au lieu de nos anciens rendez-vous sur la terrasse. On y entendait beaucoup de bruit et de conversation parmi les femmes; car il en était venu un grand nombre en visite, jointes à celles qui composaient le harem du docteur ; mais je n'en pus apercevoir aucune qui ressemblât à celle que je cherchais. A la vérité, la nuit était close, et je désespérais de pouvoir faire aucun signe qu'elle reconnût ; mais confiant dans la sympathie de l'amour, j'étais certain qu'elle aurait précisément la même idée

que j'avais moi-même, et qu'elle chercherait à me voir. Une partie de la terrasse où notre première entrevue avait eu lieu, était située près de la rue ; et les femmes du harem avaient coutume de s'y placer toutes les fois qu'il y avait quelque chose de remarquable au-dehors. J'espérais que Zeênab ne manquerait pas de venir au moment du départ du shah, qui approchait. Le bruit des chevaux, les cris des hommes, le mouvement des lanternes, tout annonçait la fin de la scène; et à ma grande joie, j'entendis un bruit de sandales, et le froissement de vêtemens de femmes, qui, joints aux voix, m'indiquèrent qu'on venait sur la terrasse. Je m'étais placé derrière la muraille, de manière à n'être vu que de ceux qui avaient connaissance des lieux; et je me flattais que Zeênab, par une impulsion naturelle, tournerait ses yeux vers moi. Je ne me trompais point: elle était au nombre des femmes qui étaient montées sur la terrasse; et elle me recon-

nut. C'était tout ce que je voulais, et je laissai à son intelligence le soin d'imaginer un moyen de causer avec moi.

Le cri de *gitchin!* partons! que jettent les héraults quand le roi se lève pour partir, se fit entendre, et chacun s'arrangea pour le cortège. A l'exception des nombreuses lanternes, dont la dimension annonçait la dignité des différens personnages dont elles éclairaient les pas, le retour du roi à son palais se fit dans le même ordre que lorsqu'il était venu; et avec sa majesté, partit tout ce qui, un instant avant, avait donné la vie et le mouvement à la maison.

Les femmes, certaines qu'il n'y avait plus rien à voir, quittèrent toutes la terrasse. Leur conversation pendant le temps qu'elles y avaient passé, n'avait été qu'une longue dispute sur celles qui avaient été mieux vues et plus admirées du shah; et, lorsqu'elles descendirent, j'entendis de vifs témoignages de jalou-

sie de la bonne fortune qui, à leurs yeux, était échue à Zeênab.

— « Je ne puis concevoir, disait l'une, ce que le shah a pu voir de si attrayant en elle. Après tout, elle n'a nulle beauté. Avez-vous jamais vu une aussi grande bouche ? Elle n'a point d'expression dans la physionomie. »

— » Elle est bossue, disait une autre. »

— » Quant à sa taille, disait une troisième ; c'est comme celle d'un éléphant ; et ses pieds........ un chameau les a plus petits. »

— » Et puis, disait une quatrième ; c'est une Yezeedi. Il faut qu'elle ait eu un charme de *Shaitan* lui-même, pour se faire remarquer. »

— » C'est-vrai, s'écrièrent-elles toutes ensemble : oui, c'est la vérité ; elle et le diable se sont associés pour faire manger de la crotte au roi. »

Sur quoi elles parurent toutes s'accorder, mais je ne les entendis plus.

Cependant, une femme était restée seule sur la terrasse, tout occupée en apparence de ce qui se passait dans la rue. Elle se leva, aussitôt que les autres furent éloignées, et vint à moi. C'était Zeênab.

CHAPITRE IX.

Hajjî Baba a trouvé un rival dans le shah lui-même, et perd le bel objet de ses affections.

Le mur derrière lequel je m'étais posté, ne mettait plus de barrière entre nous : et je lui avais à peine fait connaître le malheureux état de mon âme, qu'elle m'annonça le danger que nous courions. Elle me donna bientôt à entendre que cette entrevue devait être la dernière, parce qu'appartenant au harem royal, la mort nous attendait, si on nous surprenait ensemble. J'étais pressé

de savoir comment le shah était devenu son maître et quel serait son sort; mais les sanglots étouffaient ma voix. Zeênab, d'un autre côté, ne paraissait pas prendre notre séparation tant à cœur; car, soit qu'elle fût éblouie par la perspective de sa future destinée, ou vaincue par les misères qu'elle avait déjà souffertes à cause de moi, certes, je ne trouvai pas en elle ce retour de mon affection que j'avais si vivement attendu.

Elle m'apprit que quand le shah était entré dans l'anderûn, il avait été reçu par une troupe de chanteuses, qui marchaient en avant en chantant ses louanges, accompagnées des tambourins; et qu'aussitôt qu'il avait été assis, dans le salon ouvert, la khanûm avait eu le privilége de baiser son genou. Un *pahen-daz* composé de soie brodée, avait été étendu pour le shah; et aussitôt que les pas royaux y eurent été imprimés, les eunuques se jettèrent dessus et se le parta-

gèrent comme leur revenant-bon. La maîtresse des cérémonies du roi était présente, et offrit le présent de la khanûm sur un plateau d'argent. Il consistait en six *arac gîrs* (bonnets) brodés de ses propres mains, six *sineh gîrs* (plastrons) faits de cachemire ouatté, pour porter dans les temps froids par-dessus la chemise, deux pantalons de cachemire, trois chemises de soie, et six paires de bas tricottés par les femmes de la maison du docteur. Sa majesté ayant accepté son offrande, en se répandant en éloges sur l'industrie et le talent de la khanûm, les femmes furent rangées en deux lignes, de chaque côté du shah. « Et moi, dit Zeênab, pour que toutes les mortifications possibles fussent amoncelées sur ma tête, je fus placée la dernière de la file, même après Nûr-Jehan, l'esclave noire. J'aurais voulu que vous vissiez les peines que nous prenions toutes, jusqu'à la vieille Leilah, pour attirer l'attention du shah. Les unes étaient

honteuses ; les autres jetaient à la dérobée des regards malins ; d'autres étaient hardies et tenaient leurs yeux fixés sur la face du shah. Après les avoir regardées toutes, il s'arrêta ; et tenant ses yeux fixés sur moi, il se tourna vers le docteur et lui dit : « De quelle espèce est celle-ci ? ce n'est pas une marchandise indifférente. Par le *jika* (1) du roi, l'animal est joli ! Docteur, *Mashallah !* vous avez bon goût, la face de la lune, l'œil de biche, la taille de cyprès : tout s'y trouve. »

Sur quoi le docteur, faisant une profonde révérence, dit : « Puissé-je être votre sacrifice, quoique cette esclave soit tout-à-fait indigne de votre attention ; cependant, puisque moi et tout ce qui m'appartient, sommes la propriété du roi des rois, puis-je hazarder de la

---

(1) Le *jika* est un ornement qui s'élève tout droit sur le devant de la couronne : c'est l'insigne de la royauté.

placer comme offrande, au pied du trône de votre majesté? »

—« Caboul! je l'accepte, dit le shah»; et appelant à lui le chef des eunuques, il ordonna qu'on me donnerait l'éducation de *baziger* (danseuse ou chanteuse), que tous mes habits, etc. seraient faits convenablement à ma profession, et que je serais prête et accomplie pour paraître devant lui à son retour de la campagne.

— » Ah! je n'oublierai jamais les regards de la femme du docteur pendant cette conversation, s'écria Zeênab; elle se tourna vers le shah avec humilité, acquiesçant à tout ce qui avait été dit, et jeta ensuite sur moi un regard qui exprimait les mille passions haineuses dont son sein était agité. Quant à la Géorgienne, ses regards étaient des poignards et de l'arsenic, tandis que les traits bienveillans de la bonne Nûr-Jehan brillaient de l'expression du bonheur que lui causait ma bonne fortune. Cependant, je me

prosternai devant le roi, qui continua de me regarder avec bonté.

« J'aurais voulu que vous vissiez le changement qui s'opéra dans la conduite de la khanûm à mon égard, aussitôt que le shah fut parti. Je n'étais plus un enfant du diable, une fille maudite; j'étais mon amour, mon âme, la lumière de mes yeux, mon enfant! Moi qui n'avais jamais fumé devant elle, elle m'invita à partager sa pipe; et bon gré, mal gré, elle me fourra des confitures dans la bouche avec ses doigts. Quant à la Géorgienne, elle ne put supporter cette vue, et se retira dans un autre endroit, pour essayer de digérer son envie. Je reçus les félicitations des autres femmes qui ne cessèrent de me répéter la longue suite de délices qui m'attendaient. L'amour, le vin, la musique, les bijoux, les riches habits, les bains, la présence du roi, telles devaient être mes jouissances. Les unes me parlaient des charmes les plus puissans pour enchaîner l'amour

et pour détruire l'influence de toutes mes rivales; les autres me donnaient des avis pour me faire donner de beaux présens; d'autres encore se mirent à me parler du protocole de mes discours et du compliment que je devais faire au shah, dans le cas où il m'adresserait la parole. Enfin, mon pauvre individu, le plus misérable et le plus négligé de toute la nature humaine, se trouva tout-à-coup l'objet des soins et de l'admiration universelle. »

Ici Zeênab cessa de parler; et la joie qu'elle paraissait éprouver du changement qui allait s'opérer dans sa situation, était si naturelle, que je ne pus trouver dans mon cœur la force de la détruire, en lui faisant part de mes tristes pressentimens sur le danger qui l'attendait. Elle était loin de se douter de l'horrible châtiment qu'elle encourrait, si, appelée auprès du shah, il la trouvait indigne de ses attentions; car on se souvenait que déjà, en pareille circonstance,

la mort, et une mort horrible et cruelle, avait été infligée à la coupable, sans qu'elle pût en appeler à aucun tribunal au monde. Je parus donc partager son bonheur; et quoique nous sentissions que nous allions être séparés, nous nous consolâmes par l'espoir que nous pourrions trouver de fréquentes occasions de communiquer ensemble.

Elle me dit qu'un des ennuques du roi devait venir la chercher le lendemain matin, pour la conduire au sérail, et qu'après qu'on l'aurait baignée et habillée à neuf, elle serait remise aux bazigers, et que son éducation commencerait immédiatement.

Ici, elle s'entendit appeler plusieurs fois par son nom; et craignant de s'exposer en restant plus long temps avec moi, après mille et mille protestations d'amour mutuel, nous nous séparâmes peut-être pour ne nous revoir plus.

CHAPITRE X.

Réflexions d'Hajjî sur la perte de Zeênab. — Il est tout-à-coup appelé à exercer sa science comme docteur.

AUSSITÔT qu'elle fut partie, je m'assis à l'endroit qu'elle avait occupé, et me livrai à mes tristes réflexions. « Voilà donc, me disais-je à moi-même, ce que c'est qu'être deux amandes dans le même noyau? Eh bien, si tel est le monde, ce qui m'a entièrement occupé depuis deux mois n'est qu'un rêve. Je me croyais un Mejnoun et elle une Leilah; et tant que le soleil et la lune devaient durer, nous devions nous aimer, maigrir, brûler comme le charbon et faire du rôti de nos cœurs. Mais il est clair qu'on a ri à ma barbe. Le shah est venu, il a vu, a dit deux mots, et tout a été fini. Hajjî a été

oublié en un moment, et Zeênab a pris des airs de royauté. Soit ; il y a assez de femmes au monde ; mais le mieux de tout cela, c'est qu'Hajjî a mangé les confitures, tandis que le shah n'aura que le papier qui les enveloppait. »

Je passai une nuit fiévreuse, et me levai de bonne heure, la tête remplie de nouveaux projets. Pour réfléchir plus à mon aise, je pris le parti d'aller me promener hors des murs de la ville ; mais comme je venais de quitter la maison, je rencontrai Zeênab montée sur un cheval richement caparaçonné, conduit par un des eunuques royaux, et escortée par des domestiques qui écartaient le peuple sur son passage. J'espérais qu'à ma vue, elle aurait soulevé le coin de son voile ; mais non, elle ne quitta pas même sa position perpendiculaire sur la selle de son cheval ; et je continuai ma route, plus déterminé que jamais à la chasser de mon souvenir. Mais, je ne sais comment cela se fit, au lieu de suivre

le chemin qui conduisait à la porte de la ville, je la suivis, et fus conduit, sans m'en douter, vers le palais du roi.

En entrant dans le grand carré, immédiatement devant la porte principale, je le trouvai rempli de cavalerie qu'on passait en revue (*soum*) devant le shah en personne. Sa majesté était assise dans la chambre située au-dessus du porche. Je perdis Zeênab et son conducteur dans la foule qui leur ouvrit le passage, tandis que je fus repoussé par les gardes. Le cours de nos pensées fut bientôt détourné par la scène que j'avais sous les yeux. Les troupes qui passaient la revue, se composaient d'un corps de cavalerie sous le commandement de Namerd-Khan, l'exécuteur en chef, qui se trouvait là, monté sur un superbe cheval de bataille. Il était vêtu de brocard d'or; et l'insigne émaillé qu'il portait sur la tête, brillait aux rayons du soleil. Le spectacle d'une revue était tout-à-fait nouveau pour moi; et tout en regardant

les chevaux et les cavaliers, les lances et les mousquets, le temps que j'avais passé avec les Turcomans revint à ma mémoire ; et il me tarda, encore une fois, de reprendre une vie active. Les troupes qui devaient être inspectées, étaient stationnées sur l'un des côtés de la place. Le ministre de la guerre et ses six secrétaires étaient placés au milieu, consultant leurs différens registres. Deux crieurs se tenaient auprès d'eux, l'un qui d'une voix forte appelait le nom du soldat, et l'autre qui répondait *hazir* (présent), aussitôt qu'il s'était assuré de la présence. A chaque nom, un cavalier complètement équipé sortait du corps, traversait la place de toute la vîtesse de son cheval, et faisait une profonde inclination en passant devant le shah. Cette cérémonie se répéta jusqu'au dernier homme. Les cavaliers avaient chacun, je crois, une tournure différente : les uns marchaient avec noblesse et avaient l'air de Rustâms, tandis que d'autres qui

avaient sans doute emprunté un cheval pour l'occasion, arrivaient en clochant, comme s'ils revenaient d'une bataille. Je reconnus plusieurs de mes connaissances, en les voyant passer; et j'admirais les traits animés d'un jeune homme qui venait de lancer son cheval, quand, par un hasard funeste, l'animal s'abattit au moment où il dépassait le pieu élevé, planté au milieu de l'arêne; et le jeune cavalier fut lancé avec violence contre ce pieu. Aussitôt on le releva, et il fut emporté hors la foule. Quelqu'un me reconnaissant pour appartenir au médecin du shah, m'invita à m'en charger; et sans la moindre appréhension de mon ignorance, je n'hésitai pas à prendre les airs d'un docteur. Je trouvai le malheureux cavalier étendu sur la terre, et en apparence privé de vie. Ceux qui l'entouraient, avaient déjà amplement opéré sur lui. L'un lui versait de l'eau dans la bouche, au nom du bienheureux Hossein; un autre fumait une pipe sous son

nez pour l'éveiller; et un troisième frappait son corps et ses membres, pour provoquer la circulation. Aussitôt que je parus, on suspendit tout cet exercice, et on me fit place. Je tâtai le pouls du blessé, de l'air le plus solennel; et comme les figures levées qui m'environnaient semblaient attendre une décision, je déclarai avec emphase qu'il avait été frappé par le sort, et que la vie et la mort se disputaient maintenant son individu. Ainsi, selon la coutume de mon maître, après avoir préparé mon monde à ce qui pouvait arriver de pire, j'ordonnai préalablement à tout autre remède, que le patient fut bien secoué, pour voir si la vie était encore en lui. Jamais aucune prescription ne fut mieux suivie, car la foule le secoua presque au point de le disloquer; ce qui ne produisit aucun effet. J'allais prescrire de nouveau, quand ce cri se fit entendre dans la foule: *Rah bedeh*, place, *Ser hisab;* et le docteur européen, de la science duquel j'ai déjà

parlé, parut, envoyé par son ambassadeur, qui avait été témoin de la catastrophe. Il s'écria, sans avoir vu le malade. : « Tirez-lui du sang ; ne perdez pas un moment! »

Moi qui me trouvais appelé à soutenir la dignité de la faculté persane, et à prouver ma sagesse supérieure, je répondis : « Tirer du sang! Quelle doctrine est celle-là? Ne savez-vous pas que la mort est froide et que le sang est chaud, et que le premier principe de l'art est d'appliquer des remèdes chauds aux accidens causés par le froid? Pocrat (c'est ainsi qu'Hippocrate est appelé en Perse) qui est le père de tous les docteurs, l'a ainsi ordonné; et certes, vous ne pouvez pas dire qu'il ait mangé sa merde. Si vous tirez du sang de ce corps, il meurt. Allez dire au monde que je l'ai dit. »

— « Quant à cela, dit l'Européen qui venait de l'examiner, nous pouvons nous épargner toute espèce de peine ; il est déjà mort, et le chaud et le froid sont

tout un maintenant. » Sur quoi, il prit congé, et me laissa, avec mon Pocrat et les assistans, le nez en l'air.

— « Alors, dis-je, la mort a eu le dessus ; la science de l'homme est inutile, quand elle est en opposition avec les décrets de Dieu. Nous autres docteurs, nous ne pouvons pas plus lutter contre la destinée, que les eaux d'un aqueduc ne peuvent l'emporter sur celles d'une rivière. »

Un mollah qui était présent, ordonna qu'on tournât les pieds du mort vers le kebleh, que ses deux gros orteils fussent attachés ensemble, qu'on lui passât un mouchoir sous le menton, et qu'on l'attachât sur le sommet de la tête ; et tous les assistans répétèrent après lui à haute voix, la profession de la vraie foi. Pendant ce temps, plusieurs de ses parens s'étaient assemblés autour de lui, et avaient commencé les lamentations ordinaires. Alors, on apporta la bière, et le cadavre fut remis à sa famille.

Après des informations, j'appris que le défunt avait été *nazakchi*, c'est-à-dire un des officiers attachés au grand exécuteur, qui en avait cent cinquante sous ses ordres. Leur occupation était de précéder le shah dans ses marches, de disperser la foule, de maintenir l'ordre, de se charger des prisonniers d'état, et enfin de faire les fonctions d'officier de police dans toute la ville. Je fus aussitôt frappé de l'idée qu'il serait bien plus agréable et plus commode pour moi de marcher dans les sandales du mort, et qu'il conviendrait mieux à mon caractère et à mes dispositions de remplir un semblable office, que de mélanger des drogues et de visiter des malades. En repassant dans mon esprit les moyens à employer pour obtenir cette place, je me rappelai que le grand exécuteur était l'ami intime du Mirza-Ahmak, et qu'il avait de grandes obligations à rendre à celui-ci ; car, il n'y avait que peu de jours qu'il avait persuadé au docteur de jurer au shah, que le vin, qui

est strictement prohibé à la cour, était absolument nécessaire pour sa santé, et qu'en conséquence il avait reçu une dispense du chef de la loi pour en boire, privilège dont il usait avec assez peu de de discrétion. Je résolus donc d'intéresser le mirza en ma faveur, et, s'il était possible, de changer les eaux d'amertume que la fontaine du sort avait versées dans la coupe du défunt, en un torrent de sorbets dont je goutâsse la douceur.

CHAPITRE XI.

Hajjî nommé à une place du gouvernement. — Il devient exécuteur.

Je guettai l'occasion, avant que le docteur partît le lendemain matin pour

le *der-kloneh* (1), pour lui parler de mes projets, et le prier de demander pour moi à l'exécuteur en chef, sans perdre de temps, la place du nazakchi défunt. Je le pressai sur la nécessité d'agir immédiatement ; car le shah devait quitter la capitale, pour se rendre à son camp à Sultanieh, dans le cours de la semaine ; et le docteur devant le suivre, il était clair que s'il ne cherchait pas à me pourvoir de quelque manière que ce fût, je lui resterais sur les bras.

Le docteur qui calculait encore les dépenses qu'avait occasionnées la réception du shah, et qui avait résolu d'adopter un plan d'économie plus rigoureuse dans sa maison, ne fut pas fâché de perdre un parasite affamé ; et il promit sans hésiter de me seconder. Il fut convenu entre

---

(1) La porte du palais, où se traitent les affaires publiques.

nous qu'il irait voir de suite le premier bourreau ; et il me donna rendez-vous pour l'aller rejoindre à la cour, après le *salam* (lever) du matin. En conséquence, aussitôt que la prière de midi eut été annoncée du haut de la mosquée, je me rendis au palais, et me plaçai au dehors de la chambre réservée à l'usage de l'exécuteur en chef, et dont la large fenêtre fait face à la principale porte du palais. Plusieurs personnes y étaient rassemblées. Il était occupé lui-même à dire ses prières dans un coin, et semblait tout-à-fait étranger à la conversation que tenaient mon ami le poète lauréat et le sous-maître des cérémonies.

Celui-ci racontait à l'autre la mort du malheureux nazakchi, et mêlait beaucoup de merveilleux à son récit, quand l'exécuteur en chef, au milieu de ses dévotions, s'écria : « *Een derough est*, c'est un mensonge ; prenez patience, et je vous dirai comment cela s'est passé »; et il continua de prier. Aussitôt qu'il eût fini,

et, je crois, avant même d'avoir fait sa dernière génuflexion, il commença son histoire, exposant le fait avec encore plus d'exagération que le maître des cérémonies, et finit par affirmer rondement que l'Européen avait saigné le pauvre homme à mort, après que le docteur persan l'avait rendu à la vie, seulement en le secouant.

Pendant la narration de l'exécuteur en chef, Mirza-Ahmak entra dans la chambre; et loin de nier ce qu'on avait affirmé des deux docteurs, il le confirma encore plus par des circonstances plus fortes, et finit par me montrer du doigt, en disant : «Voilà celui qui aurait sauvé la vie au nazakchi, si on ne l'en avait empêché. Alors, les yeux de tous les assistans se tournèrent sur moi, et je fus appelé pour raconter toute l'affaire, comme elle était arrivée; mais j'eus soin de faire coïncider ma version avec ce qu'on avait déjà dit, ayant soin d'attribuer tout le mérite de la science que

j'avais deployee aux leçons du premier médecin. Mirza-Ahmak, emporté par mes louanges, était brûlant de zèle pour me servir; il me présenta à l'exécuteur en chef comme un homme capable, et disposé à prendre la place du nazakchi défunt.

— « Comment! dit le chef des nazakchis, un docteur devenir bourreau! Comment cela peut-il se faire? »

— « Il n'y a rien d'extraordinaire à cela, dit le poète, en regardant le docteur du coin de l'œil, ils sont tous deux sur la même ligne; l'un fait sa besogne avec plus de certitude que l'autre, il est vrai; mais après tout, il importe peu qu'un homme meure graduellement à cause d'une pilule, ou qu'il soit tué d'un coup de cimeterre. »

— « Quant à cela, répartit Mirza-Ahmak, à juger des autres par vous, les poètes sont sur la même ligne aussi; car ils assassinent la réputation des gens; et tout le monde conviendra avec moi que c'est une manière de tuer, pire que celle

d'un docteur, comme il vous plait de le dire, ou d'un nazakchi. »

— « Très-bien, s'écria l'exécuteur en chef; vous pourrez tuer de quelque manière qu'il vous plaise, pourvu que vous me laissiez celle des soldats. Donnez-moi de rudes et bons combats, que je puisse percer de la lance ou que je coupe avec mon sabre, je ne demande que cela. Laissez-moi sentir l'odeur de la poudre à canon, et je vous laisse l'odeur de la rose, monsieur le poète; que j'entende rugir le canon, et je ne vous envierai jamais le chant du rossignol. Chacun à son faible, et voilà le mien. »

— « Oui, dit le maître des cérémonies, en s'adressant à toute l'assemblée; tout le monde connaît vos mérites différens. Le shah surtout, qui, en passant, a étudié l'art de tuer, aussi bien qu'aucun de nous, exprime souvent toute sa satisfaction; il dit que de tous les monarques de la Perse, il est le mieux servi; et c'est ce qui fait qu'il parle de porter ses

armes dans le cœur même de la Géorgie. Si les Russes apprennent une fois que vous allez chez eux, continua-t-il en s'adressant au premier bourreau, ils pourront commencer à régler leurs comptes avec ce monde, et se préparer pour l'autre. »

« Qu'est-ce que les Russes, dit l'exécuteur, en haussant à demi les épaules, et pourtant en éprouvant un léger tressaillement? rien ; la possession de la Géorgie par les Russes est, pour la Perse, ce qu'est pour moi une puce qui est entrée dans ma chemise ; elle me taquine de temps en temps, mais si je me donne la moindre peine, je l'en chasserai dans une minute. Les Russes ne sont rien. »

Alors, comme s'il voulait éluder la question, il se tourna vers moi et dit : « Eh bien, je consens à vous prendre à mon service, pourvu que vous aimiez la poudre autant que moi; un nazakchi doit avoir la force d'un rustam, le cœur d'un lion, et l'agilité d'un tigre. » Alors, me regardant de la tête aux pieds, il parut

content de ma tournure, et m'ordonna d'aller de suite trouver son *naïb*, ou lieutenant, qui m'équiperait à l'instant, et me donnerait des instructions concernant les devoirs que j'aurais à remplir.

Je trouvai le naïb au milieu des préparatifs du départ du shah, donnant ses ordres, et recevant les rapports de ses subordonnés. Aussitôt qu'il fut informé que j'étais l'homme nommé pour succéder à l'officier défunt, il me mit en possession de son cheval et de son accoutrement, me fit de rigoureuses injonctions d'en prendre le plus grand soin, qu'on ne m'en donnerait point d'autre que je ne rapporte la queue de celui-ci, et la marque particulière que portent les chevaux du roi, brûlés sur le flanc. Ma solde fut fixée à trente tomauns par an, et la nourriture pour moi et mon cheval. Je me trouvais déjà vêtu et armé d'une manière convenable, à l'exception d'une petite hache, insigne de ma charge,

et qui me fut fournie par le gouvernement.

Mais avant d'aller plus loin, je dois faire connaître au lecteur la personne et le caractère de Namerd-Khan, mon nouveau maître. C'était un grand homme, aux épaules larges, osseux, d'à peu près quarante-cinq ans, assez jeune encore pour qu'on l'appelât un *khúb júan* (beau jeune homme); les traits de son visage avaient été jetés dans un moule profond, et étaient ombragés par des sourcils noirs et épais, et par une barbe et des moustaches de jais; sa main était large et musclée; et par les poils noirs qui bouclaient à travers la fente de sa chemise, il était évident que sa fourure était des plus épaisses; il était à la fois d'une figure imposante et dure; et son air convenait à merveille à sa place, au grand avantage de la paix de la ville; car sa vue seule suffisait pour terrasser les malveillans; c'était le plus célèbre khôsh

gugerân (donnant dans tous les excès) de Térhan; il buvait du vin sans remords, et maudissait librement les mollahs qui lui promettaient une place dans les basses régions, pour faire aussi peu de cas des commandemens du prophète; sa maison était le siége de la bombance; on y entendait le bruit des chants et des tambours, depuis le soir jusqu'au matin; il avait des danseurs, hommes et femmes, et était le protecteur de tous les lûti (débauchés), quelqu'impudens et obscènes qu'ils fussent; mais avec tout cela il ne se relâchait en rien de la rigidité de ses fonctions; et l'on entendait fréquemment chez lui, au milieu des chants joyeux de l'ivresse, les cris et les gémissemens de quelque malheureux, qui se débattait dans les tortures causées par la bastonnade sous la plante des pieds. Il était excellent cavalier, extrêmement adroit à l'exercice de la lance; et quoiqu'il eût en apparence tout ce qu'il fallait pour constituer un vaillant soldat et

un homme à prouesses, il était en effet l'homme le plus poltron. Il s'efforçait de cacher ce défaut naturel sous les fanfaronades et les gros mots, et parvenait à persuader à ceux qui ne connaissaient pas son véritable caractère, qu'il était chez les Persans modernes ce que Sâm et Afrasiâb (1) furent parmi les anciens.

Je conservai mon logement chez le docteur jusqu'à l'époque du départ du shah, et passai mon temps dans les préparatifs de mon voyage. Mon seul emploi de nazakchi me donna de l'importance dans le bazar; et je n'éprouvai pas la moindre difficulté pour me procurer tout ce dont j'avais besoin à crédit. Pendant mon séjour chez le docteur, j'étais parvenu à amasser un petit fonds d'objets nécessaires, que je m'étais procurés soit en rançonnant mes malades qui me

---

(1) Sâm et Afrasiab, héros célébrés dans le *Shahnameh*, livre que les Persans regardent comme leur ancienne histoire.

faisaient des présens, soit par les petits moyens de mon industrie. Par exemple, j'avais besoin d'un lit, d'une couverture et d'un oreiller ; un pauvre homme vînt à mourir par nos soins; j'assurai à ses parens que je connaissais pour être les plus dévots des Musulmans, que sa mort ne provenait nullement de notre faute, que personne ne pouvait douter du soin avec lequel on l'avait traité, mais que le lit sur lequel il était couché renfermait des principes nuisibles, parce que d'abord la couverture était de soie, (et les vrais Musulmans trouvent la soie impure), qu'ensuite on n'avait pas tourné le pied du lit vers le kebleh, dans la direction de la mosquée, comme on aurait dû le faire : c'en fut assez pour que la famille ne voulût plus voir ce lit, et il devînt le mien.

Il me manquait un miroir pour ma toilette; un mirza, malade de la jaunisse, se regarda dans le seul qu'il possédât; et la teinte de son visage le frappa

d'horreur. Je lui assurai que cela ne provenait que d'un défaut dans le verre, et que sa figure était fraîche comme la rose. Il jeta le miroir de côté, et je l'emportai avec moi à la maison.

Personne n'était plus sévère que Mirza-Ahmak lui-même dans tous ses exercices de religion. Il était scrupuleux à l'excès sur les choses défendues comme impures. J'avais besoin d'une paire de *yakdans* (malles), et le docteur en avait deux dans une chambre non fréquentée; je les lorgnais souvent avec convoitise. Comment faire, me disais-je, pour m'en rendre possesseur ? Si j'avais seulement la moitié de l'imagination du derviche Sefer, je serais déjà occupé à serrer mes affaires dans ces malles. Une idée me vînt : une des nombreuses chiennes qui errent dans Téhran, venait de faire ses petits sous une arcade ruinée, près de notre maison. Je parvins, sans être vu, à loger toute la famille dans une des malles, et à faire un magasin

de vieux os dans l'autre. Quand on alla pour remuer les malles, avant le voyage du docteur (car il accompagnait toujours le shah), les petits chiens et leur mère jetèrent des cris si assourdissans, que les domestiques qui les avaient dérangés, coururent hors d'haleine porter cette nouvelle au docteur, qui, suivi de sa maison, moi-même compris, se rendit sur les lieux. Lorsqu'on eut constaté le fait, beaucoup furent frappés de la singularité de cette circonstance, et la regardèrent comme d'un augure qui ne signifiait rien de bon pour la maison du docteur. L'un dit : « Cela vient de ce que notre maître a épousé la khanûm ; elle lui donnera une pleine maison de *haream zadehs* (bâtards). » Un autre dit : « Les petits chiens ne voient pas clair; Dieu veuille que nous et le docteur ne devenions pas de même ! » Le docteur ne sentait que la perte de ses malles; il décida que depuis cet instant elles étaient *nejes* (impures), et ordonna que les malles, les

petits chiens, la mère et tout, fussent jetés dehors. Je ne fus pas long-temps à me les approprier; et je pris bientôt toute l'importance d'un homme qui avait des malles, et par conséquent des objets qui méritaient d'y être renfermés. Peu après, je réunis une assez grande quantité d'effets pour pouvoir parler beaucoup de mon bagage; et quand il s'agit de faire les préparatifs du voyage, je me regardai comme ayant droit au privilége de disputer avec le muletier du roi, sur la nécessité d'une mule pour le porter.

CHAPITRE XII.

Hajjî accompagne le shah à son camp, et acquiert un commencement de connaissances dans sa profession.

Enfin, le jour du départ du shah pour Sultanieh fut fixé par les astrologues.

Le shah quitta son palais juste une demi-heure avant le lever du soleil, le vingt-unième *rebbi el evel*, et voyagea sans bride jusqu'à son palais de Sulimanieh, situé sur les rives de la Caraj, à neuf parasanges de Téhran. Les différens corps composant l'armée qui devait se réunir à Sultanieh, avaient reçu ordre de s'y rendre à une heure fixe. L'escorte du shah ne consistait qu'en ses gardes-du-corps, son artillerie de chameau, et un escadron de grosse cavalerie. Les grands officiers de la couronne, avec les visirs et les autorités civiles, partirent à-peu-près en même temps, et la ville fut privée presqu'en un jour d'environ deux tiers de sa population. Tout était en mouvement. Un étranger aurait pu croire que tous ces habitans, semblables à des abeilles qui quittent leur ruche, avaient, d'un commun accord, abandonné leurs maisons pour aller s'établir ailleurs. Des colonnes de mules et de chameaux chargés de lits, de tapis, de

batteries de cuisine, de tentes, de harnais pour les chevaux, et de provisions de tout genre, se dirigeaient vers une avenue, en formant un nuage impénétrable de poussière, pendant que les conducteurs mêlaient leurs cris au timbre varié des sonnettes des bêtes de somme.

Le matin du départ, je fus placé à la porte de la *Casbîn* pour empêcher que rien n'encombrât le passage du shah. Les paysans qui apportent les provisions à la ville et qui attendent tous les jours qu'on leur ouvre les portes, avaient reçu ordre de prendre une autre direction. La route avait été arrosée par tous les *sakas* de la ville; et on avait pris toutes les précautions, pour rendre le chemin du roi aussi propice qu'il était possible. D'abord on ne laissa approcher aucune vieille femme, de peur que le shah en la voyant, ne fût frappé par l'esprit malin.

Je trouvai en moi, pour repousser le peuple, une énergie, une vigueur qui

jusque là j'aurais cru bien éloignée de mon caractère ; car je me rappelais combien, lorsque je faisais partie de la canaille, je détestais tous les hommes en place. Je me servais si librement de mon bâton, sur les têtes et les dos de la foule, que mes frères les exécuteurs s'en étonnaient, et se demandaient quel démon était venu parmi eux. J'étais pressé de me faire une réputation de courage, qui, je l'espérais, me procurerait, avec le temps, un grade plus élevé.

Enfin, le cortège se mit en marche. Un détachement d'artillerie de chameaux était parti la veille au soir, pour recevoir le shah, quand il descendrait à Sulimanieh ; et on entendit le salut qui annonçait sa sortie du palais de Téhran. Alors le plus grand silence règna ; chacun restait muet dans l'attente. L'exécuteur en chef, monté sur un superbe coursier, galoppait dans les rues ; on voyait des cavaliers aller et venir, tous occupés du même objet, c'est-à-dire, de pré-

parer la route. On vit d'abord les héraults d'armes, puis les chevaux de main magnifiquement caparaçonnés, couverts de bijoux, de schalls et de brocards d'or; après eux, les coureurs à pied, puis le shah en personne, les princes accompagnés des visirs; et enfin, un corps immense de cavalerie.

Dire que chaque personnage important était accompagné de ses serviteurs, dont la plupart avaient aussi leur suite, et calculer le nombre des mirzas, des domestiques, des porteurs de pipe, des cuisiniers et marmitons, des étendeurs de tapis, des coureurs à pied, des valets d'écurie, des conducteurs de mules et de chameaux, et de dix mille autres individus qui suivent les camps, pour en former une masse, c'est offrir à l'imagination une idée de la foule qui passa devant moi, pendant que je montais ma garde à la porte de la Casbîn. Quand le shah parut avec sa longue barbe tombant jusqu'à sa ceinture, et toutes les terreurs

du despotisme concentrées dans sa personne, je ne pus m'empêcher d'éprouver autour du col une singulière sensation; et je fis le salut le plus profond à cette puissance, qui, d'un seul signe, pouvait ordonner que ma tête prit congé de mes épaules, avant même que je pusse faire la moindre objection.

Tout le cortège étant sorti des portes de la ville, je restai derrière à fumer une piped'eau avec les gardes. En ce moment, la femme d'un des visirs qui avait reçu la permission de suivre son mari au camp, vint à passer et me rappela encore Zeênab. Je soupirai profondément, en réfléchissant au sort malheureux qui l'attendait probablement. Elle avait été envoyée, à ce que j'avais appris de Nûr-Jehan, la veille de notre dépar , à une petite maison de campagne appartenant au shah, et située au pied des hautes montagnes qui avoisinent Téhran: là, elle devait apprendre à danser et à faire de la musique, avec plusieurs au-

tresbazigers. Le shah voulait qu'on lui donnât tous ces agrémens, avant son retour qui devait avoir lieu à l'automne. Alors, elle obtiendrait l'honneur de déployer ses talens et ses grâces devant sa majesté. En m'éloignant, je ne pouvais m'empêcher de tourner les yeux vers le lieu qui la renfermait, et dont je distinguais l'ombre au pied de la montagne. Peut-être, dans tout autre temps, aurais-je renoncé à tous les devoirs, pour tâcher de l'apercevoir à la dérobée; mais j'avais reçu ordre de joindre la tête du cortège et de me trouver à mon poste à Sultanieh, quand le roi descendrait de cheval.

La marche du jour et mon service étant finis, je me rendis au quartier de l'exécuteur en chef, où je trouvai une petite tente préparée pour moi et cinq autres nazakchis, qui devaient être mes compagnons pendant la durée du voyage. J'avais déjà fait connaissance avec eux à la ville; mais maintenant nous nous

trouvions dans un contact plus étroit, car notre tente n'avait pas plus de six *ghez* de long (1) et quatre de large : nous étions presque les uns sur les autres. Comme le plus jeune, je fus le plus maltraité ; mais je résolus de faire bonne contenance aux incommodités que j'éprouverais, jouissant dans l'avenir des nombreux avantages que mon amour-propre me disait tout bas ne pouvoir m'échapper.

Le premier exécuteur, outre son naïb, avait encore un sous-lieutenant, qui doit trouver place dans mon récit, parce que ce fut effectivement par son moyen que j'arrivai à me faire définitivement remarquer par les hautes puissances. Son nom était Shîr-Ali, il avait rang de *beg* et était né à Shiraz. Quoique natifs de deux villes de Perse rivales, sans le concours d'aucune cause particulière, et par une combinairon de ces riens qui

(1) Le *ghez* ne fait pas tout-à-fait une verge.

donnent naissance à la plupart des amitiés, nous devînmes inséparables. Il m'avait donné une tranche de melon d'eau, un jour de chaleur que j'étais altéré; et dans une autre occasion, j'allumai sa pipe pour lui. Il m'avait rendu le service de me saigner avec son canif, un jour que mon estomac était surchargé de riz; et j'avais guéri son cheval de la colique par une injection d'eau de tabac. Enfin, une chose mène à une autre : nous devînmes *hemdun* (une seule haleine); et comme l'a dit un de nos poètes, le datier de son existence fut enté sur celui de la mienne, et produisit des fruits communs à tous deux. Il avait trois ans plus que moi, était grand et beau, avait les épaules larges, la ceinture étroite, et la plus jolie barbe ovale, assez longue pour franger autour de son menton, avec deux larges boucles qui tournaient agréablement derrière ses oreilles, comme une vigne qui se joue sur le mur d'un jardin.

Il avait été assez long-temps dans le service, pour apprendre tous les tours de sa profession; car lorsque, pour la première fois, il me parla sur ce sujet, je fus surpris du vaste champ qu'il ouvrit à l'exercice de mon génie.

Il me disait: « Ne croyez pas que le salaire que le shah donne à ses serviteurs leur importe beaucoup; non, le prix de leur place dépend des bénéfices que les circonstances peuvent leur procurer et de leur adresse à profiter de ces circonstances. Prenez notre chef pour exemple. Son salaire est de mille tomauns par an, qui doivent ou non être payés régulièrement: ce qui lui importe peu. Il dépense au moins cinq ou six fois cette somme; et comment se la procurerait-il, sinon par les contributions de ceux qui viennent à faire sa connaissance? Un khan a encouru le déplaisir du roi; il doit être battu et mis à l'amende: l'exécuteur en chef le bat, et fixe son amende en proportion inverse du

présent que lui fait le patient. On doit arracher l'œil d'un rebelle ; il dépend d'un cadeau que la punition soit infligée rudement avec un poignard, ou proprement avec un canif. On l'envoye en expédition à la tête d'une troupe ; partout où il va, les villes et les villages lui font des présens pour l'engager à ne point loger ses soldats chez eux ; et il use du pouvoir de les molester selon ce qu'il reçoit, en choisissant ses haltes. La plupart de ceux qui occupent de hauts emplois, même les visirs, lui font des dons annuels, au cas que, le jour du déplaisir du shah arrivant, ils aient l'espoir d'être traités avec douceur. Enfin, partout où le bâton brandit, partout où l'on punit, l'exécuteur en chef retire une amende, qui diminue progressivement en partant de lui jusqu'aux derniers de ses officiers. Avant que je fusse naïb, et quand j'étais appelé à donner la bastonnade à de malheureux coupables, ma compassion fut excitée bien

des fois par un appel direct à mon intérêt ; et alors, au lieu de frapper les pieds du coupable, je frappais le felek auquel ils étaient attachés. Ce ne fut que l'année dernière que le sécretaire d'état encourut la haine du shah. Il fut condamné à recevoir la bastonnade ; et, par distinction, on étendit un petit tapis pour qu'il se couchât dessus. Moi et un autre, étions les opérateurs, tandis que deux nasakchi tenaient le felek. Lorsque nous lui otâmes le cachemire et le bonnet qui couvraient sa tête, et de plus sa ceinture et son manteau qui devinrent notre légitime propriété, il nous dit tout bas, assez bas pour que le shah, en présence de qui tout cela se passait, n'en pût rien entendre : « Par la mère qui vous a portés, ne frappez pas trop fort ! Je vous donnerai à chacun dix tomauns, si vous ne me frappez pas du tout. » Ses talons furent attachés, ses pieds passés dans le nœud coulant, tandis que son dos posait sur le tapis ; et nous nous mîmes à l'ouvrage. Pour no-

tre propre sûreté, nous fûmes obligés d'aller franc jeu, et nous continuâmes jusqu'à ce qu'il criât bien ; alors, après lui avoir fait habilement augmenter son offre, jusqu'à ce qu'il fût convenu du prix que nous voulions, nous cessâmes peu à peu de frapper sur ses pieds, et brisâmes nos bâtons sur le felek. Nous déployâmes tous deux la plus grande adresse pour que le shah ne pût découvrir qu'il y eût la moindre connivence entre nous. Ses offres étaient mêlées de gémissemens à peu près de cette manière : « *Ahi amân ! amân !* par pitié ! par l'âme du prophète ! Douze tomauns. Par l'amour de vos pères et de vos mères ! cinquante tomauns. Par la barbe du roi ! vingt tomauns. Par les imâns ! par tous les prophètes ! trente, quarante, cinquante, soixante, cent, mille tomauns, tout ce que vous voudrez. » Quand ce fut fini, sa générosité avait diminué aussi rapidement qu'elle s'était d'abord accrue, et nous fûmes obligés de nous contenter de recevoir

ce qu'il nous avait d'abord offert, et qu'il fut obligé de nous donner dans la crainte que, si un semblable malheur lui arrivait encore, nous ne lui accordassions alors aucune pitié.

Shîr-Ali, par ce langage, me donna un tel aperçu des avantages de ma situation, que je ne rêvais plus que bastonnade et argent. Je passai tout le jour à me promener, en brandissant un bâton sur ma tête et m'exerçant sur tous les objets qui avaient la moindre ressemblance avec des pieds humains; et j'amenai ma main à une telle perfection, que je crois que j'aurais frappé chacun des pieds séparément, si on me l'eût ordonné. Mon sentiment dominant n'était pas la cruauté, que je susse; je n'étais non plus ni féroce ni brave, que je susse; j'étais donc émerveillé d'être devenu aussi subitement un *shîr bi pîr* (1). Le

(1) *Shir bi pir*, lion sans saint, expression

fait est que l'exemple d'autrui eut toujours la plus grande influence sur mon caractère et mes actions ; et je vivais maintenant dans une telle atmosphère de violences et de cruauté, que je n'entendais parler que de raser des nez, couper des oreilles, arracher des yeux, faire sauter des hommes dans un mortier, les couper en deux, et les faire cuire dans des fours : si bien que réellement je suis persuadé qu'avec un bon exemple sous les yeux, j'aurais presque empalé mon propre père.

CHAPITRE XIII.

Hajjî Baba, employé dans sa charge, donne un échantillon du despotisme persan.

Le shah s'avança lentement vers Sultanieh ; et enfin, après quatorze jours

---

favorite des Persans, et qu'ils appliquent à un enragé, à un homme sans compassion.

de marche, lorsqu'on eut choisi une heure propice pour son arrivée, il prit possession du palais d'été, qui avait été bâti depuis peu pour lui servir de résidence. Il était situé sur une colline, peu éloignée des restes de l'ancienne ville, et dominait toute la plaine, qui maintenant était blanchie au loin par les tentes du camp. C'était un spectacle magnifique; et je sentis toute l'importance du nasakchi s'accroître par degrés dans mon sein, en comparant ma situation actuelle à la vie misérable que je menais quand j'habitais les tentes des Turcomans. — « Enfin, je suis quelqu'un, maintenant, me disais-je. Autrefois je faisais partie des battus, maintenant je suis un des battants. Je puis servir maintenant d'exemple pour les participes actif et passif dont mon vieux maître le mollah d'Ispahan avait coutume de me tourmenter, quand il cherchait à me fourrer un peu d'arabe dans la tête. Plaise au ciel que mes bonnes dispositions pour

mes semblables trouvent bientôt l'occasion de se déployer! »

A peine j'avais fait ces réflexions, que Shir-Ali vint à moi et me dit: « Notre fortune élève son vol ; vous allez me suivre, et *Inshallah!* Plaise à Allah! Nous allons faire de la bonne besogne. Il faut que vous sachiez que les provisions pour le camp du roi sont en grande partie fournies par les villages environnans ; il paraît que le village de Kadj Sawar, situé entre celui-ci et Hamadan, n'a pas envoyé sa cote part, sous le prétexte qu'un des princes et sa suite étant à la chasse, s'y est établi pendant plusieurs jours, et que la consommation qu'il a faite, a forcé les habitans d'abandonner leurs maisons. J'ai reçu l'ordre de m'y rendre pour éclaircir l'affaire et conduire le *ked-khoda*, (personnage le plus marquant), avec les anciens du village devant notre chef. Puisque vous êtes mon ami, j'ai reçu la permission de vous emmener avec moi, quoique les autres na-

zakchis, se plaignent d'avoir perdu leur tour. Il faut que vous soyez prêt à me joindre après la prière du soir, car je veux y être demain matin. »

Je fus enchanté de me voir aussitôt mis à l'œuvre; et quoique je ne connusse pas précisément le plan d'opérations de *Shîr-Ali*, j'eus cependant assez d'esprit pour m'apercevoir qu'un vaste champ était ouvert à l'adresse de gens comme nous, qui sommes toujours guidés par le *Hawa been* (ce qui a été donné). Il faudrait que notre étoile fut bien mauvaise, en vérité, me disais-je à moi-même, si ce prince destructeur ne nous avait rien laissé à glaner. Un prêtre a dit : « il n'est si mauvais melon qui n'ait son écorce, et quoi qu'un tyran nous arrache la barbe par la racine, il reste encore le menton sur lequel elle a poussé. » Avec ces pensées en tête, j'allai voir mon cheval, qui était attaché avec celui de l'autre nazakchi près de nos tentes, afin de le préparer pour le voyage. En débarrassant sa tête

et ses jambes des cordes qui servaient à l'entraver, je ne pus m'empêcher de le comparer à son maître. — « Maïntenant, ma bête, lui dis-je, tu es libre de donner des coups de pieds, de lancer des ruades et de faire autant de mal que tu voudras; tu ressembles au Persan, quand il n'a rien à craindre de son maître.

Shîr-Ali et moi, quittâmes le camp au soleil couché, accompagnés d'un garçon assis sur la charge d'une mule qui portait nos lits, les couvertures et les cordes pour les chevaux. Depuis que j'étais devenu soldat, j'avais aussi joint le titre de Beg à mon nom; et pour ajouter à mon importance dans cette expédition, j'empruntai à l'un de nos camarades une chaîne d'argent pour retenir la tête de mon cheval, et un superbe pistolet monté aussi en argent, pour mettre à ma ceinture, lui promettant de lui apporter un *soghât* (présent), au cas que la moisson fut abondante.

Nous voyageâmes toute la nuit ; et après avoir dormi pendant deux heures, dans un village sur la route, nous arrivâmes à Kadj-Sawar, au moment où les femmes faisaient sortir leurs bestiaux des étables, et où les hommes fumaient leur pipe avant d'aller travailler aux champs. Aussitôt qu'on nous aperçut marchant sur le village, une rumeur subite s'y répandit. Les femmes cessèrent leurs cris et cachèrent leurs visages ; les hommes se levèrent. J'aurais voulu que mon lecteur vît l'air que se donna *Shîr-Ali-Beg* en approchant. Il se gonfla au moins de l'importance d'un exécuteur en chef; et d'un ton d'autorité qui indiquait suffisamment qui il était, il demanda le chef du village. Un homme simple, à la barbe grise, au maintien modeste, et d'une mise plus modeste encore, s'avança et dit : «La paix soit avec vous, Aga! c'est moi; je suis votre serviteur. Puissent vos pas être fortunés et votre ombre ne jamais diminuer!» Et en

me disant : *Bismillah !* au nom de Dieu ! on nous aida, avec tout le respect convenable, à deseendre de cheval. L'un tenait la tête du cheval, l'autre l'étrier, tandis qu'un troisième nous mettait la main sous l'aisselle, pour nous aider à descendre, ce que nous fîmes en nous alourdissant le plus possible, et en faisant gros dos, comme des personnages d'importance. On étendit un petit tapis à la porte de la maison du ked-khoda, et nous y fûmes conduits suivis de presque toute la population, hommes et femmes, du village. Là, nous nous assîmes jusqu'à ce qu'on nous eût préparé une chambre. Le ked-khoda tira lui-même nos bottes et remplit toutes les autres formalités que l'hospitalité impose envers des hôtes qui arrivent. Shîr-Ali, ayant souffert le tout avec la dignité d'un personnage qui pense que cette marque de vénération lui est due, et après avoir lancé à notre hôte quelques bouffées de fumée, dit avec emphase :

« Vous qui êtes le khoda de Kadj-Sawar, vous savez que je viens de la part du shah ; de la part du shah, je vous le répète ; je viens savoir pourquoi ce village n'a pas envoyé sa cote-part des provisions à l'usage du camp royal de Sultanieh, selon l'ordre donné par un firman il y a deux mois, ordre qui vous a été signifié par le gouverneur de Hamadan ? Donnez-moi une réponse ; et blanchissez votre visage, si vous pouvez. »

Le ked-khoda répondit : « Oui, par mes yeux ! je dirai maintenant ce que j'ai déjà dit. Tous ces hommes que vous voyez (en indiquant ses concitoyens qui l'entouraient), savent que c'est la vérité ; et si je mens, que je devienne aveugle à l'instant. *Arz Mi Kunum*, je demande la permission de vous dire, ô nazakchi, qu'enfin vous êtes un homme ; vous êtes un homme sage, habile et clairvoyant ; vous êtes aussi bon musulman, et vous craignez Dieu. Je ne dirai ni plus ni moins que la vé-

rité; je vous expliquerai ce qui est arrivé, et vous laisserai maître de décider. »

— « Eh bien! eh bien! dites, répondit Shîr-Ali; je suis le serviteur du roi, quelque chose qu'il plaise à sa majesté de décider. Je vous le dis, afin que vous y fassiez attention. »

— « Vous êtes le maître, répondit le ked-khoda; mais veuillez prêter l'oreille à mon récit. Il y a environ trois mois, le blé avait déjà à peu près un *ghez* de haut, et les agneaux paissaient dans la campagne, lorsqu'un serviteur du prince Kharb-Cûli-Mirza nous annonça que son maître viendrait s'établir dans le village le lendemain, pour chasser dans les campagnes environnantes, lesquelles abondent en gazelles, ânes sauvages, perdrix; outardes et gibier de tout espèce. Aussitôt que cette nouvelle fut connue, l'alarme se répandit dans le village, et voyant qu'il n'y avait rien à faire avec le serviteur du prince, ni par la persuasion, ni par les présens, nous

résolûmes, pour éviter ce désastre, d'abandonner nos maisons, et d'aller attendre, dans les montagnes, que ce temps malheureux fut passé. Si vous eussiez vu l'état de ces pauvres paysans, forcés d'abandonner tout ce qu'ils avaient au monde, votre cœur en eût été retourné, et votre foie se serait fondu en eau. »

— « Que voulez vous dire ? s'écria Shîr-Ali ; les villages du shah ont été laissés à l'abandon, et je dois plaindre les fugitifs ! Non, vous eussiez été tous mis à mort, si le shah l'avait su. »

— « Par pitié, continua le vieux paysan, écoutez la fin de mon récit, et laissez-vous calmer. Nous chargeâmes, à la nuit, nos bestiaux de tout ce que nous pûmes emporter, et nous gagnâmes les montagnes, où nous nous établîmes dans un antre, près d'une source d'eau vive, n'ayant laissé derrière nous que trois vieilles femmes malades et les chats du village. »

— « L'entendez-vous, Hajjî, dit mon

compagnon, en s'adressant à moi? ils ont emporté tout ce qu'ils avaient de précieux, et ils n'ont laissé que les murs et leurs vieilles femmes au prince. — C'est bon, dit-il au ked-khoda, continuez. »

— « Nous envoyâmes des espions de temps en temps, continua le vieillard, pour nous rapporter des nouvelles de ce qui se passait, et nous nous fixâmes dans les rochers et les cavernes. Le lendemain, vers midi, la troupe parut; et quand ils virent que nous avions fui, leur mécontentement et leur rage furent au comble. Les domestiques du prince allaient de maison en maison; ils enfoncèrent les portes. Le seul objet qui les retint fut une des vieilles femmes qui, ayant pris assez de force pour se lever de son lit, les assaillit de tels reproches, qu'aucun d'eux n'eut la hardiesse de lui répondre. Le prince envoya chercher des provisions dans une ville voisine, et s'établit dans ma maison. Partout où ils trouvèrent du blé, ils s'en saisirent ils

brulèrent nos instrumens aratoires pour faire leur cuisine; et quand ils n'en trouvèrent plus, ils eurent recours aux portes et aux fenêtres et même aux poutres et aux solives de nos maisons. Leurs chevaux étaient attachés dans le blé nouveau, et ils en coupèrent même une grande étendue pour l'emporter. Enfin, nous sommes tout-à-fait ruinés; nous n'avons ni argent, ni habits, ni bestiaux, ni chevaux, ni maisons, ni provisions; et excepté Dieu et vous, continua-t-il en s'adressant à Shîr-Ali et à moi, nous n'avons plus aucune ressource. »

A ces mots, Shîr-Ali-Beg sauta de sa place sur le vieillard, qu'il saisit vigoureusement par la barbe, et lui dit : « N'êtes-vous pas honteux, vieillard, avec ces cheveux gris, de proférer un tel mensonge? Mais il n'y a qu'un moment, vous nous avez dit que vous aviez emporté dans les montagnes tout ce que vous aviez de plus précieux; et maintenant vous prétendez tre ruiné; cela

est impossible. Nous n'avons pas fait tant de chemin pour manger votre crotte. Si vous croyez que nous ayons apporté nos barbes au marché pour qu'on s'en moque, vous vous trompez. Vous ne connaissez pas encore Shîr-Ali; nous sommes des gens qui dormons un œil fermé et l'autre ouvert ; pas un renard ne sort de son trou, sans que nous le sachions; si vous croyez être un chat, nous, nous sommes les pères des chats. Votre barbe peut bien encore s'alonger, et vous pourrez encore voir du pays, avant d'espérer nous y prendre. »

— « Non ; Dieu me pardonne, dit le ked-khoda, si j'ai eu la pensée de vous tromper ! Que suis-je, pour oser penser ainsi ? Nous sommes les *rayats* (paysans du shah) ; tout ce que nous avons lui appartient ; mais nous avons été volés, nous avons été dépouillés ; venez le voir de vos propres yeux; voyez nos champs, voyez nos granges, nous n'avons de blé ni dedans ni dehors. »

— « Eh bien! dit Shîr-Ali, dépouillés ou non, avec ou sans blé, nous n'avons qu'un parti à suivre, et un mot à vous dire : il faut que les ordres du shah soient exécutés. Ou vous nous payerez en nature ou en espèces la part à laquelle vous êtes imposés : ou vous, vieillard et vos anciens, allez venir avec nous à Sultanieh, où vous serez remis à l'autorité compétente. »

Après ces paroles, les chuchotemens et les consultations s'établirent entre le ked-khoda et les anciens du village, qui s'étant réunis dans un coin, nous laissèrent enveloppés dans notre propre dignité, fumant nos pipes d'eau, en apparence avec la plus grande indifférence.

Enfin, on nous fit connaître le résultat de la conférence, et ils changèrent leur plan d'attaque. Le chef du village commença à chercher à m'attendrir, et un autre vieillard s'empara de Shîr-Ali-Beg. Le premier m'approcha avec les plus grands témoignages d'amitié, et

commença, selon la coutume, par la flatterie. Selon lui, j'étais la plus parfaite des créatures de Dieu. Il jura ensuite que j'avais excité des sentimens d'amour dans son cœur et dans celui de tous les villageois, et que j'étais la seule personne qui pût les tirer d'embarras. Tant que cela dura, je ne fis que garder une physionomie impassible et jouer avec ma pipe; mais quand il fut entré un peu plus avant dans les détails, et qu'il me parla de ce qu'on nous donnerait, je dois avouer que je pris beaucoup plus d'intérêt à la conversation. Il dit qu'ils s'étaient consultés sur ce qu'ils devaient faire, et qu'ils pensaient unanimement qu'il leur était impossible d'envoyer ce qu'ils n'avaient pas, et que c'était par conséquent hors de question; mais que s'il était possible de nous offrir quelque chose pour défendre leurs intérêts, ils étaient prêts à nous satisfaire sur ce point.

— « Tout cela est très-bien, dis-je,

mais je ne suis pas la seule personne à consulter. Nous ne sommes que deux ici; mais souvenez-vous que notre chef doit aussi être satisfait ; et si vous ne commencez par lui, vos peines et vos dépenses seront inutiles; et je puis vous dire que si vous lui graissez la main, vous devez peser votre *roghun* (graisse), avec le *maun* (1) et non pas avec le *miscal.* »

— « Tout ce que nous possédons, dit le ked rhoda, nous vous le donnerons; mais depuis quelque temps les taxes sont devenues si fortes, qu'excepté nos femmes et nos enfans, nous n'avons en effet rien à offrir. »

— « Je vous le dis, répondis-je, l'ami, à moins que vous n'ayez de l'argent et de l'argent comptant à nous donner, toutes les autres offres sont inutiles. Avec l'argent à la main, vous pourriez acheter la cou-

(1) Un *maun* est sept livres et demie, et le *miscal* vingt-quatre grains.

ronne du shah sur sa tête; mais sans cela, je ne puis vous promettre qu'une moisson de coups de bâton. »

— « Ah, s'écria le ked-khoda, de l'argent ! de l'argent ! où en prendre ? Nos femmes, quand elles peuvent s'en procurer une pièce, font un trou au milieu et la pendent à leur cou en guise d'ornement. Et si, après une vie d'un travail pénible, nous pouvons épargner quelques cinquantaines de de tomauns, nous les enfouissons dans la terre, et ils nous causent plus de peine que si nous possédions la montagne de lumière (1). Alors, approchant sa bouche de mon oreille, il me dit tout bas avec empressement : « Vous êtes un Musulman enfin, vous n'êtes pas un âne; vous ne pouvez penser que nous donnions dans la gueule du lion, si nous pouvions l'éviter; dites-moi

---

(1) Le gros diamant que porte le shah sur un de ses brasselets, s'appèle *kohnûr* ou la montagne de lumière,

(et il me montrait mon camarade), combien faudra-t-il pour le contenter? puis-je lui offrir cinq tomauns et une paire de *shalwars* (pantalon cramoisi)? »

— « Que sais-je, moi, s'il sera content? tout ce que je puis dire, c'est qu'il n'a pas un grain de commisération: faites les dix tomauns, convertissez le pantalon en manteau, et je tâcherai de lui faire accepter votre offre. »

— « Oh, c'est trop, dit le vieillard; tout le village ne vaut pas cette somme. Tâchez qu'il se contente de cinq tomauns et du shalwars, et nous vous prouverons notre reconnaissance par un présent qui vous étonnera. »

Alors notre conférence fut interrompue. J'étais aussi pressé d'apprendre ce qui avait occupé mon compagnon, qu'il l'était de connaître le résultat de mes chuchottemens avec le ked-khoda. En comparant les dires, nous vîmes que les deux villageois avaient essayé de s'assurer de nos prétentions respectives. J'as-

surai à Shîr-Ali que je l'avais fait passer pour le plus parfait creuset de la Perse, en disant qu'il digérerait plus d'or qu'une autruche ne pourrait digérer de fer, et qu'il était en outre si fier, qu'il rejettait les unités comme indigne de son attention, et qu'il n'acceptait pas moins que des dixaines. »

— « Bien, s'écria Shîr-Ali! et moi, j'ai dit à mon vieux négociant, qu'à moins qu'on ne vous payât largement, vous pourriez vous livrer à des violences, malgré votre silence et votre air tranquille. »

Enfin, après quelque délai, toute la bande vînt encore, ayant à sa tête le khoda, qui apportait un présent considérable en pommes, poires, un pot de miel et du fromage nouveau. Il pria mon compagnon de l'accepter, dans les termes usités en pareille occasion. Quand tout cela fut étalé devant nous, le khoda proposa à voix basse ses cinq tomauns et son pantalon, et parla de sa misère

dans des termes qui auraient attendri tout autre cœur que celui de Shîr-Ali.

Nous convînmes d'abord de rejeter le présent, et nous ordonnâmes qu'on l'ôtât de devant nous, ce qui produisit un effroi considérable parmi ces pauvres paysans; et ils s'en allèrent tristement et à pas lents, avec leurs plateaux de fruits sur leurs têtes.

Au bout d'une demi-heure à peu près, ils revinrent, le ked-khoda s'étant d'abord bien assuré que s'il venait avec les dix tomauns et le manteau, le présent serait accepté. En conséquence, lorsque nous eûmes mangé, et que Shîr-Ali-Beg eut mis son or dans sa poche et serré son manteau, je commençai à chercher des yeux ce quelque chose pour moi, qui devait m'étonner. Cependant rien ne paraissait, malgré quelques coups d'œil significatifs par lesquels le ked-khoda m'excitait à prendre patience.

— « Où est donc, lui dis-je enfin, tout-à-fait hors de patience, où est donc

ce présent ? combien me donnez-vous? »

— « Il arrive, dit-il, ayez un peu de patience; il n'est pas encore tout-à-fait prêt. »

Enfin, après avoir attendu encore, le pantalon que Shîr-Ali avait refusé fut placé devant moi, en grande parade sur un plateau, et il me fut offert avec un flux de belles paroles.

— « Que veut dire ceci, m'écriai-je en m'adressant à ceux qui se tenaient devant moi? savez-vous, hommes sans honte, que je suis un exécuteur, un homme qui peut brûler vos pères et vous donner plus de chagrins à dévorer que vous n'en avez encore jamais eu? Que prétendez-vous en m'apportant cette paire de sales shalwars? Espérez vous me faire porter un pantalon qui a passé par tant degénérations de vos ignobles ancêtres? Il faut que vous sy ez bien sots vraiment, de supposer que j'épouse vos intérêts, simplement pour l'amour de cette sale guenille! Emportez cela, ou vous

verrez ce qu'un nazakchi peut faire ! »

A ces mots, ils allaient exécuter mes ordres, quand Shîr-Ali les arrêta et dit : « Voyons donc le pantalon. Ah, dit-il, en le portant entre le soleil et ses yeux, et en l'examinant avec toute l'attention d'un vieux marchand d'habits, il ira ; il n'y a pas de défauts ; soit, je le prends et vous en remercie. Puisse votre famille prospérer ! »

Chacun se regardait avec étonnement ; personne n'osait faire d'objections, et moi, qui avais espéré de si grands avantages de cette grande expédition, je perdis même le misérable profit que j'aurais pu en tirer, et ne gagnai qu'une expérience suffisante pour savoir une autre fois comment je devais agir avec mes compatriotes, et de plus, à quelpoint je devais me fier à celui qui se disait mon ami.

CHAPITRE XIV.

La fortune qui ne paraissait pas d'abord lui être favorable, sourit pourtant à Hajjî Baba ; il est élevé au grade de sous-lieutenant de l'exécuteur en chef.

Deux agneaux gras que l'on attacha sur nos mules de bagage, furent le seul présent que nous emportâmes pour notre chef. En arrivant au camp, nous nous présentâmes de suite au naïb, qui nous conduisit à l'instant devant l'exécuteur. Nous le trouvâmes assis dans sa tente, s'entretenant avec un ou deux de ses amis.

— Eh bien, dit-il à Shîr-Ali, qu'avez vous fait ? Avez vous apporté le blé ou amené le ked-khoda ?

— Je vous demande la permission de vous dire que ni l'un ni l'autre ne sont

votre service, dit Shîr-Ali. Le ked-khoda et les anciens de Kadj-Sawar ont envoyé deux agneaux pour les déposer à vos pieds; et ils nous ont convaincus, par nos propres yeux, qu'il ne leur restait rien, pas même leur âme, tant ils avaient été pillés complètement. Au contraire, si on ne leur envoie pas des vivres, ils se mangeront les uns les autres. »

— « Osez vous dire cela, vraiment, s'écria le khan? s'ils ont des agneaux, il faut aussi qu'ils aient des brebis. Comment comptez vous donc? »

— « Cela est vrai, dit Shîr-Ali, et tout ce que vous dites l'est également; mais nous parlions de blé et non pas de brebis. »

« — Mais pourquoi n'avez-vous pas suivi vos ordres, en amenant ici le ked-khoda et les anciens, dit notre chef? Si j'avais été là, les coquins, je les aurais rôtis tout vifs. Je les aurais attachés avec la corde d'un chameau, jusqu'à ce qu'ils eussent avoué qu'ils avaient quelque

chose. Dites-moi, pourquoi ne les avez-vous pas amenés ? »

— Nous voulions les amener, dit Shîr-Ali, en me regardant pour que je l'aidasse à se tirer de-là. Oui, nous les avions attachés ensemble, et nous voulions bien les amener ; nous les avons battus même, et les avons injuriés. Hajjî Baba le sait bien ; car Hajjî Baba leur a dit que, s'ils n'avaient point d'argent à donner, ils ne trouveraient certainement point de merci ; que la miséricorde n'était pas du tout de notre fait ; et que, s'ils savaient tout, ils devaient encore apprendre que notre khan, notre seigneur et maître, le nazakchi bashi, était un homme d'un courage si invincible, d'une si grande résolution, et d'entrailles si dures, que, s'ils tombaient une fois entre ses mains, c'était fini d'eux. Oui, nous leur avons dit tout cela, et ils en sont presque tombés à terre. »

— » Que dit-il, Hajjî Baba, demanda le khan en se tournant vers moi ? Je n'ai

pas bien entendu pourquoi on ne m'avait pas amené ces hommes. »

Je répondis avec beaucoup d'humilité: « En vérité, ô khan! je ne l'ai pas compris non plus. Shîr-Ali-Beg, qui est votre député-lieutenant, avait toute l'affaire entre les mains. J'ai agi sous ses ordres, je ne suis rien. »

A ces mots, le khan entra dans une rage violente, et nous prodigua les épithètes les plus odieuses qu'il put imaginer. « Il est clair, disait-il à ses amis, que ces vilains m'ont joué un tour. Dites-moi, continua-t-il, en s'adressant à Shîr-Ali, par mon âme, par le sel du roi, dites-moi combien vous avez eu pour vous. Et vous, Aga-Hajjî, poursuivit-il en me regardant, vous qui êtes à peine depuis un mois au service, combien avez-vous eu? »

En vain nous protestâmes de notre innocence, en vain nous jurâmes qu'il n'y avait rien à gagner, personne ne voulut nous croire, et nous fûmes renvoyés sous la garde du naïb, qui reçut ordre

de nous enfermer, jusqu'à ce que les chefs du village eussent été amenés au camp et confrontés avec nous.

Quand Shîr-Ali et moi fûmes livrés à nous-mêmes, mon rusé compagnon essaya aussitôt de me faire partager son butin ; il voulait m'en remettre la moitié.

« Non pas, mon ami, lui dis-je; il est maintenant trop tard ; si vous avez joui du plaisir de boire le vin défendu, et qu'il vous ait fait mal à la tête, ce n'est pas une raison pour que vous vous efforciez de me rendre malade aussi. Je viens de recevoir une leçon, et vous m'avez servi de maître ; cela me suffit, quant à présent. »

Alors il tâcha de me faire promettre de me tenir tout près de lui, quand nous serions confrontés avec le ked-khoda, et de jurer, à tort et à travers, tout ce qu'il lui plairait d'avancer ; mais j'en prévoyais trop les conséquences, pour faire aucune promesse semblable. Il disait que s'il était une fois attaché au felek pour recevoir

la bastonnade, il n'y survivrait pas; car il avait été si dur et si implacable, quand il opérait sur les pieds des autres, qu'il sentait maintenant qu'on le traiterait sans la moindre pitié; et il jura par le khoran qu'il aimerait mieux souffrir toutes les misères que de se laisser attacher au felek.

Quand le temps de paraître devant le chef arriva, on ne trouva plus Shîr-Ali. Il s'était évadé; et lorsque je fus interrogé, tout ce que je pus dire, c'est que je savais qu'il redoutait la bastonnade, et que je supposais qu'il était parvenu à s'échapper.

Aussitôt que je parus devant les juges, les paysans de Kadj-Sawar, qui étaient déjà introduits, déclarèrent tout d'une voix, que je n'avais rien exigé d'eux, et que je n'en avais rien reçu; mais qu'au contraire, je les avais excités à faire un présent considérable au khan. Ils se répandirent en plaintes contre Shîr-Ali, qu'ils déclarèrent avoir porté le dernier coup à leur misère, en arrachant la peau

nouvelle qui commençait à couvrir leurs anciennes blessures.

Tout cela procurait doucement mon avantage, et pavait la route de mon avancement. Cette aventure se répandit ; elle occupa toutes les bouches. On me regardait comme un modèle de modération. « Cela vient de ce qu'il a été docteur, disait l'un ; la science vaut mieux que les richesses. — Il connaît la doctrine des conséquences, disait un autre ; ses pieds ne seront jamais où doit se trouver sa tête. » Enfin, j'avais acquis la réputation d'homme adroit et prudent, seulement parce que la fortune jouait heureusement entre mes mains ; et je ne perdis rien à être regardé comme un homme dont le *taleh* (bonheur) était bon, et dont l'étoile était heureuse.

Le résultat de cette partie de mon histoire fut que l'on m'installa dans la place du fugitif, et que je devins le sous-lieutenant du premier exécuteur de la Perse ; caractère (quoiqu'en puissent penser

mes lecteurs) qui me donnait une assez grande importance, comme on le verra plus loin.

CHAPITRE XV.

Hajji, quoique exécuteur par métier, montre un cœur compatissant. — Il rencontre deux jeunes gens qui réclament ses secours.

A cette époque, le shah était en guerre avec les Moscovites, qui s'étaient établis dans la Géorgie, et menaçaient les frontières de Perse, situées entre les rivières de Kûr et d'Arsas. Le gouverneur d'Erivan, connu sous le titre de *serdar* (général), et l'un des officiers les plus aimés du shah, avait depuis long-temps ouvert la campagne par des escarmouches avec les postes avancés de l'ennemi, en dévastant les villages et les villes, sur la route qu'ils devaient tenir en avan-

çant sur le territoire persan. Une armée, sous le commandement de l'héritier présomptif et gouverneur de la grande province d'Aderbijân, avait été rassemblée près de Tabriz ; et l'on se proposait de faire partir de suite le gouverneur pour le lieu de la guerre, afin, s'il était possible, de repousser l'ennemi à Téflis, et selon le langage de la cour, d'aller porter ses armes jusques sous les murs de Moscow.

On s'attendait chaque jour, au camp royal de Sultanieh, à recevoir des nouvelles du serdar, concernant une attaque qu'il avait annoncé devoir faire sur le poste russe de Gavmishlû ; et les ordres furent donnés pour recevoir convenablement les têtes des ennemis qu'il est toujours d'usage d'envoyer en annonçant une victoire, car on ne doutait pas du résultat de l'attaque. Enfin, on aperçut un *chapper* (courrier), qui s'approchait du camp au galop. Il conduisait cinq chevaux chargés de têtes, il

est vrai, qu'on entassa en grande pompe devant la principale entrée des tentes royales; mais il paraissait évident qu'il était arrivé quelque chose qui exigeait du renfort; car le lendemain même, au matin, notre chef, Namerd-Khan fut nommé commandant d'un corps de dix mille hommes de cavalerie, et reçut l'ordre de marcher aussitôt vers les bords de l'Arsas.

Les *min bashies* (chefs des milliers), les *yûz bashies* (chefs des centaines), les *on bashies* (chefs des dixaines), et tous les officiers commandant les troupes, arrivèrent au camp de tous côtés, accompagnant leurs khans, et recevant leurs ordres. La tente de Namerd-Khan était remplie des chefs de l'expédition, à qui il distribuait ses ordres, faisant connaître la marche que tiendrait la troupe, et prescrivant à chaque division l'endroit qu'elle occuperait dans les haltes sur la route. Mon devoir à moi était de précéder l'armée d'une journée de marche,

avec un corps de nazakchis, afin de préparer les logemens pour la troupe dans les villages. Cet emploi demandait de l'activité et devait être fatigant ; mais il était en même temps entouré de grands avantages qui, si je voulais en tirer parti, pouvaient augmenter le poids de ma bourse. Cependant l'exemple récent de Shîr - Ali - Beg était trop présent à ma vue, pour ne pas réprimer tout le désir que j'aurais pu avoir de lever des contributions; je me décidai donc, pour le présent, à garder mes mains pures, et à éteindre la flamme de la convoitise dans les eaux de la prudence.

Je partis avec mon détachement et j'arrivai à Érivân, plusieurs jours avant les troupes. Là, nous trouvâmes le serdar qui, après avoir attaqué Gavmishlû, avait battu en retraite, pour attendre le renfort de cavalerie, commandé par notre chef. L'armée sous les ordres du prince royal, s'était dirigée sur un autre point de la frontière, dans l'in-

tention d'attaquer la forteresse de Ganja, dont l'ennemi s'était emparé depuis peu; et comme le prince ne pouvait en conséquence se défaire d'aucunes de ses troupes, le serdar avait sollicité les secours du shah.

Aussitôt que Namerd-Khan et le serdar se trouvèrent ensemble, et qu'ils se furent consultés, on décida qu'on enverrait de suite des espions en avant pour s'assurer de la position et des mouvemens des Russes. Je fus nommé à la tête d'un détachement de vingt hommes, par l'exécuteur en chef; et le serdar désigna un pareil nombre de ses soldats, pour nous guider à travers les parties du pays qui m'étaient inconnues.

Nous nous assemblâmes à la fin du jour, et nous mîmes en marche comme les muezzins appelaient à la prière du soir. En nous dirigeant d'abord sur le village d'Ashtarek, nous laissâmes Etchmiazin, siége du patriarche d'Arménie, sur notre gauche. Il faisait à peine jour,

quand nous arrivâmes au pont d'Ashtarek encore obscurci par l'ombre prononcée des rochers élevés qui bordent la rivière, et forment, pour ainsi dire, une muraille de chaque côté. Le village même situé à leurs pieds, était juste assez éclairé pour qu'on le distinguât des rocs au milieu desquels il est bâti ; tandis que les ruines d'un vaste édifice d'une lourde architecture, s'apercevaientt, au loin sur le côté le plus ombré, et donnaient un caractère imposant et majestueux à toute la scène. Mes compagnons m'apprirent que c'étaient les restes d'une des nombreuses églises arméniennes, que l'on rencontre si fréquemment dans cette partie de la Perse. La rivière bouillonnait en se précipitant dans son lit obscur, et nous aperçûmes l'écume de ses eaux en arrivant à l'entrée du pont. Le bruit des pieds de nos chevaux sur le pavé avait éveillé la vigilance des chiens du village, dont nous distinguions les aboiemens. On entendit aussi le chant aigu d'un

coq ; et nous dirigions pour la plupart nos yeux vers les maisons, quand un de nos hommes s'écria en arrêtant son cheval : « Ya Ali ! (ô Ali !) qu'est-ce là ? » Et il montrait l'église avec sa main : « Ne voyez - vous pas là, quelque chose de blanc ? »

— « Oui, oui, dit un autre ; je le vois, c'est un *ghôl* (esprit) ; il n'y a pas de doute, c'en est un. C'est la vraie heure, il cherche un cadavre. J'ose même dire qu'il en dévore un maintenant. »

Je voyais bien aussi quelque chose, mais il m'était impossible de distinguer quoi.

Nous fîmes halte sur le pont, en regardant de tous nos yeux, et tous bien persuadés que c'était un être surnaturel. L'un l'appelait Ali, l'autre Hossein ; un troisième invoquait le prophète et les douze imâns. Aucun de mes gens ne semblait vouloir s'approcher, mais chacun suggérait quelque nouveau moyen d'exorcisme. « Lâchez les cordons de votre pan-

talon, disait un vieil irâki; c'est ainsi que nous traitons nos ghôls, dans le désert pres d'Ispahan et ils partent aussitôt. »

— « Quel bien cela fera-t-il, répondit un *delikhan*, (jeune étourdi)? j'aime mieux laisser la bête dehors que de la faire entrer. »

Enfin, tant en plaisantant qu'en parlant sérieusement, le jour vint assez pour nous convaincre que l'apparition n'avait été qu'une erreur de nos sens, car on ne voyait plus rien maintenant. Cependant, après avoir passé le pont, le susdit *delikhan* tremblant sur ses étriers, et pressé de faire galoper son cheval, s'écria: «Je vais aller trouvé le ghôl.» Et il lança son cheval jusqu'au haut d'un roc à pic et s'avança vers l'église ruinée. Nous le vîmes revenir avec rapidité, apportant la nouvelle que ce que nous avions pris pour un ghôl était une femme dont le voile blanc avait attiré nos regards; et qu'elle, ainsi qu'un homme,

paraissaient se cacher dans les ombres formées par les murs en ruines.

Plein d'attention pour tout ce qui pouvait jeter quelque lumière sur l'objet de ma mission, je marchai aussitôt vers les ruines, afin de savoir pourquoi ces gens se cachaient avec tant de mystère; et ayant pris avec moi cinq hommes seulement, je fis faire halte aux autres, près du pont.

Nous ne vîmes d'abord personne; mais ayant tourné l'angle aigu d'un mur, nous trouvâmes les objets de nos recherches cachés sous une arcade. Une femme qui paraissait souffrir beaucoup, était étendue sur la terre, tandis qu'un homme penché sur elle, lui soutenait la tête dans l'attitude de l'anxiété la plus tendre. Le jour donnait assez sur eux, pour nous faire connaître qu'ils étaient jeunes tous deux. La figure de la femme que cachait en partie son voile, était, malgré sa pâleur mortelle, d'une beauté surprenante; et le jeune homme

offrait le plus beau modèle de force, de souplesse et de vigueur que j'aie jamais vu. Il portait le costume géorgien; un long couteau pendait sur sa cuisse, et son fusil était appuyé contre le mur. Le voile de la femme, de la blancheur la plus pure, était çà et là parsemé de sang, et arraché en plusieurs endroits. Quoique j'aie presque toujours vécu parmi des hommes habitués aux scènes de misère, tout-à-fait étrangers aux sentimens de pitié et de commisération, cependant moi et mes compagnons ne pouvions manquer de nous sentir vivement touchés à ce spectacle. Nous nous arrêtâmes, saisis d'une sorte de respect pour la douleur de ceux qui étaient en apparence des étrangers, sans amis, avant de hasarder d'interrompre le pieux office du jeune homme.

« Que faites-vous ici, demandai-je enfin? Si vous êtes des étrangers et des voyageurs, pourquoi n'entrez-vous pas dans le village?

— « Si vous avez les sentimens d'un homme, aidez-moi pour l'amour de Dieu, dit le jeune étranger! Quand vous seriez envoyé par le serdar pour nous prendre, aidez-moi toujours à sauver cette pauvre créature qui est mourante. Je ne puis faire aucune résistance; mais je vous en supplie, sauvez-la. »

— « Qui êtes-vous, dis-je? le serdar ne nous a point donné d'ordres qui vous concernent. D'où venez-vous? où allez-vous? »

— « Notre histoire est trop longue et trop triste, dit le jeune homme; si vous voulez m'aider à transporter cette pauvre fille souffrante, dans un endroit où on en prenne soin, je vous raconterai tout ce qui nous est arrivé. Elle peut se rétablir avec des soins; elle est blessée, mais j'espère que ce n'est pas mortellement, et le repos la remettra. Grâces à Dieu, vous n'êtes point un des officiers du serdar! peut-être deviendrez-vous mon ami; et mon récit lamentable vous

engagera sans doute à me prendre sous votre protection. »

Cet appel à ma sensibilité était inutile; l'aspect et la figure du jeune homme avaient excité dans mon cœur le plus vif intérêt; et je me prêtai volontiers à ses désirs, en lui disant que nous allions à l'instant porter son amie malade au village, et que, quand nous aurions appris son histoire, nous verrions ce que nous pourrions faire pour lui.

Jusque là l'inconnue n'avait rien dit; elle n'avait fait que rapprocher son voile autour d'elle avec précaution, et pousser de temps en temps de sourds gémissemens qui indiquaient la souffrance : elle exhalait l'angoisse visible de son âme dans des soupirs étouffés. J'ordonnai à un de mes soldats de mettre pied à terre; nous plaçâmes la jeune femme sur son cheval, et nous nous dirigeâmes aussitôt vers le village, où, après avoir visité plusieurs maisons, je choisis celle qui présentait le plus de commodités, et dont le pro-

priétaire paraissait être le plus humain. Nous l'y déposâmes, en donnant ordre qu'elle fût soignée avec la plus grande attention. Une vieille femme du village, qui avait la réputation de guérir les blessures et les contusions, fut appelée et entreprit de la soulager. J'appris du jeune homme, que lui et sa compagne étaient Arméniens; et comme les habitans d'Ashtarek étaient de la même croyance, ils s'entendirent bientôt les uns les autres; et la pauvre malade trouva qu'elle n'aurait pu tomber en de meilleures mains.

CHAPITRE XVI.

Histoire d'Yûsûf l'Arménien, et de Mariam son épouse.

Mon intention était d'aller sur les hauteurs d'Aberân, où nous aurions pu trouver une région fraîche et de bons pâtu-

rages pour nos chevaux, avant de faire halte pour la journée; mais ayant appris que les tribus errantes que nous avions espéré trouver occupées dans un certain endroit, et sur les provisions et les tentes desquelles j'avais compté, s'étaient enfoncées au loin dans les montagnes, chassées par l'effroi que leur causait la guerre qui venait d'éclater, je résolus de faire halte â Ashtarek, jusqu'à ce que la chaleur du jour fût passée. En conséquence, nos hommes furent logés dans différentes parties du village; les uns s'établirent sous les arches du pont, après avoir piqué leurs chevaux dans l'herbe longue; un ou deux prirent possession d'un moulin, situé dans le lit de la rivière, dont l'eau, retenue dans un canal élevé pour cet effet, faisait tourner la roue, et j'étendis mon tapis dans une chambre ouverte, bâtie sur un plate-forme sur la partie la plus élevée du banc rocailleux d'où je dominais toute la perspective, et d'où j'étais encore à même de discerner

tout ce qui pourrait se diriger vers nous de la frontière de Russie.

Me sentant rafraîchi par deux heures d'un profond sommeil, j'envoyai chercher, en m'éveillant, le jeune Arménien; et tandis que les bonnes gens du village nous servaient un léger déjeûner, dont nous avions tous deux le plus grand besoin, je le priai de me raconter ses aventures, et particulièrement l'événement qui l'avait mis dans la position où nous l'avions trouvé. Rafraîchis par le repos et la nourriture, et le soleil du matin éclairant l'endroit que nous occupions, les traits mâles du jeune homme paraissaient dans toute leur beauté, et sa vivacité et sa franchise en me parlant, me convainquirent qu'il disait la vérité. Il parla en ces termes :

« Je suis Arménien de naissance, et je suis Chrétien ; mon nom est Yûsûf : mon père est chef du village de Gavmishnû, habité par des Arméniens, situé à peu de distance de la magnifique rivière de

Pombaki, et à peu près à six agatch d'ici. Nous sommes une race saine et hardie, au milieu d'une contrée verdoyante, pleine de riches pâturages, et jouissant d'un climat célèbre par sa fraîcheur et sa sérénité. Malgré les nombreuses exactions de nos gouverneurs, nous sommes heureux dans notre pauvreté. Nous ne vivons aussi avant dans les montagnes, que pour être plus éloignés de la tyrannie qui s'exerce ordinairement sur ceux qui demeurent près des grandes villes, résidences des gouverneurs. Eloignés du monde, nos habitudes sont simples et nos mœurs patriarchales. J'avais un oncle, le frère de mon père, qui était diacre et serviteur du chef de notre église, le patriarche d'Etchmiazin, et un autre oncle du côté de ma mère, qui était prêtre de notre village; conséquemment, ma famille étant bien dans l'église, il fut décidé que je suivrais l'état ecclésiastique. Mon père qui vivait en labourant la terre, et qui, à force de travail, avait

défriché une portion de terre considérable près du village, ayant encore deux fils avec moi, et espérant en recevoir assez d'aide dans les champs, consentit à se passer de moi pour me consacrer à l'église. En conséquence, quand j'eus atteint l'âge de dix ans, j'allai à Etchmiazin pour y faire mon éducation; et là j'appris à lire, à écrire et à faire le service de l'église. J'avais beaucoup de plaisir à m'instruire, et lisais tous les livres qui se présentaient. Le couvent d'Etchmiazin possède une vaste bibliothèque de livres arméniens; et je parvins de temps en temps à m'en procurer quelques-uns. Quoique la plupart traitassent de sujets religieux, cependant une fois je tombai sur une histoire qui fixa toute mon attention; car j'appris par elle que nous avions été autrefois une nation dont les rois se faisaient respecter dans le monde. En réfléchissant à notre dégénérescence, et en considérant ce qu'étaient nos gouverneurs, mon cœur

s'enflamma d'énergie pour secouer le joug; et ces sentimens détournèrent mes pensées de la profession sainte à laquelle on me destinait. A peu près vers ce temps, la guerre éclata entre la Perse et la Russie; et notre village se trouvant sur la route des armées qui se dirigeaient vers les frontières, je sentis que ma famille aurait besoin de toute la protection possible, et que je serais plus utilement employé auprès d'eux que dans un cloître. C'est pourquoi, à l'instant de recevoir les ordres, je quittai mes amis du couvent d'Etchmiazin, et retournai à la maison paternelle. On y avait déjà ressenti les horreurs de la guerre; et des maraudeurs persans et russes (car ils sont également à craindre) s'y étaient montrés, et avaient molesté les habitans paisibles et inoffensifs de notre village et de ceux d'alentour.

Les résultats généraux de cette guerre de frontière ne furent d'aucune grande utilité pour les puissances belligérantes,

cependant ses conséquences furent horribles pour ceux qui se trouvaient sur son théâtre. Nous étions continuellement harrassés par la crainte de l'invasion de l'ennemi, ou par les vexations des troupes de notre propre pays. Nos moissons furent détruites, nos bestiaux dispersés, et nous étions nous-mêmes dans le constant danger d'être faits prisonniers. Dans le soin inquiet de conserver notre propriété et notre unique ressource, pour nous préserver de la faim, nous continuâmes de labourer nos champs, mais nous allions travailler le sabre au côté, et le fusil chargé, pendu derrière le dos. Sitôt qu'un étranger paraissait, quel qu'il fût, aussitôt nous nous assemblions, et faisions mine de nous défendre. C'est ainsi, que pendant plusieurs années, nous parvînmes, avec beaucoup de peine et de grandes difficultés, à recueillir nos moissons; et, par la bénédiction de la providence, nous eûmes de quoi nous nourrir. Mais ici je dois vous rapporter

quelques particularités qui n'ont rapport qu'à mon histoire.

« Il y a à-peu-près deux ans, qu'en rentrant notre moisson, j'étais resté dehors long-temps après la chûte du jour, pour moissonner le blé de nos champs les plus éloignés, armé et préparé comme de coutume. J'aperçus un cavalier persan, portant une femme en croupe, et se hâtant de gagner un vallon, qui tournait presque au pied du sol plus élevé que j'occupais. Il était évident que la femme était derrière lui malgré elle ; car aussitôt qu'elle m'aperçut, elle poussa de grands cris, en me tendant les bras. Aussitôt je descendis la côte rocailleuse de la montagne, et arrivai à l'extrémité du vallon, assez à temps pour intercepter le passage au cavalier. Je lui criai d'arrêter ; et je tirai mon sabre, en me mettant dans l'attitude de saisir sa bride en passant. Embarrassé par le fardeau qu'il avait derrière lui, il ne pouvait ni se servir de son sabre, ni du fusil qu'il portait sur

son dos; mais il piqua son cheval pour doubler de vîtesse, afin de me dépasser. Je conservai mon terrein; et faisant tourner mon sabre avec une vivacité qui effraya le cheval, l'animal bondit par un mouvement si prompt, que la femme effrayée lâcha prise et tomba à terre. Le cavalier, libre maintenant, voulut se servir de son fusil; mais, voyant le mien déjà ajusté sur lui, il jugea plus prudent de continuer sa route; et je ne le revis plus.

« Je courus au secours de la femme, qu'à son costume je reconnus pour être Arménienne. Elle était étourdie par sa chûte, et avait reçu une forte contusion. Son voile extérieur s'était presque détaché; et pour lui donner de l'air, je dégageai celui qui lui couvrait la partie inférieure de la figure, à la manière des Arméniennes. A ma grande surprise, je contemplai les traits les plus beaux que l'imagination puisse concevoir. La jolie créature, que je soutenais dans mes bras,

pouvait avoir quinze ans. Oh! je n'oublierai jamais le tressaillement d'amour, de délire et de crainte que j'éprouvai en la regardant. Je restai suspendu sur elle dans toute la commotion d'un premier amour ; un sentiment, nouveau pour moi, s'éleva dans mon cœur ; et oubliant tout pour l'objet qui était devant moi, je crois que je serais demeuré à la même place, si elle n'eût ouvert les yeux, et commencé à donner des signes de vie. Les premiers mots qu'elle prononça, arrivèrent à mon ame ; mais quand elle découvrit qui j'étais, et qu'elle se trouva entre les mains d'un étranger, elle se mit à pleurer et à se plaindre d'une manière qui m'alarma réellement. Cependant, elle reprit peu à peu du calme ; et quand elle vit que j'étais de sa nation, de sa religion, et de plus son libérateur, elle commença à me regarder d'un œil différent. Ma vanité me fit espérer que peut-être elle n'était

pas mécontente de voir l'intérêt qu'elle avait excité en moi. Cependant, elle ne cessait de se plaindre et de m'accuser d'avoir écarté son voile ; j'étais impardonnable : j'avais pris une liberté qu'un époux ose à peine se permettre ; j'avais arraché l'emblême de chasteté et d'honneur, si sacré aux yeux des Arméniennes ; j'avais méprisé tout sentiment de décence ; et j'étais, devant elle, un criminel qui avait vu ses traits. Vainement je lui représentai que si je n'avais pas ôté le bandeau qui lui couvrait le nez et la bouche, elle aurait été suffoquée ; que la chûte l'ayant privée de ses sens, elle fut morte, si je ne lui avais fait respirer la fraîcheur de l'air ; rien ne pouvait la convaincre qu'elle n'était pas une femme perdue. Cependant l'argument suivant eut plus de force sur elle qu'aucun autre ; personne que moi n'avait été témoin de ce qu'elle appelait son déshonneur, et je jurai avec tant de ferveur, par la sainte croix et par saint Grégoire, que ce secret

resterait enseveli dans mon cœur, tant que j'en aurais un pour le garder, qu'elle se laissa enfin consoler. Alors je la priai de me raconter sa dernière aventure, et de me dire qui j'avais eu le bonheur de sauver. »

« Vous parlez de cet homme, dit-elle; tout ce que je sais de lui, c'est qu'il est Persan. Je ne l'avais jamais vu avant, et je ne sais aucun motif qui ait pu l'engager à m'emmener, sinon celui de me vendre comme une esclave. Il y a quelques jours qu'une escarmouche eut lieu entre un détachement de cavalerie persane et des Géorgiens. Ceux-ci furent repoussés, et les Persans firent quelques prisonniers, qu'ils emmenèrent en grand triomphe à Erivan. Notre village avait été occupé par les troupes persanes avant cet engagement; et je suppose que mon ravisseur avait alors résolu de m'enlever, et de me faire passer pour une prisonnière géorgienne. Je venais de me lever, et j'étais allée au puits du village avec ma

cruche, pour apporter de l'eau à la maison, quand il s'élança de derrière un mur en ruines, en me montrant son couteau et en me menaçant de me tuer, si je ne le suivais sans bruit. Il me fit monter derrière lui, sur son cheval. Nous nous éloignâmes au galop, au moment même où d'autres filles du village allaient au puits; et mon seul espoir de salut était dans l'alarme que je savais qu'elles allaient répandre. Au bout de quelques minutes, nous fûmes hors de vue; car mon ravisseur parcourait en furieux les montagnes et les vallons, et s'ouvrait des chemins à travers un pays infréquenté. Enfin, en vous voyant sur le haut de la montagne, je repris courage et poussai des cris, malgré les menaces du Persan. Vous savez le reste. »

» Elle avait à peine fini de parler, que nous découvrîmes plusieurs personnes, les unes à cheval, et les autres à pied, qui venaient à nous à la hâte. Quelles délices de voir l'émotion de ma belle incon-

nue, lorsqu'ils approchèrent et qu'elle les reconnut!

— « Oh, voilà mon père, s'écria-t-elle! voilà mes frères! voilà Ovanes, Agoop, et Araton! mon oncle aussi! »

» Elle les embrassa tous avec transport. J'étais dans l'agonie de la crainte qu'il ne parût quelque jeune homme, qui pût exciter encore d'autres sentimens dans son cœur; mais, non, il n'y avait que ses seuls parens. Ils lui expliquèrent que ses jeunes amies avaient répandu l'alarme sur son enlèvement, dans tout le village; qu'heureusement ils n'étaient pas encore tous allés aux champs, et que le cheval de la famille étant encore à la maison, le père l'avait monté aussitôt. Ils avaient suivi les traces encore fraîches des pieds du cheval du ravisseur, tant qu'il avait tenu la route; les avaient retrouvées encore dans divers endroits, à travers un champ de bled qui conduisait à une pente rapide; enfin du haut d'un sommet élevé, Ovanes l'avait vu descendre un

vallon qui devait ne pas être éloigné de l'endroit où ils venaient de la trouver.

» Elle dit que tout cela était vrai; elle remercia encore Dieu et saint Grégoire, de ce quelle avait été sauvée; et après quelqu'hésitation, elle me désigna, de l'air le plus embarrassé, comme son libérateur. L'attention de toute la troupe se porta sur moi. « De qui êtes-vous le fils, dit le vieillard son père ? »

— « Je suis fils de Coja Petros, dis-je, le chef du village de Gavmishlû. »

— « Ah! il est mon voisin et mon ami, mais je ne vous connais pas; peut-être êtes-vous le fils qu'on avait élevé aux Trois-Églises pour en faire un prêtre, et qui êtes venu au secours de la famille ? »

— « Je répondis affirmativement, et il me dit alors : « Vous êtes le bien-venu. Puisse votre maison prospérer! vous avez sauvé notre fille, et nous vous devons une éternelle reconnaissance. Si jamais il fut nécessaire de tuer un agneau, de manger et de se réjouir, c'est mainte-

nant. Nous, et toute notre famille, nous vous porterons sur nos têtes, nous vous baiserons les pieds, adoucirons votre front, pour avoir sauvé notre Mariam, et l'avoir préservée de traîner une existence honteuse dans l'esclavage du Musulman. »

« Alors je reçus les félicitations et les complimens de ses frères et de son oncle. Ils m'invitèrent tous à venir à leur village, d'une manière si pressante, qu'incapable de résister, et poussé par le besoin de voir Mariam, j'acceptai leur offre, et nous nous dirigeâmes en corps vers le village.

» Comme nous descendions en tournant le flanc d'une des montagnes, on m'indiqua le village de Mariam, (car c'est ainsi que je l'appellerai), situé au milieu des arbres, dans un enfoncement à l'abri de tous les vents, excepté de celui de l'est, qui, venant ici du Kulzum (Mer Caspienne), est délicieusement frais et bienfaisant. Au-delà est la riviere Pembaki, qui se fraye un passage à travers

une vallée délicieuse, variée par la plus riche végétation. Nous distinguions plus loin encore l'église de Kara-Klisseh, ou le monastère noir, première position des Russes sur cette partie de la frontière, et situé sur un sombre rocher à pic, qui s'élève au milieu de la scène verdoyante qui l'environne.

» En approchant du village, nous vîmes tous les habitans, particulièrement les femmes et les enfans, qui avaient épié nos pas au bas de la montagne, inquiets de savoir si Mariam avait été arrachée au Persan. Quand ils l'apperçurent, ils exprimèrent leur joie par tous les moyens possibles. L'histoire de sa fuite et de sa délivrance fut bientôt racontée, et passa de bouche en bouche si rapidement, et on y ajouta tant de circonstances, qu'enfin on en vint à dire qu'elle avait été emportée par un géant, qui avait une tête de fer, des serres et des pieds d'acier, et des écailles sur le dos; qu'il était monté sur une bête qui déchi-

rait la terre à chaque bond, et qui, dans sa course rapide sur les montagnes, faisait un bruit semblable à celui de l'artillerie. On ajoutait à cela, que tout-à-coup, un ange, sous la forme d'un jeune laboureur, était descendu du sommet d'une haute montagne dans un nuage, et que, comme il agitait une épée flamboyante dans sa main, il avait effrayé le cheval, renversé Mariam à terre, et réduit le géant et son coursier en cendres; car, lorsqu'elle était revenue de sa frayeur, elle n'avait plus vu ni homme, ni cheval. Je fùs désigné comme l'illustre laboureur; et aussitôt tout le village tourna son attention sur moi. Malheureusement pendant que j'étais en train de recevoir ces honneurs presque divins, un jeune homme que j'avais vu souvent mener les bestiaux dans les montagnes, me reconnut et dit: « Ce n'est point un ange; c'est Yûsûf, le fils de Coja Petros, de Gavmishlû»; et je fus rendu à ma mortalité. Néanmoins je fus

traité avec la plus grande distinction par tout le monde; et les parens de Mariam ne pouvaient assez me témoigner leur reconnaissance du service que je leur avais rendu. Mais, pendant ce temps, l'amour laissait de profondes traces dans mon cœur. Je ne voyais plus Mariam sans voile, cet heureux moment de ma vie avait cessé, mais il avait scellé mon destin. « Non, me disais-je à moi-même, rien ne me séparera de cette charmante fille; nos destinées ne font plus qu'une dès-à-présent; le ciel nous a miraculeusement fait connaître l'un à l'autre; et les décrets seuls de la providence pourraient nous désunir, dussé-je pour l'obtenir être obligé d'imiter la violence du Persan, et l'emmener de force. » Mariam et moi, nous nous rencontrâmes quelquefois; et quoique nous nous parlassions peu, pourtant nos yeux disaient beaucoup, et je connus qne ma passion était payée de retour. Oh! qu'il me tardait de rencontrer un autre Persan, d'en com-

battre même vingt autres, pour prouver mon amour ! Mais je me rappelai que je n'étais qu'un pauvre Arménien, appartenant à une nation avilie et méprisée, et que la plus grande action que je pusse jamais espérer de faire, c'était d'éloigner les loups des troupeaux de mon père, ou de chasser les maraudeurs de nos champs.

« Je passai toute cette journée aventureuse à Geuklû, (c'était le nom du village). L'agneau promis fut tué, et l'on fit bouillir un grand chaudron de riz. Le lendemain, je retournai chez mes parens, que mon absence avait alarmés, et qui écoutèrent le récit de mon aventure, avec toute l'attention et l'intérêt que je pouvais désirer.

« J'étais tellement absorbé par mon amour, que je ne pouvais penser à autre chose; c'est pourquoi je me décidai à leur faire connaître l'état de mon cœur. « Je suis maintenant, leur dis-je, en âge de penser et d'agir moi-même. Grâces à

Dieu et à vous, j'ai des bras forts, et je puis travailler pour vivre : je désire me marier, et la providence m'en a préparé le moyen. »

« Je les priai ensuite d'aller demander Mariam à ses parens, pour que j'en fisse mon épouse; et je finis par baiser la main de mon père, et embrasser ma mère.

« Ils me répondirent que le mariage était une chose sérieuse dans ces temps difficiles, et que la famille était trop pauvre pour soutenir les frais d'une noce; qu'il fallait acheter des habits, une bague, des cierges, des confitures, un voile cramoisi, un lit et des couvertures, payer les musiciens et les chanteurs, et donner un repas; où prendrait-on cet argent?

« Je dis qu'à la vérité, l'argent manquait, et qu'aucun mariage ne pouvait se faire sans cela, pour l'honneur de notre famille, comme pour prouver mon amour à ma future, mais que je pouvais emprunter. J'avais des amis à Erivan et aux Trois-Églises, et je pensais pouvoir em-

prunter assez à l'un et à l'autre, pour suffire aux dépenses de mes noces; quant au remboursement, je dis que je travaillerais beaucoup et vivrais avec tant de frugalité, que peu-à-peu j'acquitterais ma dette. D'ailleurs, je pouvais devenir le commis d'un marchand qui me donnerait un intérêt dans ses affaires; et un voyage à Constantinople ou à Astracan me produirait assez de bénéfices pour payer tout le monde avec les intérêts.

« Enfin, j'en dis tant qu'ils se laissèrent persuader de faire les ouvertures nécessaires aux parens de Mariam; et il fut décidé que, sous quelques jours, mon père, mon oncle le prêtre et l'un des anciens du village iraient à Geuklû la demander en mariage pour moi. Pendant ce temps, j'y avais été moi-même presque tous les jours, sous quelque prétexte; et j'avais eu plusieurs occasions de l'informer de mes intentions, afin qu'elle et sa famille ne fussent pas pris au dépourvu.

« Mon père et ceux qui l'accompagnaient, furent bien reçus par les parens de ma future. Après avoir parlé du motif de leur visite, et saisi cette occasion de boire quelques verres d'arrack de plus qu'à l'ordinaire, on arrêta que nous serions mariés, aussitôt que les conventions auraient été réglées, et qu'on aurait rempli la formalité du *nâm-zed* (fiançailles).

« Trois jours après, ma mère accompagnée de deux vieilles femmes du village, de mon oncle le prêtre et de moi, se rendit à Geuklû, pour le nâm-zed, et pour régler les conditions de notre mariage. Nous fûmes reçus avec plus de cérémonie que mon père et ses collègues ne l'avaient été; et les femmes de l'autre partie s'étant réunies aux nôtres, les négociations furent ouvertes.

« Ma mère offrit de ma part, à ma future épouse, deux habillemens complets, composés de deux chemises, l'une de soie cramoisie, l'autre de coton bleu; deux pantalons, l'un de soie, l'autre de

coton rayé; deux *jubbehs* (robes justes à la ceinture) en indienne; deux voiles, un de coton blanc, l'autre parsemé de bleu; deux paires de babouches, une de chagrin vert à talon, l'autre de cuir brun, avec des talons plats en os et ferrés; elle dit que j'y ajouterais encore un mouchoir de mousseline imprimée, et une couple de bandeaux et de mouchoirs pour la tête. Elle offrit encore cinquante piastres en argent pour les menues dépenses, et une chaîne de col, à laquelle serait suspendu un tomaun d'or de Perse.

« Après que les parens de ma femme se furent consultés pendant quelque temps, ces propositions furent acceptées; mais une des vieilles femmes qui avait servi dans une famille persane, fit une demande qui donna lieu à quelque discussion; c'était que je devrais donner quelque chose pour *sheer baha* (argent de lait), comme cela est d'usage dans toute la Perse. Nous dîmes que cela ne se fai-

sait pas chez les Arméniens; le parti contraire lutta pour que cela fût. Enfin, les mots commençaient à grossir, quand je priai ma mère de ne point faire de difficulté, et d'offrir dix piastres de plus; ce qui étant accepté, le tout se trouva arrangé à la satisfaction des deux parties.

« Tout ceci s'était passé entre les femmes seulement. Bientôt je fus appelé avec mon oncle, pour remplir la cérémonie; et il me fut strictement enjoint de ne pas rire, ni même sourire, tant qu'elle dura; car le mariage devait être malheureux, s'il arrivait rien de contraire au décorum lors de la première entrevue.

« Je trouvai ma mère assise à terre, soutenue de chaque côté par ses deux vieilles femmes, et en face d'elle, la mère de ma future épouse, également soutenue par ses femmes. Mariam entra en même temps que moi, et ma mère lui fit présent, de ma part, d'une bague de cuivre hélas! qu'elle mit à son doigt, et on donna du vin au prêtre. Quand nous eûmes bu

un bon coup, on annonça que nous étions fiancés; et nous reçûmes les félicitations de tous ceux qui nous entouraient. J'étais dans le ravissement, quoiqu'il me fût défendu de communiquer avec ma future; mais je me mis à embrasser tout le monde, et tant de bénédictions plûrent sur nous, qu'il ne fut peut être jamais un couple plus heureux, plus riche en bons souhaits, au moins.

« Ma mère et sa société étant retournées au village, je commençai à faire les préparatifs de mes noces, le cœur léger, et sans penser aux événemens qui pourraient détruire mon bonheur. Quand nous en vînmes à examiner l'argent que cela coûterait, et les moyens de l'obtenir, je fus agréablement surpris de voir entrer mon père dans la chambre où la famille était assemblée, avec un sac à la main. « Voilà de l'argent, dit-il; après tout, le ked-khoda de Gavmishlû peut pourvoir son fils, aussi bien que le plus riche du pays. — Tenez, Yûsûf, me dit-il,

prenez ce dix tomauns, mon fils ; et employez les à acheter les habits de votre femme. »

» Sur quoi, je m'agenouillai, baisai sa main, et lui demandai sa bénédiction.

«Mon oncle le prêtre, excité par cette générosité, me dit : «Tenez, mon neveu, l'église est pauvre en effet, et ses ministres le sont encore plus, mais voici vingt abassis d'argent, dépensez-les en cierges pour vos noces. » D'autres, faisant partie de l'assemblée, me donnèrent aussi quelque chose ; au moyen de quoi, sans être réduit à la nécessité d'emprunter, je trouvai ma bourse suffisamment garnie, pour me mettre en état de faire toutes mes emplettes. J'exprimai ma reconnaissance à mes bienfaiteurs ; jamais je n'avais eu tant d'argent en ma possession, et je savais à peine quelle contenance faire. Cependant, mon impatience ne connaissait point de bornes. Il me tardait de me voir déjà sur la route d'Erivân, où les

habits devaient être achetés ; car on ne pouvait trouver de bazar plus près que dans cette ville. Mais comme je ne savais pas acheter, et que d'ailleurs je ne connaissais rien à tout ce qui regarde la toilette des femmes, il fut décidé que ma mère m'accompagnerait, montée sur un âne, tandis que je suivrais à pied. Elle avait une amie arménienne à Erivan, qui nous logerait pour une nuit ou deux ; et pour ce qui était de dormir sur la route, nous pourrions nous retirer dans les tentes des tribus errantes, que leur devoir oblige à l'hospitalité envers les étrangers.

« Nous partîmes, elle sur l'âne, moi avec mon sabre au côté et mon fusil derrière le dos, suivis de la moitié du village, qui faisait des vœux pour notre bonheur.

« En arrivant sur les hauteurs d'Aberan, nous découvrîmes un camp immense de tentes blanches, dont l'une, celle du chef, etait d'une étendue ex-

traordinaire. Un cavalier, que nous rencontrâmes, nous apprit que le serdar d'Erivan était campé en ce lieu, avec un corps considérable de cavalerie, et qu'il y paraissait posté pour surveiller les mouvemens des Russes et des Géorgiens, qui, à ce qu'on croyait, devaient bientôt mettre leurs forces en mouvement pour venir attaquer la Perse.

« Cette nouvelle nous alarma beaucoup. Ma mère voulait retourner à la maison, et remettre la noce. Trop amoureux pour écouter une telle proposition, je la pressai de hâter notre marche, afin de revenir plutôt. Nous fîmes tant de chemin, le premier jour, que je voyais la fumée des cheminées d'Érivan dans l'éloignement. Nous passâmes la nuit sous un roc avancé, ayant en face de nous le mont majestueux d'Arrarat. Nous ne manquâmes pas de nous signer en l'aperçevant, et de nous recommander à saint Grégoire, en nous recueillant avant de nous endormir : les tribus

errantes s'étaient trop éloignées de notre chemin pour notre projet, et nous ne pensâmes plus à aller chercher leur protection. Rafraîchis par le repos de la nuit, nous reprîmes notre voyage de bonne heure dans la matinée, et arrivâmes à Érivân en sûreté.

« Ma mère fut reçue par son amie avec bonté; et, le lendemain de notre arrivée, elles allèrent ensemble au bazar faire emplette des habits de noce, tandis que je me promenais, baîllant devant tout ce que je voyais, et écoutant les discours de ceux qui étaient rassemblés sur la place du marché. Les bruits étaient différens sur les opérations du serdar contre l'ennemi. Il était évident que quelque mouvement allait s'effectuer, et qu'on se disposait à une attaque d'une nature extraordinaire, car les gens de l'arsenal et les artificiers avaient été employés extraordinairement à apprêter des instrumens de destruction jusque-là inconnus en Perse (des grenades), et

que des déserteurs russes avaient eux-mêmes fait connaître. J'étais tellement occupé de mes propres affaires et du bonheur qui m'attendait, que cette nouvelle passa sur moi, sans que je l'entendisse. Il me vint à l'idée que nous devrions tâcher de nous assurer la protection du serdar, par l'intermédiaire de notre chef, aux Trois-Églises, au cas que notre village et son territoire devînt le théâtre de la guerre; mais quand je réfléchis sur la durée du temps qu'il faudrait pour nous éloigner autant de notre route, j'abandonnai cette idée; et, dans mon impatience, je me fiai à mon sabre et à mon mousquet, comme devant suffire pour nous protéger contre toute attaque.

» Ma mère et moi, partîmes pour notre village, par la même route que nous avions prise, mais non avec la même célérité; car l'âne était chargé de nos emplètes; et outre nos armes, je portais encore une grande partie du fardeau. Le camp du serdar était toujours

au même endroit ; et nous le dépassâmes sans le moindre empêchement et sans qu'il nous arrivât rien de remarquable, jusqu'à ce que nous eussions atteint la montagne qui donne sur Gavmishlû.

» La vue d'une tente frappa d'abord ma mère, et elle s'arrêta.

— » Qu'est-cela, Yûsûf, s'écria-t-elle, voyez-vous cette tente ?»

— » Moi qui n'avais d'autres pensées en tête que celles qui pouvaient se rapporter à mon mariage, je répondis : «Oui, je vois ; peut-être font-ils des préparatifs pour nous donner un dîner. »

— » La barbe de mon mari, avec votre dîner ! s'écria-t-elle ; où sont donc vos esprits? Les Russes ou les Persans sont ici, aussi sûr que je suis chrétienne ; et dans l'un ou l'autre cas, malheur à nous ! »

» Nous nous hâtâmes d'arriver à notre demeure dans la plus grande inquiétude ; et quand nous en approchâmes, nous vîmes que ma mère avait deviné

juste. Le village venait d'être occupé par un petit détachement d'infanterie russe, composé de cinquante hommes, commandés par un *penjah tashi* (chef de cinquante), qui, à ce qu'il paraît, formait les avant-postes d'une armée campée à un jour de distance. Chaque maison du village avait été obligée de loger un certain nombre d'hommes; et la nôtre, comme étant la meilleure et appartenant au chef, fut choisie par le capitaine.

» Vous pouvez concevoir notre consternation, et surtout combien j'étais malheureux par la crainte que nos noces ne fussent remises indéfiniment, lorsque nous étions à la veille d'être ruinés, et réduits au sort de misérables fugitifs dénués de tout. Cette idée était trop accablante et je me hâtai d'aller épancher mon cœur avec mes amis de Geuklû, qui pourraient peut-être me donner des consolations. Leur village était considérablement éloigné du chemin de l'armée,

et on n'y avait encore vu aucunes troupes; mais lorsqu'ils apprirent ce qui se passait de notre côté, ils partagèrent aussitôt toutes nos craintes. Je vis Mariam, cette chère enfant de la nature! Les coutumes de notre pays ne nous permettaient pas de nous parler librement; mais l'amour est fertile en expédiens, et nous parvînmes à échanger les sermens d'une éternelle constance, et à engager notre foi, sur la sainte croix, que quelque chose qui arrivât, nous serions toujours unis.

» Ces entrevues avaient lieu fréquemment, et je devins presque furieux de ce que nous ne pussions pas nous marier. Il était évident qu'il arriverait bientôt quelque catastrophe; les armées pouvaient se rencontrer d'un jour à l'autre; et alors, que deviendraient les réjouissances de nos noces? Entreprendre de célébrer une cérémonie aussi importante dans de telles circonstances, aurait été se jouer et se moquer de la provi-

dence, et nous préparer à nous-mêmes un avenir de malheurs. Cependant, j'étais trop amoureux et trop impatient, pour ne pas me marier dans toutes circonstances; et je ne faisais qu'endurer le retard que je ne pouvais éviter.

» Une quinzaine s'était passée depuis notre retour, et rien n'avait paru. Nous étions dans la meilleure intelligence avec nos hôtes les Russes; et comme ils étaient paisibles et doux, infiniment plus que les Persans ne l'auraient été dans de semblables circonstances, nous devînmes bientôt très-intimes. Ils étaient chrétiens comme nous; ils faisaient le signe de la croix, priaient dans notre église, mangeaient du porc et buvaient du vin: toutes circonstances qui produisaient une grande sympathie de sentimens, et resserraient les liens de l'amitié entre nous. Leur capitaine était un jeune homme d'un grand mérite, et de mœurs si simples, qu'il plaisait à tout le monde. Il maintenait la plus stricte disci-

pline parmi ses troupes, et était lui-même l'homme le plus sobre. Il était curieux de s'instruire de nos mœurs et de nos usages, et nous encourageait à converser avec lui, sur tout ce qui intéressait notre famille. Il apprit, par ce moyen, ma situation relativement à mes noces; et il en écouta le récit avec un si grand intérêt, qu'il devint mon ami pour la vie.

Il me dit : « Mais pourquoi ne les ferait-on pas maintenant ? Rien n'en empêche : nous sommes ici pour vous protéger, et je vous promets de vous procurer tout ce que nous pourrons vous donner ou vous prêter. Les Persans ne font pas le moindre mouvement, et notre armée attend un renfort de Téflis avant d'aller plus loin. Par conséquent vous aurez tout le temps nécessaire pour faire vos cérémonies, tranquilles et heureux, et peut-être avec plus d'éclat que si nous n'étions pas ici. »

» Il promit en outre de faire présent

à la mariée de dentelle d'or de Géorgie, et de me prêter son cheval, un beau karadaghi, que je pourrais monter en cette occasion. Il en dit tant, qu'il finit par me persuader, moi et les parens de ma future, de ne pas différer la cérémonie et nous convînmes du jour. Si tout autre homme avait autant pressé cette affaire, et s'y fut montré aussi personnellement intéressé, j'aurais probablement soupçonné la pureté de ses intentions, et certains sentimens de jalousie se fussent élevés dans mon âme; mais le capitaine était si laid, si hideusemeet laid, si opposé à ce qui passe pour de la beauté parmi nous, que je ne pouvais avoir aucune crainte concernant Mariam, par rapport à lui; car si elle avait pu le remarquer, elle aurait pu tout aussi bien s'amouracher d'un singe. Sa face était couverte d'une peau blanche et lépreuse, et sa tête, de cheveux ou plutôt de plumes, plantées en diverses lignes droites et de couleur

de paille; ses yeux étaient de petits trous ronds enfoncés dans leurs orbites, et cachés par de petites montagnes produites par les pommettes de ses joues; son nez était marqué par un petit morceau de chair, au-dessous duquel étaient percés deux trous comme avec une alène; et son menton aussi luisant que la glace n'offrait pas la moindre apparence de barbe; un petit duvet croissait sur sa lèvre supérieure; et cette marque d'une sorte de virilité, était entretenue aussi soigneusement graissée et noircie qu'une paire d'énormes bottes dans lesquelles ses jambes étaient renfermées.

» Non, dis-je en moi-même, Mariam aimerait plutôt son géant persan que cette créature; et quand elle s'avisera de le comparer à son futur (et je me regardais avec quelque complaisance), je me flatte de pouvoir mettre de côté toutes mes craintes jalouses.

» Et il fut convenu que je me marei-

rais. La veille du jour des noces, les hardes et les autres présens placés sur des plateaux que des hommes portaient sur leurs têtes, précédés de chanteurs et de musiciens dont on trouve quelques uns dans nos villages, furent envoyés à ma future. Ma troupe se composait d'un joueur de zoûrna (hautbois), d'un joueur de tambourin et de deux chanteurs. Nos amis les Russes, pour ajouter à la pompe de la cérémonie, nous prêtèrent un tambour, dont le bruit, battu par un de nos jeunes bergers, produisit le plus grand effet partout le pays. Je suivis mes présens quelques heures après, pour recevoir celui que ma future devait me faire, suivant l'usage ; il consistait en une paire de pistolets montés en cuivre et faits dans le Caucase, qui avaient appartenu à un de ses grands oncles, autrefois soldat dans les troupes du wali de Géorgie, avant que les Russes prissent possession de ce pays.

« Le lendemain, jour d'un bonheur

attendu par moi et ma famille, nous nous levâmes à l'aube du jour. Le temps était serein, mais brûlant; depuis plusieurs jours, il était à l'orage; et d'épais nuages qui nous menacaient, élevaient leurs têtes blanches dans l'horison. Mais la nature était magnifique et rafraîchie par une ondée tombée dans la nuit. Mon ami le capitaine me prêta son cheval que j'ornai et caparaçonnai, aussi bien que je pus, pour une pareille occasion. Moi-même, je m'habillai à neuf de la tête aux pieds; et au moyen d'un grand nombre de ceinturons garnis de clous d'argent, de boîtes à cartouches, de poignards et d'autres attirails que je portais et que m'avait prêtés un Géorgien, au service des Russes, on me dit (et je le crus) que j'avais une tournure magnifique. Nous partîmes pour Geuklû; mes parens mâles, le capitaine russe, et autant d'hommes de sa compagnie qu'il en pût emmener pour former une foule, me suivirent. En appro-

chant du village, nous nous rangeâmes en file, précédés de la musique, des chansons et d'acclamations de joie. Nous mîmes pied à terre à la porte de ma future, où nous prîmes des rafraîchissemens et reçûmes les félicitations de tout le village. Ensuite, lorsque tout fut prêt pour notre retour à Gavmishlû, où mon oncle devait célébrer la cérémonie, nous rencontrâmes à cheval ma fiancée, couverte d'un voile cramoisi qui la cachait de la tête aux pieds et tombait par dessus un plat de bois placé sur sa tête; elle était montée sur le coursier de son père, conduit de chaque côté par ses frères. Il est d'usage que le fiancé tienne à la main droite une ceinture dont la mariée tient l'autre bout, en allant à l'église; et nous nous y conformâmes. Tous nos amis, nos parens, tous les jeunes gens du village, les uns à pied, les autres sur des ânes, d'autres à cheval, accompagnaient le cortège, en poussant des acclamations, et en manifestant leur

joie par toutes sortes de jeux et de plaisanteries, pendant tout le cours de la marche. Lorsqu'enfin nous eûmes atteint un petit tertre élevé qui domine notre village, la procession s'arrêta; et chacun de ceux qui avaient concouru à la cérémonie, reçut un cierge qui fut aussitôt allumé. Alors la procession s'avança à pas lents et mesurés, ayant mon oncle à sa tête, qui, secondé par mon autre oncle des Trois-Églises, chantait des psaumes en marchant, au milieu du bruit des curieux qui nous entouraient. Le capitaine russe avait eu l'attention d'habiller ses hommes pour cette occasion; et ils marchèrent avec nous jusqu'à l'église, ajoutant beaucoup à la dignité de la scène.

« Enfin, nous descendîmes à la porte; et tenant toujours les extrémités de la ceinture, ma fiancée et moi, marchâmes à pied à l'autel qui, malgré notre humble condition, avait été orné, avec un éclat plus qu'ordinaire, de fleurs,

de rubans et de miroirs. J'approchai mon front de celui de Mariam; et la Bible fut ouverte et placée sur nos têtes qui servirent de pupitre: ses mains étaient tenues dans les miennes. Alors le prêtre demanda si nous consentions à nous prendre l'un l'autre pour mari et femme; et après que nous eûmes fait une inclination de tête, en signe de consentement, et qu'il eut assez lu et chanté de prières, la cérémonie fut finie et notifiée à tout le monde par les cris de la multitude et par les sons redoublés de nos tambours et de nos flûtes.

« Pendant ce temps, le jour avait entièrement disparu; et le temps qui annonçait l'orage, s'obscurcissait de plus en plus. La pluie tombait, et on entendait le tonnerre dans le lointain. Cette circonstance fit cesser le repas donné par mon père, beaucoup plutôt. Lorsque nos hôtes se furent retirés, l'heure enfin arriva qui devait me faire le plus heureux des hommes.

» Oh ! m'arrêterai - je ici pour me rappeler toutes les horreurs de cette nuit ? ou les passerai-je sous silence pour ne pas vous affliger en les racontant ? Vous pouvez vous figurer ma femme, belle comme l'étoile du matin, innocente comme un ange, et attachée à moi par le plus pur amour ; et vous pourrez sentir ce que j'éprouvais dans ce moment : moi, qui avais regardé mon union comme impossible, et qui avais pensé au bonheur qui m'attendait, comme à un point brillant dans mon existence, auquel je n'espérais jamais atteindre.

» Mais pour donner une juste idée de la scène que je vais décrire, il faut que vous sachiez que les villages de la Géorgie et de notre partie de l'Arménie, sont bâtis moitié sous terre, et qu'un étranger se trouve marcher sur le toît de la maison, quand il se croit au niveau du sol, la plupart des habitations étant éclairées par des ouvertures faites

sur le toit. Telle était la maison que ma famille habitait et dans laquelle mon mariage fut célébré. Ma chambre nuptiale avait une de ces ouvertures, qu'on avait fermée pour l'occasion, et une porte qui conduisait en plein air.

« Il est d'usage, parmi les Arméniens, que le marié se couche le premier. Sa femme lui ôte ses souliers et ses bas; et avant d'ôter son voile, elle doit éteindre la lumière. L'orage venait d'éclater; le tonnerre roulait sur nos têtes; les éclairs brillaient; des torrens de pluie tombaient avec un bruit affreux; les élémens paraissaient être dans un bouleversement général, quand ma Mariam éteignit la lampe en se dévoilant. A peine elle était couchée, que nous entendîmes un bruit violent et extraordinaire à l'ouverture du plafond; des voix d'hommes se mêlaient aux éclats de la foudre; et le bruit des pieds des chevaux se faisait entendre distinctement. Tout-à-coup nous fûmes alarmés par le bruit de quelque

chose de pesant qui tomba dans la chambre près de notre lit, accompagné d'une lueur pâle et d'une odeur sulfureuse.

« C'est le tonnerre, par tout ce qu'il y a de plus sacré! O ciel! protège nous, m'écriai-je! Fuis mon ame, ma femme, sauve-toi!

« Elle n'eut que le temps de saisir son voile et de sortir, quand une explosion se fit dans la chambre, si terrible et si épouvantable, que je me crus transporté dans la région des damnés. Je tombai sans connaissance au milieu des débris, des pierres, du plâtre et des meubles. Tout ce que je pus me rappeler, c'est qu'une immense lumière fut accompagnée d'une odeur de soufre accablante; puis un silence mortel suivit.

« Je restai quelque temps, sans voir ce qui se passait; mais peu-à-peu je revins à moi-même : et quand je m'aperçus que je pouvais remuer mes membres et que rien dans ma personne n'était sérieusement blessé, je commençai à considérer

ce qui s'était passé. Quant à ma noce, elle me paraissait un rêve ; je n'entendais autour de moi que le bruit des mousquets, de fortes et fréquentes explosions, et des cris d'hommes, d'hommes blessés et souffrans, d'hommes attaquant et tuant d'autres hommes, le bruit des chevaux et le cliquetis des armes. « Au nom du ciel ! qu'est-ce que tout cela, me dis-je ? » Je me croyais encore transporté dans une autre planète, quand le cri d'une femme frappa mon oreille. « C'est Mariam ! c'est elle, par tout ce qu'il y a de sacré ! où la chercher ? » J'étais éveillé ; je me débarrassai du poids des décombres qui étaient tombés sur moi ; et une fois sur mes jambes, je sortis pour la chercher. La scène qui s'offrit à moi était plus terrible que je ne saurais l'exprimer. Le premier objet qui frappa ma vue, fut un Persan s'élançant près de moi, un sabre nu dans une main, et une tête humaine dégouttante de sang dans l'autre. L'obscurité de la nuit était éclai-

rée, à de rapides intervalles, par de brillants éclairs, qui, aussi prompts que le coup d'œil, découvraient tantôt la hideuse tragédie qui se passait sous mes yeux, et la replongeaient tantôt dans l'obscurité, laissant l'imagination remplir le reste. Dans un éclair, je vis des Persans, le sabre levé, attaquer des Russes sans défense et sortant du lit. Dans un autre, de pauvres villageois fuyant de leurs chaumières fumantes dans le plus grand effroi. Alors, il se fit une grande explosion qui ébranla tout ce qui m'environnait. Les bestiaux du village, hors de leur retraite, couraient partout dans la confusion, et se mêlaient aux horreurs de la nuit. Enfin, mes paroles sont au-dessous de la description que l'on pourrait faire de ce tableau effrayant de dévastation ; et je dois bénir la miséricorde dont la main toute puissante m'a épargné, au milieu de la destruction qui m'environnait.

« Je ne savais de quel côté chercher

ma femme. J'avais entendu ses cris ; et le frisson du désespoir se répandit sur moi, quand je pensai que c'était peut-être des gémissemens de mort qui avaient frappé mon oreille. Je me jetai au milieu du carnage ; et armé d'un tison arraché à ma chambre nuptiale, je me dirigeai vers les combattans, plus semblable à un maniaque au comble de la frénésie, qu'à un nouveau marié, la première nuit de ses noces. En gagnant l'extrémité du village, je crus encore entendre les cris de ma bien-aimée. Je courus vers cette direction ; et un éclair qui luit sur la colline voisine, me laissa voir deux cavaliers emportant une femme, dont le voile blanc s'apercevait derrière l'un d'eux. Sans penser à rien qu'à ma femme, je les suivis avec l'agilité d'un bouc sauvage. Mais l'orage avait cessé ; les éclairs ne brillaient plus ; et j'étais resté dans la plus profonde obscurité sur le sommet de la montagne, sans savoir quel chemin suivre, et si je

devais continuer ma route ou non. J'étais presque nud; j'avais reçu de fortes contusions; mes pieds, autrement accoutumés à la terre, avaient été lacérés par ma course; et j'étais tellement épuisé par la douleur, mon cœur était si déchiré, que je me couchai sur la terre humide, dans un état de désespoir qui fut suivi d'une torpeur universelle.

« Je restai dans cet état, jusquà ceque les premiers rayons du soleil, en brillant à mes yeux, me rendissent graduellement au sentiment de ma situation.

« Qu'est-il donc arrivé? me dis-je: où suis-je? Comment suis-je venu ici? Ou les démons et les esprits malins d'un autre monde ont fréquenté ces lieux cette nuit, ou je suis étrangement abusé. A voir cet orbe glorieux se lever dans ce ciel pur et sans nuage; à voir la douce sérénité de la nature, la fraîcheur du matin, le chant des oiseaux, le mugissement des bestiaux, et la paix et l'isolement de mon village paternel, je dois sup-

poser que les images d'horreurs, d'horreurs incroyables qui flottent dans mon esprit, sont les illusions d'une imagination désorganisée. Est-il possible que, dans cet endroit écarté, sous ce beau ciel, au milieu de ces dons généreux de la nature, j'aie pu voir des hommes massacrer leurs semblables, une chaumière en flammes, une tête sanglante, et.... ? Oh ! cruelle pensée! que j'aie été privé de ma chère, de mon innocente épouse ! Et ce fut alors seulement que je fus rendu au souvenir de tout ce qui s'était passé. Les larmes qui avaient refusé de couler, vinrent alors à mon secours, et soulagèrent mes tempes brûlantes et mon sein presque suffoqué. Je me levai, et marchai lentement jusqu'au village. Tout était dans le silence. On voyait çà et là une légère fumée, et des bestiaux égarés paissaient sur les chemins. Des étrangers à cheval paraissaient occupés à quelques préparatifs; et bientôt les malheureux paysans furent entassés en groupes, à

peine éveillés de la promptitude de la destruction qui les avait atteints, et incertains du sort qui pouvait encore leur être réservé. Quant à moi, la perte que j'avais déjà faite, me faisait attendre tous les autres malheurs. J'avais préparé mon esprit à trouver mes parens morts, à voir la ruine totale de notre maison, et à me trouver seul au monde, sans asile, sans parens, sans ami. Mais non; l'imagination n'avait pas outré le tableau; car une des premières personnes que je rencontrai, en entrant dans notre village, fut ma pauvre mère qui, en me voyant et se rappelant toutes les peines qu'elle avait prises pour assurer mon bonheur, tomba sur mon col et répandit un torrent de larmes. Lorsque sa première douleur fut appaisée, elle me dit que mon père avait beaucoup souffert de contusions, et d'un coup qu'il avait reçu à la tête; mais que le reste de la famille se portait bien. Notre maison avait été considérablement endommagée; la plupart de nos

effets pillés, et ma chambre nuptiale surtout avait été presque détruite de fond en comble. Elle m'apprit que le bon capitaine russe avait été la première victime de l'attaque des Persans; que presqu'immédiatement après l'explosion de ma chambre, il s'était précipité dehors pour voir ce qui était arrivé, deux Persans l'avaient saisi, et que l'un d'eux l'avait décapité d'un seul coup : c'était sa tête que j'avais vu porter devant moi, lorsque j'étais sorti de ma chambre; alors ma mère me conduisit dans un lieu sûr, et mit sur moi les vêtemens qu'elle put trouver.

« Les Persans ayant complété leur œuvre abominable, avaient abandonné le lieu de l'action, laissant à nos pauvres villageois la tâche douloureuse d'enterrer les cadavres de trente malheureux Russes qui avaient succombé victimes de leur trompeuse attaque, et dont ils avaient emporté les têtes en trophées.

« Après que j'eus visité mon père et

laissé notre maison dans un état aussi consolant que possible pour les circonstances, je me déterminai à partir à l'instant à la recherche de ma femme. Il était évident qu'elle avait été emportée par quelqu'un de ceux qui avaient attaqué le village, et qu'on l'aurait conduite à Érivan, comme au plus prochain marché d'esclaves; car celui qui l'avait prise se proposait sans doute de la vendre. Mon sabre, mes pistolets et mon fusil, qui avaient fait partie des ornemens de ma chambre nuptiale, furent trouvés ensevelis sous ses ruines : je les pris pour me défendre; et, quelques pièces d'argent dans ma bourse, je dis adieu à Gavmishlû, en faisant vœu de n'y jamais rentrer que je n'eusse trouvé Mariam.

« Je voyageais donc à pas précipités, prenant les chemins les plus courts pour franchir les montagnes qui conduisaient à Érivan. En traversant un embranchement de la grande route, je rencontrai deux cavaliers bien montés et équipés,

qui m'arrêtèrent en me demandant où j'allais.

« Je n'hésitai pas à leur raconter ma misérable histoire, espérant qu'ils pourraient me donner quelque renseignement qui jetât du jour sur le sort de ma femme: ce qu'ils firent en effet, mais d'une manière si cruelle que leurs discours réveillèrent en moi les plus horribles soupçons. Ils me convainquirent presque que ma pauvre Mariam, innocente, sans souillure, quoiqu'elle fût mon épouse, était tombée au pouvoir du plus licencieux des tyrans.

« Est-il possible, dis-je, lorsqu'ils m'eurent raconté l'horrible expédient auquel leur chef, le serdar (car c'était à deux hommes de sa garde que je parlais), avait eu recours pour accomplir sa cruauté; est-il possible que l'égoïsme soit porté à ce point, et que le vin ait éveillé tant de barbarie dans le cœur d'un homme? Je sais que vous autres, Mu-

sulmans, vous traitez les femmes comme de simples complices du plaisir; mais, après tout, elles sont les créatures de Dieu, elles ne sont pas faites pour le serdar seulement, comme il paraît le croire; mais elles nous sont données à tous pour nous aider, nous consoler, et être nos compagnes dans la vie. »

« Mes auditeurs ne firent que rire de mes discours, et m'assurèrent ironiquement que, si je cherchais une femme entrée dans le harem du serdar, mes peines seraient inutiles, et que je pourrais aussi-bien prendre la peine de retourner d'où je venais.

« M'embarrassant peu de ce qu'ils disaient, je hâtai mes pas, sans savoir pourquoi, ni où j'allais; mais poussé par une espèce de sentiment, qu'il ne pouvait être dans la sagesse du Tout-Puissant d'amasser un tel poids d'infortunes sur un misérable pécheur comme moi, sans lui donner enfin une récompense équi-

valente, ou quelque consolation qe je savais qu'il était en son pouvoir de m'accorder.

« J'étais alors près du camp d'Aberân, où je savais que le serdar était établi en personne; et, dans l'espoir d'apprendre quelque nouvelle favorable, je me pressai d'y arriver. Le camp était alors vivement agité par l'arrivée du détachement de Persans qui avaient attaqué notre village, et qui donnaient les preuves du succès de leur entreprise par les têtes des Russes qu'ils avaient apportées et qu'ils avaient placées en plusieurs tas devant la tente du chef. On aurait cru qu'ils avaient remporté une victoire signalée, par les réjouissances et les fanfaronnades qui eurent lieu à cette vue. Ces hideux objets furent aussitôt salés et envoyés en grande parade et avec cérémonie au shah de Perse, qui ne veut jamais croire qu'une victoire soit gagnée qu'il n'en ait les preuves palpables. Cependant, au milieu de toute cette joie,

on vit arriver à toute bride un courrier de la frontière russe, dont les nouvelles produisirent un changement de scène. Il annonça que l'armée russe, ayant appris la dernière attaque de l'avant-poste de Gavmishlû, était en marche contre le serdar, et avançait si rapidement qu'il devait s'attendre à être attaqué avant la nuit. La scène qui suivit, défie toute description. Tout le camp reçut ordre de se lever, et de battre généralement en retraite. Les tentes tombèrent; on chargea les mules; chacun jetait des cris perçans; hommes, chevaux, canons, tout fut en mouvement à la fois; et avant que deux heures se fussent écoulées, le camp avait disparu et l'armée était en marche pour Érivân.

« Cependant, je n'avais rien appris sur Mariam; et il était clair que, si elle était au pouvoir du serdar, elle était dans les murs de son sérail, à Érivân. J'y tournai donc mes pas, espérant tirer quelque avantage de cette grande confusion.

» En arrivant, je me portai sur le pont du Zengin, d'où je pouvais voir la partie du palais du serdar, qui renferme les femmes; et comme les troupes le traversaient en même temps, personne ne me remarqua, et je passai pour un de ceux qui suivaient le camp. Le palais est situé sur le bord d'un précipice, formé par de noirs rochers, au pied desquels coule le Zengin, torrent clair et rapide qui court en bouillonnant à travers un lit rocailleux, et dont les projections pierreuses forment des tournans où l'onde écume et blanchit, et qui augmentent encore la rapidité de ses eaux. Un pont de trois arches est jeté juste au pied du précipice, et fait partie de la grande route de Géorgie en Turquie. Le principal salon du palais, dans un des coins duquel le serdar est ordinairement assis, ouvre par un grand vitrage sur la rivière, et donne sur le précipice. A quelque distance et sur la même façade, sont les fenêtres des appartemens des femmes,

distinguées par leurs persiennes, et autres inventions de la jalousie. Cependant je m'aperçus qu'elles n'étaient pas si bien garanties, qu'elles ne pussent voir les objets qui passaient et repassaient sur le pont; et je m'imaginai que si Mariam y était prisonnière, elle pourrait peut-être m'apercevoir. « Mais, quand elle m'apercevrait, me disais-je à moi-même dans le désespoir, ma vue en cet endroit ne servirait qu'à accroître sa torture et mon désespoir. » Il paraissait impossible de fuir d'une telle hauteur; se précipiter, c'était chercher la mort; et à l'exception d'un saule qui croissait à travers le rocher, immédiatement sous une des fenêtres, il n'y avait rien qui pût rompre la chute. Cependant, après être resté si long-temps à méditer dans le même endroit, je craignis d'être remarqué, et quittai mon poste, déterminé à y revenir à la chute du jour, et même à toute heure, où je pourrais m'y montrer sans danger.

» Je guétais de cette manière les fenêtres du sérail depuis plus d'une quinzaine, et je n'avais cessé d'aller et venir sur le pont, au moins trois fois par jour, quand un soir que la nuit était proche, je vis s'ouvrir la fenêtre qui donnait au-dessus du saule, et une femme se pencher en dehors. Je la fixais sans oser respirer : elle paraissait me reconnaître ; je lui tendis la main, elle me tendit les siennes. « C'est elle! m'écriai-je; oui, c'est elle! c'est Mariam! » Alors, sans hésiter un moment, je me plongeai dans la rivière, sans réfléchir aux conséquences; et après l'avoir traversée à la nage, je me trouvai au pied du précipice, immédiatement au-dessous de mon épouse bien-aimée. Elle tendit plusieurs fois ses bras vers moi, comme si elle eût voulu s'élancer par la fenêtre. La crainte me força presque à crier; et cependant l'espoir de la presser sur mon cœur, me faisait pour ainsi dire regretter qu'elle ne le fît pas. Nous étions restés à nous re-

garder attentivement l'un l'autre, craignant de parler et brûlant cependant de le faire. Enfin, elle ferma brusquement la persienne, et me laissa dans l'attitude et toutes les horreurs de l'attente. Je gardai quelque temps mon poste sans la voir davantage, quand tout-à-coup la persienne s'ouvrit, et Mariam parut : son air annonçait la plus vive agitation. Je ne pouvaisprévoir ce qui allait arriver, et j'attendis dans une anxiété épouvantable, jusqu'à ce que je la visse s'avancer, reculer, puis se pencher encore, puis un peu plus, jusqu'à ce qu'enfin, par un soudain effort, je vis sa belle forme tomber dans l'air, du haut de cet affreux précipice. Mes jambes me refusèrent leur service, mes yeux étaient obscurcis par un nuage, et j'allais probablement succomber sous le poids de mon effroi, quand je la vis à demi-suspendue à une des branches du saule. Je m'élançai, et en un instant je fus sur l'arbre, et je la serrai évanouie dans mes bras. Il me semblait

que j'étais animé d'une nouvelle vigueur et d'une nouvelle force : gagner la terre, traverser la rivière, fuir avec mon précieux fardeau, des contrées habitées, dans le pays ouvert, me parut l'affaire d'une seconde. J'étais énivré par les milliers de sentimens divers qui m'agitaient ; et quoique j'eusse agi comme un homme privé de ses sens, pourtant tout ce que j'avais fait était précisément ce que je devais faire. La nature me guidait ; l'animal poussé seulement par l'instinct aurait fait comme moi. J'avais sauvé ce que j'avais de plus précieux au monde.

» Quand j'eus épuisé les premiers efforts de mes forces, et que je sentis que mon fardeau inanimé montrait quelques symptômes de vie, je m'arrêtai, et le plaçai doucement à terre derrière un pan de murailles en ruines. Elle était étourdie par la chute, quoique aucun de ses membres ne fût fracturé. Les branches de l'arbre sur lequel elle était tombée, l'avaient blessée grièvement en

plusieurs endroits, et son sang avait coulé en abondance. Mais elle vivait, elle respirait; elle ouvrit les yeux, et enfin prononça mon nom. J'étais ivre de joie, et je l'embrassai avec une ardeur voisine de la folie. Quand elle se fut reposée un peu, je la repris encore et continuai de fuir avec une force inimaginable, déterminé à rentrer encore dans les montagnes. Mais me rappelant que j'avais la rivière d'Ashtarek à traverser, et qu'il me serait impossible de la passer si ce n'était sur le pont, je dirigeai enfin mes pas de ce côté.

» Nous nous reposions au bas du pont, quand j'entendis les pas de vos chevaux. Quoique je fusse presque épuisé par les efforts que j'avais déjà faits, j'eus encore le courage de gravir ces rochers, et de chercher un refuge dans les ruines de cette église où vous nous avez découverts. Là, j'épiai vos mouvemens avec la plus grande anxiété, persuadé que vous étiez envoyés à notre poursuite par

le serdar. Ai-je besoin de dire, après cela, que si vous nous protégiez, et si vous nous permettiez de regagner notre demeure, vous vous assureriez la reconnaissance de deux cœurs reconnaissans, et les bénédictions d'un grand nombre de pauvres gens que notre retour va rendre heureux. Qui que vous soyez, quelle que soit votre mission, vous ne pouvez avoir perdu tous sentimens humains. Dieu vous récompensera mille fois votre bienveillance; et quoique nous ne soyons pas de votre croyance et de votre nation, cependant nous avons des prières à élever au trône de la grâce; et elles sont accueillies, lorsqu'elles sont employées dans une si bonne cause.

CHAPITRE XVII.

Suite de l'histoire de Yûsûf, et résolution d'Hajjî Baba.

Ici, le jeune Arménien termina son récit, et me laissa dans l'étonnement et l'admiration de tout ce que j'avais entendu. Il me quitta, avec ma permission, pour aller voir sa femme, et me promit de revenir aussitôt me dire l'état dans lequel elle se trouvait.

« Certes, il n'aurait pas pu inventer de mensonges pendant tout ce temps, à ma face, dis-je lorsque je me trouvai seul ; une femme ensanglantée est là, pour corroborer la singularité de ce qu'il a avancé. Mais si je lui permets de fuir, et que le serdar en soit instruit, que deviendrai-je ? Je ne manquerai pas de

perdre ma place, et peut-être mes oreilles. Non, la compassion ne me convientpas ; car si cela était, je ne devrais pas rester nazakchi. Je m'en tiendrai à ce que le sage Lockmann disait une fois, je crois, en cette occasion : « Si vous êtes un tigre, soyez-le tout-à-fait, car alors les autres animaux sauront à qui se fier ; mais si vous portez la peau d'un tigre, et que l'on découvre qu'elle cache de longues oreilles, alors ils vous traiteront plus mal que si vous vous montriez sous votre propre caractère, comme un âne véritable. »

Je réfléchissais dans mon esprit si je le laisserais aller ou non ; et je balançais dans la plus grande perplexité entre l'âne et le tigre, quand Yûsuf revint. Il me dit que sa Mariam était considérablement rafraîchie par le repos ; mais qu'elle était encore faible à cause du sang qu'elle avait perdu, et roide par la violence des contusions qu'elle avait reçues, principalement à une jambe. « Il

lui serait impossible de marcher d'ici à plusieurs jours, continua-t-il, à moins que nous ne fussions poursuivis par le serdar ; car je crois qu'il n'y aurait que la force qui pourrait nous empêcher de fuir. » Il dit que ce n'était qu'en ce moment qu'elle avait pu lui raconter ses aventures depuis le temps qu'elle l'avait quitté à Gavmishlû.

Il paraît qu'au moment où elle sétait élancée de la chambre nuptiale, couverte seulement de son voile, elle avait été saisie par un Persan, qui, s'apercevant à la lueur d'un éclair, qu'elle était jeune et belle, se sauva en l'emportant à quelque distance : un autre vint l'aider à la monter sur un cheval et ils l'emmenèrent de force. Ces deux hommes l'avaient portée directement au camp d'Aberân, et l'avaient offerte au serdar pour la lui vendre. Le serdar ayant accepté l'offre, ordonna qu'elle fût conduite à son sérail à Erivân, et mise en service. Mariam espérait que le triste état dans lequel elle

était, lorsqu'on l'avait offerte au serdar, ses traits défigurés et sa faiblesse, la feraient passer sans être remarquée, et qu'il la négligerait; bien plus encore, quand elle apprit quel était son caractère, et jusqu'où il poussait la cruauté envers les malheureuses victimes de son égoïsme, « alors, dit Mariam, espérant, en me faisant connaître pour une femme mariée, que je trouverais plus de respect dans la maison d'un musulman qu'étant fille, je ne perdis pas l'occasion de faire valoir le nom de mon mari, et cela me réussit. Je n'étais que peu ou point remarquée; je restais confondue avec les autres esclaves, et remplissais les différentes tâches qui m'étaient imposées. Mais malheureusement je ne pus garder longtemps mon secret; je confiai mon histoire à une Persane, qui se disait mon amie, espérant par ce moyen attendrir son cœur, et l'engager à m'aider à recouvrer ma liberté; mais elle me trompa. Elle se fit un mérite de raconter mes

aventures au serdar, qui me força aussitôt de confirmer ses paroles par ma bouche, et l'étendue de mon malheur devint manifeste. Il m'annonça son intention de profiter de ma situation, et m'ordonna de me préparer à le recevoir. Concevez quelles furent les horreurs de ma position. Je parcourais dans mon esprit tous les moyens de m'échapper, mais toutes les issues étaient fermées. Je n'avais pas encore eu l'idée de regarder le précipice sur lequel donnaient les fenêtres de notre chambre; mais je pensai alors sérieusement à m'y précipiter, plutôt que de me soumettre au tyran. Quelques heures après que j'eus eu le bonheur de vous apercevoir sur le pont, je reçus l'ordre de me tenir prête à recevoir le serdar; et ce fut alors que je me décidai à me jeter par la fenêtre, ou pour être réunie à vous, ou pour mourir dans l'entreprise. Quand je fermai la persienne à la hâte, plusieurs femmes entraient dans la chambre pour me con-

duire au bain chaud avant de m'habiller. Je fis quelques excuses pour tarder un moment; et quand elles furent sorties de la chambre, ce fut alors que j'ouvris la persienne une seconde fois, et que j'exécutai mon dessein. »

Yûsûf ayant fini le récit des aventures de sa femme, brûlait de savoir le parti que j'allais prendre, et me supplia instamment de l'aider de mes avis et par mon assistance.

La matinée était presque écoulée. Mes hommes étaient déjà à cheval, et prêts à continuer notre reconnaissance; mon cheval m'attendait, quand une pensée qui pouvait lever toutes les difficultés avec le jeune Arménien et sa femme, vint me frapper.

Je l'appelai devant moi et lui dis: « D'après ce que vous m'avez raconté, il me sera impossible de vous rendre la liberté. De votre propre aveu, vous avez enlevé une des femmes du sérail du serdar, crime qui, vous l'ignorez peut-être, est

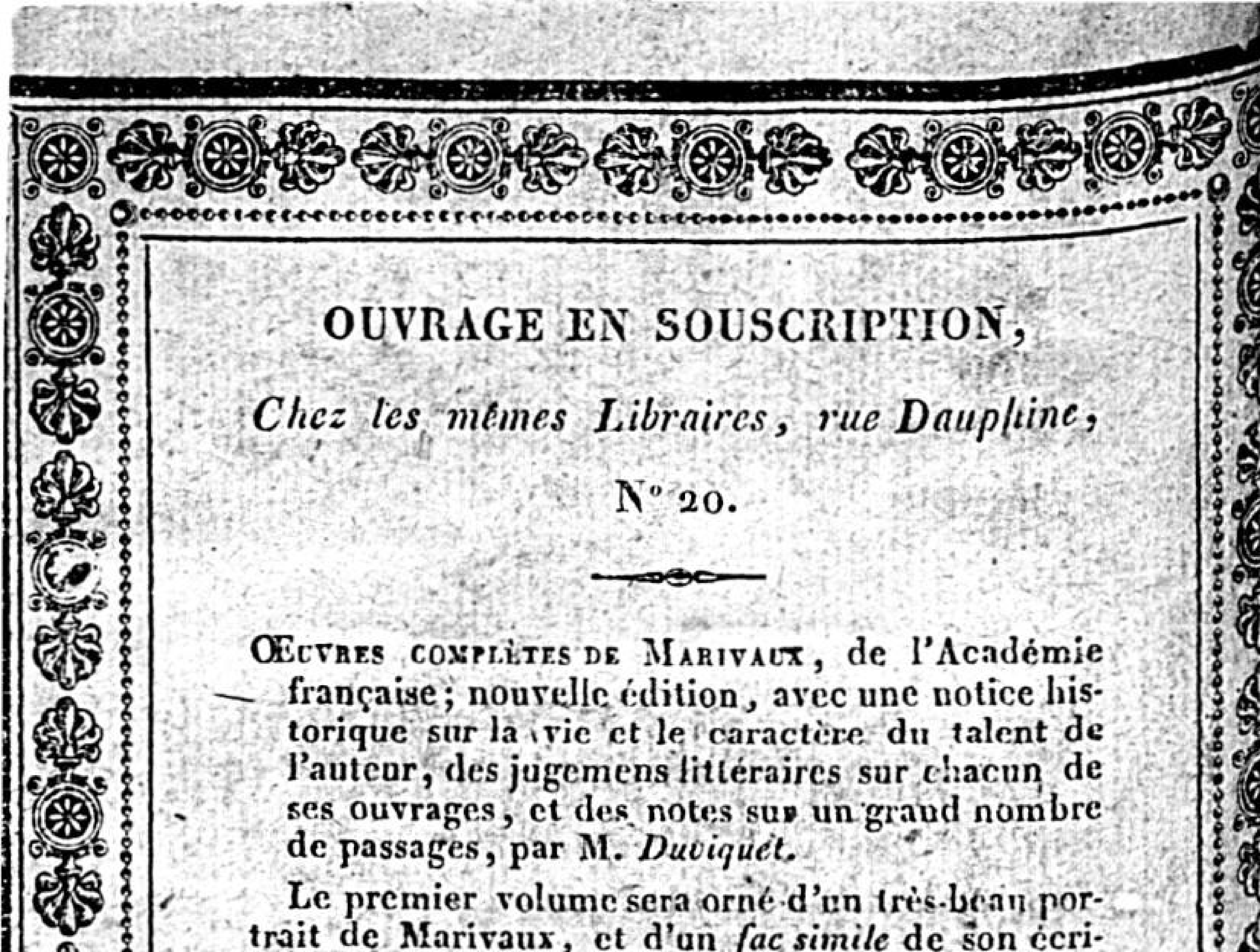
puni de mort dans tout pays musulman, tant nous regardons le harem comme sacré. Si j'agissais comme je le devrais, je ne perdrais pas un moment à vous envoyer tous deux à Érivân; mais, je ne le ferai pas, pourvu que vous consentiez à vous joindre à notre expédition et à nous servir de guide dans ces parties du pays qui vous sont mieux connues qu'à nous. » Alors je lui expliquai quelle était mon office, et l'objet de l'expédition.

« Si vous êtes zèlé dans notre cause, lui dis-je, vous nous aurez rendu un service qui vous donnera droit à une récompense, et me mettra à même de parler en votre faveur au serdar et à mon chef; et, *Inshallah !* Dieu veuille vous procurer du repos. Pendant ce temps, votre femme peut rester ici en toute sûreté, entre les mains des bonnes gens de ce village; et lorsque nous reviendrons, j'espère qu'elle aura recouvré la santé. »

Le jeune homme à ces mots, me prit

la main et la baisa. Il consentit à tout, et ayant ceint ses armes, il fut prêt à nous suivre. Je lui permis d'aller voir sa femme pour lui faire part de cet arrangement, et consoler par l'assurance qu'ils seraient bientôt rendus l'un à l'autre. Yûsûf me remercia encore ; et avec l'agilité d'une gazelle, il était déjà parvenu au sommet de la première montagne qui se trouvait devant nous, avant que nous eussions même commencé de la gravir.

FIN DU SECOND VOLUME.



OUVRAGE EN SOUSCRIPTION,

Chez les mêmes Libraires, rue Dauphine,

N° 20.

Œuvres complètes de Marivaux, de l'Académie française; nouvelle édition, avec une notice historique sur la vie et le caractère du talent de l'auteur, des jugemens littéraires sur chacun de ses ouvrages, et des notes sur un grand nombre de passages, par M. *Duviquet.*

Le premier volume sera orné d'un très-beau portrait de Marivaux, et d'un *fac simile* de son écriture.

L'édition se composera de douze volumes in-8°, qui paraitront par livraison, de deux mois en deux mois; chaque livraison contiendra deux volumes, la première sera mise en vente à la fin de septembre. Le prix de chaque volume, sur papier superfin des Vosges, sera de 7 fr., et satiné 7 fr. 50 c.

Papier grand raisin des Vosges, portrait avant la lettre, 14 fr., et satiné, 15 fr.

Papier grand-raisin vélin, superfin, satiné, portrait avant la lettre sur papier de Chine (il en sera tiré seulement 50 exemplaires), 22 fr. 50 cent.

Après la mise en vente de la seconde livraison, le prix de chaque volume sera de 8 fr., et satiné, 9 fr.

La liste des souscripteurs sera imprimée à la fin du dernier volume.

On souscrit sans rien payer d'avance.

DE L'IMPRIMERIE DE DAVID,
RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, N° 1.